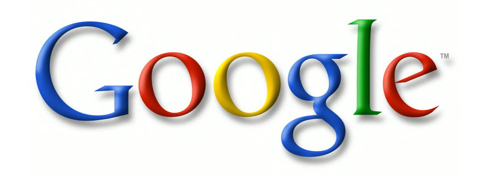
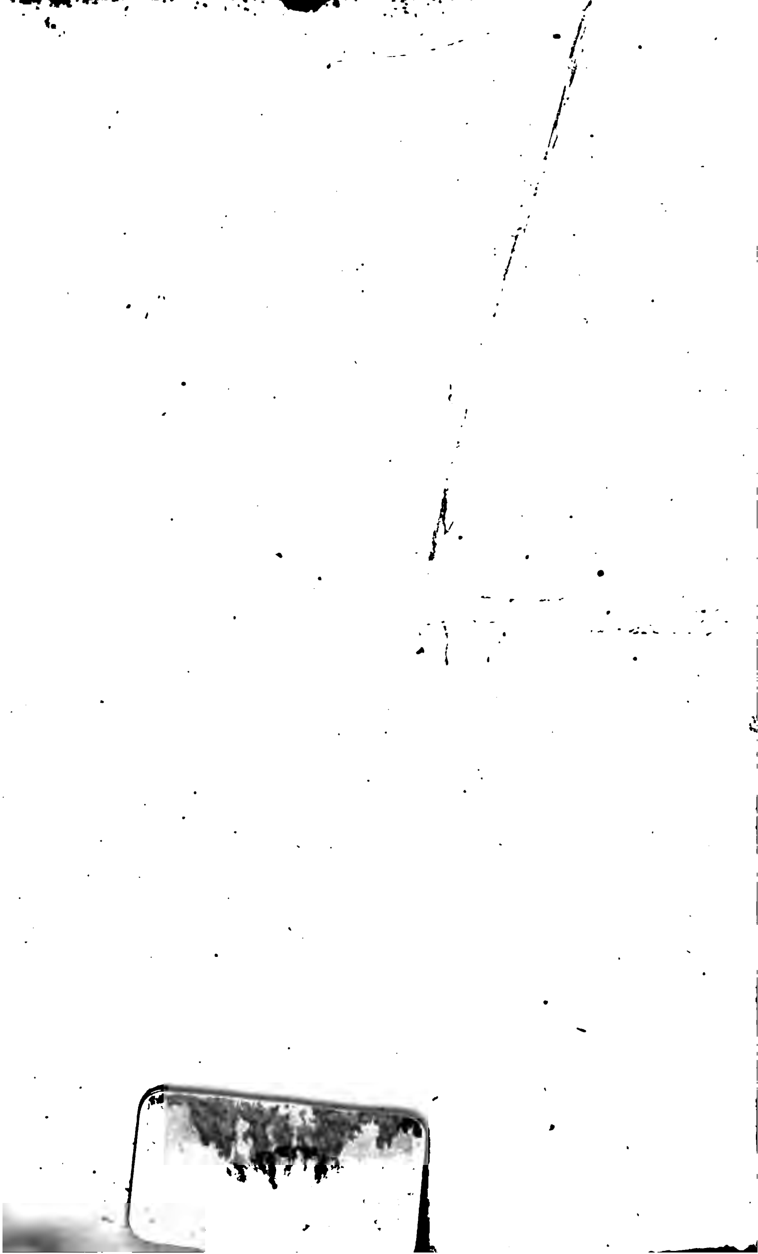

Google





To Henrietta. —

Remember that loyalty is nothing more than waiting — and that few people know at the time that they are really happy.

Do you know what Mazzini said of Disraeli? Happy are those who can retain a certain youthfulness of mind throughout their lives --

Stephen [illegible]

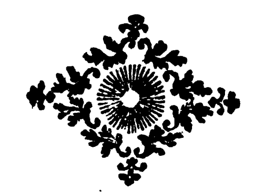
LETTRES

DE

MAINTENON.

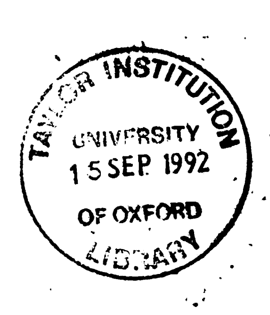
LETTRES
DE
MADAME
DE
MAINTENON.

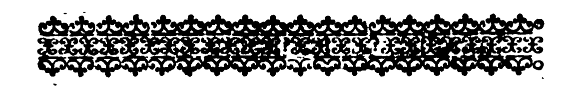
TOME I.



A PARIS,
Chez ROLLIN, FILS.

MDCCLIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



PREFACE.

JE ne m'arrêterai point à prouver l'authenticité de ces lettres. On n'a qu'à les lire. Il me semble qu'elles portent un caractere de vérité qui ne permet pas le moindre doute.

Il y a moins d'enjouement, moins de légereté, moins d'esprit que dans celles de Sevigné, mais autant de naturel, & plus d'intérêt & de sens. Madame de Maintenon sera mise desormais au rang des meilleurs écrivains du siécle de Louis XIV.

Je ne dirai point de qui je tiens ces lettres, parce que j'ai promis de ne pas le dire. Je ne sai pourquoi on a exigé le secret, car je n'y vois rien qui puisse nuire ou déplaire à quelqu'un, mais enfin on l'a exigé, & cela me suffit.

. . . .

Jusqu'ici, les sentimens ont été fort partagés sur Madame de Maintenon. Quelques-uns l'ont regardé comme une coquette adroite, quelques autres comme une devote précieuse. Je ne crois pas que ces lettres les réunissent. Celui-ci dira, que c'étoit un esprit inquiet: celui-là qu'elle dût plûtôt son élévation au hazard qu'à son esprit & à sa vertu: un petit-maître voudra qu'elle n'eut qu'un génie étroit: un penseur prétendra que cette grande piété n'étoit qu'un raffinement de politique, & croira trouver la preuve de la dissimulation dans ce stile de devotion & de misticité.

Pour moi, qui ne sai qu'estimer ce qui paroît estimable, j'admire Madame de Maintenon, & laisse à de plus hardis à juger du fonds de son ame. Son caractére est trop marqué dans ces billets écrits sans art, écrits à des personnes avec qui elle n'avoit pas besoin de politique, pour ne pas prévaloir à la fin sur la malignité du cœur humain.

Que ceux qui douteront de la supériorité de son esprit fassent réflexion à sa fortune. On ne monte pas si haut sans ailes. On ne se soutient point dans ce vol sans efforts & sans vigueur.

Il est vrai, que Madame de Maintenon étoit devote : peut-être même l'étoit elle plus qu'il ne falloit l'être à Versailles : mais que de qualités n'avoit-elle pas, puisqu'à la cour les uns imiterent sa piété, les autres la lui pardonnérent ?

Ce livre aura son utilité : car il prouvera que les sublimes projets de la politique ne sont point incompatibles avec le goût de la plus sublime devotion, & qu'on peut fort bien aimer à la fois Sainte Thérese & Tacite.

Que ceux qui cherchent les intrigues ne lisent point ces lettres. L'élevation de Madame de Maintenon n'eut rien que de légitime & de naturel. Aussi fit-elle l'étonnement de son siécle.

On prie tous ceux qui s'intéreſſent à ſa mémoire de communiquer au public toutes les piéces, ſoit lettres, ſoit mémoires, qui la concernent. Tout ce qui ſera d'elle, ſera très-digne d'elle.

On a joint à ce recueil quelques lettres qui lui ont été écrites, non qu'on ait cherché à groſſir l'ouvrage; mais on a voulu augmenter le plaiſir du lecteur. Je ne ſai, ſi je les aurai toujours miſes dans leur ordre.

On en donnera bientôt une ſuite; & on la vendra ſéparément.

LET-



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON.

LETTRE I.
A MADEMOISELLE DE ST. HERMANT.

De Niort 1650.

MADEMOISELLE, Vous m'écrivez des choses trop flatteuses : & vous me traitez, peu s'en faut, comme si j'étois d'un sexe différent du vôtre: je suis bien plus flattée de vos louanges que de celles de Monsieur de M***. Il m'en donne avec plus de passion, mais pas avec autant de tendresse. Aussi me méfierois-je bien d'un amant qui sauroit entrer dans mon cœur avec la même

adresse que vous y entrez. Je ne regretterois point Paris, si vous n'y étiez pas. Vous effacez tout ce qui m'y a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que vous avez versé avec moi ; & toutes les fois que j'y pense, j'en verse encore. Je m'asseois avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise, que vous avez travaillée de vos mains ; & quand je veux écrire, je ne suis contente ni de mes expressions ni de mes pensées, si je ne me sers pas de vos plumes & de votre papier. Je vous prie, Mademoiselle, de me dispenser de vous l'envoïer tout écrit. Je n'ai ni assez de courage ni assez d'esprit pour cela : je vous en promets la moitié ; & vous aurez le reste quand j'aurai autant d'esprit que Monsieur Scaron. J'aime bien Mademoiselle de Neuillan : je vous prie de le lui dire, & de la remercier du service qu'elle m'a rendu en me donnant en vous une amie qui me consoleroit de ma Mere, si quelque chose pouvoit m'en consoler.

LETTRE II.

DE M. SCARON.

A MADEMOISELLE D'AUBIGNE'.

MADEMOISELLE, Je m'étois toujours bien douté, que cette petite fille, que je vis entrer il y a six mois dans ma chambre avec une robe trop courte, & qui se mit à pleurer,

je ne sai pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiselle de Saint Hermant est si pleine d'esprit, que je suis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoitre assez tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru, que dans les iles de l'Amérique ou chez les Religieuses de Niort on apprit à faire de belles lettres: & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire aussi bien qu'à Mademoiselle de St. Hermant. *Je ferai* tout ce que *je pourrai* pour faire une aussi bonne lettre que la vôtre; & vous aurez le plaisir de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aie autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai tout ma vie, &c.

LETTRE III.
DU MEME A LA MEME.

VOus êtes donc devenue malade de la fievre tierce: si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hiver, car vous ne devez pas douter qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déjà eus, & ce que les Médecins en disent, puisque vous

les verrez la premiere; en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sachiez de mes nouvelles quatre ou cinque jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé comme je suis de tant de maux, de prendre tant de part aux vôtres. Je ne sai si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la premiere fois que je vous vis. Je le devois faire à en juger par l'événement. Mais aussi quelle apparence y avoit-il qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieux garçon? Et qui l'eût jamais soupçonnée de me faire assez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher? Douceurs à part, je sai que vous êtes malade, & ne sai si on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

Tandis que la cuisse étendue,
Dans un lit toute nue
Vous reposez votre corps blanc & gras
Entre deux sales-draps,
Moi malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire une somme
Entre mes draps qui sont sales aussi
Je veille en grand souci.

Et tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. Que je vous aime! Et que c'est une sottise que d'aimer tant! Comment! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou, & par le froid qu'il fait; n'est-ce pas une for-

cenerie ? Ah ! revenez, revenez, puiſque je ſuis aſſez fou pour regretter des beautés abſentes. Je me devois mieux connoitre, & conſiderer, que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être eſtropié depuis les piés juſqu'à la tête, ſans avoir encore ce mal, qu'on appelle l'impatience de vous voir. C'eſt une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre M... de ce qu'il ne vous voie pas auſſi ſouvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voie tous les jours ? Il nous en écrit en deſeſpéré ; & je vous le garantis ame damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cauſe qu'il eſt hérétique, mais parce qu'il vous aime, & c'eſt tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laiſſer enfin le genre humain en paix,

Et commander à vos œuillades
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bien heureuſe de n'avoir pas à faire à moi ; je vous menerois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces ; mais ſachez, beauté fiére, qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public eſt intéreſſé : il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens ! Et dites moi, ma mignonne, êtes-vous chrétienne ? Vous êtes turque, ſur mon honneur, je m'y connois bien, & vous êtes turque des plus méchantes : encore les turcs de bien & d'honneur ſont-ils grands aumoniers ; mais de l'humeur dont je vous con-



frirai ; & vous jugerez par-là qu'au moins je ſuis bon à être grondé, ſi d'ailleurs je ne ſuis bon à rien. On n'a que faire de nous vouloir brouiller : nous nous brouillerons bien tout ſeuls ſans que perſonne s'en mêle ; mais auſſi nous nous raccommoderons bien vite, & ce ſera à recommencer de plus belle. Adieu, je ſuis votre très humble & très-obéiſſant ſerviteur, ou le diable m'emporte.

LETTRE V.
DU MEME A LA MEME.

OH ! pour le coup ; voici les vers. Vous y verrez, petite tigreſſe, que j'avois bien raiſon de me défier de vous.

Je voïois tous les jours l'incomparable Iris,
J'admirois ſon eſprit, je la trouvois fort belle ;
Imprudent que j'étois ! je m'aimois auprès d'elle,
Sans connoitre que j'étois pris.
Mais ne la voïant plus, ô bons Dieux ! quelle flame
S'eſt découverte dans mon ame !
Quels rigoureux tourments n'ai-je pas enduré,
Quand j'ai penſé depuis à ſes aimables charmes !
Que j'ai pouſſé de cris ! que j'ai verſé de larmes !
Et que j'ai ſouvent ſoupiré !
Mais je ne la vois plus, & cependant mon ame
Voit croitre tous les jours ſa flame.
Je la ſens dans mon cœur augmenter chaque jour,

Mais auſſi chaque jour mon eſprit diminue.
O dangereuſe Iris! pourquoi vous ai-je vue,
Si j'en devois mourir d'amour?
Et ſi je ne ſaurois, tant vous êtes ſévere,
Vous le dire ſans vous déplaire?
L'amour que j'ai pour vous me tourmente ſi fort,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare;
Je vous offenſerai ſi je vous le déclare,
Si je le cache, je ſuis mort:
Mais redoutant la mort moins que votre colere.
J'aime mieux mourir & me taire.

M. de Mioſſens a la goutte: on voit bien qu'il vous aime. Aimez moi, & je ſerai gueri de tous mes maux.

LETTRE VI.
DU MEME A LA MEME.

MADEMOISELLE, Je vous envoïe ma confeſſion. Quoique je ſois devant tout le monde en poſture de pénitent, il n'y a perſonne en qui j'ai plus de confiance qu'en vous: pour vous mon cœur eſt percé à jour.

Si je n'aime de tout ce cœur
Iris dont le bel œuil s'eſt rendu mon vainqueur
Par une ſeule œuillade,
Si d'adorer d'autres appas
Jamais l'amour me perſuade,
Je veux que ſa beauté qui m'a rendu malade
Ne me guériſſe pas.

C'EST jurer par les ondes du Stix : mais puis-je, ma toute charmante, ma toute précieuse, m'attacher à vous par un serment trop fort ?

Oui, si je n'aime constamment,
Et si jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle,
O grands Dieux, à qui je promets
De l'aimer & douce & cruelle,
Je veux bien que le feu dont je brule pour elle
Ne me brule jamais.

QUE diable allois-je faire dans cette galere ? Pourquoi vous aimer, vous qui ne m'aimerez jamais ? Vous me direz toujours avec cette gaïeté qui me desespere ; Vous m'aimez parce que je suis jolie, je ne vous aime point parce que vous êtres laid.

Ma raison par de vains discours
A beau me faire voir le péril que je cours,
Quoiqu'elle me conseille,
Beaux yeux qui paroissez si doux,
Beau teint, belle bouche vermeille,
Beaux cheveux, belle Iris, adorable merveille,
Je veux mourir pour vous.

LETTRE VII.

DE MADAME SCARON.

A MADEMOISELLE DE LENCLOS. *

MADEMOISELLE, Voici des vers que M. Scaron a fait pour vous, après avoir inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoïer ; & voïez combien je compte sur vous, je lui ai dit, que vous les recevriez de ma main avec plus de plaisir que de la sienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence, ma cour en est grossie : mais c'est un foible dédommagement pour eux : ils causent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout aussi ennuïé que les premiers jours de votre départ ; il ne s'y fait point ; c'est une constance héroïque : Revenez, ma très aimable : tout Paris vous en prie. Si M. de Villarceaux savoit tous les bruits que Madame de Fiesque seme contre lui, il auroit honte de vous retenir plus long-tems. Saint-Evremond veut vous envoyer Châtillon, Miossens, & du Rincy en qualité de Chevaliers errans pour vous enlever dans votre vieux château. Revenez, belle Ninon, & nous rame-

* Ninon de Lenclos, née à Paris le 15. Mai 1616. morte le 17 Octobre 1706.

nez les graces & les plaisirs. Ce sont mes vœux ; voici ceux de M. Scaron.

O belle & charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra non :
Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne ;
Tant est grande l'autorité
Que s'aquiert en tous lieux une jeune personne
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté.
Le premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'assez bon, je n'ai rien d'assez beau
Dequoi vous donner une étrenne,
Contentez vous de mes souhaits :
Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine,
Si ce n'est de bon cœur que je vous les ai faits.
Je souhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui soit bel & bon,
Force gibier tout le carême,
Bon vin d'Espagne, gros marron,
Force argent sans lequel tout homme est triste & blême,
Et qu'un chacun l'estime autant que fait Scaron.

LETTRE VIII.
A MADAME DE FONTENAY.

Paris 14 *Fev.* 1653.

. . . .

. . . . . Il ne vous le pardonnera jamais, me dit-il d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vu. Vous l'avez blessé dans l'endroit le plus sensible ; vous avez trompé sa confiance ; enfin c'est un déchainement, une obstination, dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez lui, dites lui vos mécontentemens, dites tout avec fermeté, j'épierai le moment : il seroit bien triste pour moi d'être privée du commerce de la personne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas ; ne fléchissez point ; dans deux jours, je tiens votre paix faite. Dans le fonds, vous n'êtes coupable que d'une imprudence ; & son cœur est porté à vous justifier. Mon mari est surpris d'une si prompte rupture ; il prétend qu'au lieu de vous en allarmer vous devez en benir le ciel.

LETTRE IX.

A MADAME DE PALAISSEAU. *

Paris 1654.

J'AI dit à Souvré tout ce que vous lui auriez dit vous-même. Je doute qu'il réussisse : soïez pourtant sure qu'il fera l'impossible ; il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de son ami, mais il soutient, que vos hauteurs diminuent ses torts. La chose est sans remede ; il tâchera seulement de l'engager à doubler la somme. Avec cela, vous seriez heureuse, si vous saviez l'être ; la réputation peut se renouveller : donnez vous à Dieu : fuiez du moins le monde pour un tems ; vous pourrez y reparoître ensuite, comme si cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avez toujours aimé la vertu ; quand le public en sera persuadé, & vous le persuaderez par votre retraite, il oubliera vos foiblesses: Monsieur Scaron, qui juge très sainement des choses quand il les considere sérieusement, est de mon avis : adressez vous à

* Céleste de Palaisseau, Prieure d'Argenteuil. Scaron l'avoit beaucoup aimée dans sa jeunesse : elle lui fut infidele. Trompée par un gentilhomme qui lui avoit promis de l'épouser, elle revint à son premier amant, qui ne l'aimoit plus, & qui la secourut comme s'il l'aimoit encore. Il est remarquable que malgré quatre mille livres de rente elle ne pût éviter de mourir de faim.

quelque homme de bien qui vous conduise dans les voies du Seigneur. Tout est vanité, tout est affliction d'esprit : l'expérience doit vous l'apprendre. Jettez vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui, dont on ne se lasse point, & qui ne se lasse jamais de ceux qui l'aiment.

LETTRE X.

A MADAME DE POMMEREUIL.

Paris, 10 *Juillet* 1655.

MADAME, Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une aussi belle passion que celle que M. Scaron a conçu pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de son lit. Il ne trouve rien de si beau que vous, pas même Madame de Longueville : il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'esprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la seule personne, dont il prononce le nom avec respect. A vôtre considération, il a oublié la belle inconnue, & pardonné à Madaillan. Madame de Brienne est jalouse de vous ; Madame de Fiesque l'est aussi ; jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chasuble : c'est le présent d'une rivale trop redoutable : si j'en croïois mes amis, je vous priverois des prieres de l'Eglise ; & je défendrois au Prêtre de M. Deslandes Payen de se ressouvenir de sa bienfaitrice. Madame de

Bonneau ſort d'ici ; elle vous eſt ſi attachée, & elle le dit avec tant de plaiſir & de zele, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

LETTRE XI.

A MADAME FOUQUET.

Paris, 25 *Mai* 1658.

MADAME, Je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchargeurs : elle eſt heureuſement terminée par la protection de ce héros auquel nous devons tout, & que vous avez le plaiſir d'aimer. Le Prevôt des Marchands a entendu raiſon, dès-qu'il a entendu le grand nom de Fouquet. Je vous ſupplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous en remercier à Vaux. Madame de Vaſſé m'a aſſuré que vous me continuez vos bontés, & que vous ne me trouveriez pas de trop dans ces allées où l'on penſe avec tant de raiſon, où l'on badine avec tant de grace.

LETTRE XII.

A LA MEME.

Paris, 4 *Septembre* 1659.

MADAME, La perte que vous venez de faire est une perte publique par la part que la cour & la ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amertume, ce seroit sans doute la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime, que toute la France a pour vous & pour Monseigneur le Surintendant. La mort du Duc d'Anjou n'auroit pas plus été pleurée. Pour moi, Madame, qui suis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies: j'avois lû dans ses yeux une félicité & une gloire à la quelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint nom soit béni! Le ciel vous l'a ravi, Madame, il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

LETTRE XIII.

A LA MEME.

Paris, 18 *Janvier* 1660.

MADAME, Les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la

proposition que Madame Bonneau m'a fait de votre part : elle m'est si glorieuse, je suis si dégoutée de ma situation présente, j'ai tant de vénération pour votre personne, que je n'aurois pas balancé un instant quand même la reconnoissance que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais, Madame, M. Scaron, quoique vôtre redevable & vôtre très humble serviteur ne peut y consentir. Mes instances ne l'ont point fléchi, mes raisons ne l'ont pas persuadé. Il vous conjure de m'aimer moins, ou de m'en donner des marques qui coutent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Lisez sa requête, Madame ; & pardonnez-en la vivacité à un mari qui n'a d'autre ressource contre l'ennui, d'autre consolation dans tous ses maux qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Madame Bonneau, que si vous vouliez abréger le terme, j'aurois peut-être son consentement ; mais je vois bien qu'il est inutile de m'en flatter, & que j'avois trop présumé de mon pouvoir. Je vous prie, Madame, de me continuer votre protection : personne ne vous est plus attaché que moi ; & ma reconnoissance ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XIV.

A MADAME DE VILLARCEAUX. *

Paris, 27 *Août* 1660.

JE n'entreprends pas de vous faire une rélation de l'entrée du Roi : je vous dirai seulement que ni moi ni personne ne sauroit vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas, qu'il se puisse rien voir de plus beau ; & la Reine dût se coucher assez contente du mari qu'elle a choisi. La maison du Cardinal ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid : elle commença par soixante & douze mulets †: les vingt-quatre premiers avoient des couvertures assez simples ; les autres en avoient de plus éclatantes ; & les derniers en avoient de velours rouge en broderie d'or, avec des mords & des sonnettes d'argent. Ensuite, vingt-quatre pages passerent, & les Gentilshommes & Officiers de sa Maison ; après cela, douze carosses & ses gardes : enfin, sa Maison fut plus d'une heure à passer. Celle de Mon-

* Femme de Louis de Mornay, Marquis de Villarceaux : c'étoit une Dame de beaucoup d'esprit, jalouse à l'excès de son mari, l'homme de son siécle le plus aimable & le moins fidele.

† Dans les œuvres posthumes de la Fontaine, on trouve une lettre addressée à Mr. Fouquet sur cette entrée : il écrit moitié prose, moitié vers, & parle souvent des mulets de son Eminence.

ſieur vint enſuite. J'oubliois de vous dire, qu'il y avoit dans celle de Mr. le Cardinal vingt-quatre chevaux de main, couverts de houſſes ſi magnifiques, que je n'en pouvois ôter mes yeux. La Maiſon de Monſieur parut donc très pitoïable ; & il y avoit, dit-on, du deſſein : c'étoit pour montrer à jour l'exceſſive opulence du Cardinal : le Comte d'Eſtrées appelle cela une faſtueuſe ſimplicité. La Maiſon du Roi fut véritablement roïale ; les pages de la grande & petite écurie manians adroitement leurs chevaux, les mouſquetaires dont les différentes brigades avoient différentes plumes, les pages de la chambre avec des caſaques de velours couvertes d'or, M. de Noailles à la tête des Chevaux Legers, Vardes à la tête des Cent Suiſſes. Enſuite ..... non ...... les Seigneurs ſuivoient les Chevaux Legers ; on en vit ſi grand nombre, tous ſi magnifiques, qu'on ne pouvoit juger en faveur de perſonne. J'y cherchai mes amis : Beuvron paſſa le premier, & me cherchoit, mais non pas où j'étois : je cherchai M. de Villarceaux ; mais il avoit un cheval ſi fougueux, qu'il étoit à vingt pas de moi quand je le reconnus ; il étoit des moins magnifiques & des plus galamment mis ; ſa tête brune paroiſſoit de loin, & on ſe récria ſur lui quand il paſſa. Tous ces Meſſieurs allerent faire des révérences au balcon de l'Abbé d'Aumont ; vous ſçavez qui y étoit. Le Comte de Guiche paré de pierreries qui éclatoient au ſoleil, entouré de belles livrées, & ſuivi de quelques of-

ficiers des gardes, alla fur le balcon, où comme vous pouvez penfer, il plut affez, car il étoit admirablement bien. Les Maréchaux de France precedoient le Roi, devant lequel on portoit un dais de brocard .... *il y a ici une lacune* .... Avec une grace & une majefté furprenante parut le Chancelier, environné de pages vêtus de fatin violet, chamarrez d'argent, & couverts de plumes. On ne fçauroit dire ce qu'il y avoit de plus beau dans cette ceremonie ; & fi j'avois le prix à donner, ce feroit au cheval * qui portoit les fceaux. La Feuillade avoit affiché une fingularité qui ne reuffit pas ; il avoit des rubans noirs & des plumes noirs. Le Chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds, & quelques autres fuivoient la Maifon du Cardinal, ce qui furprit tout le monde : on dit que c'étoit par flatterie : il pourroit bien en être quelque chofe. Les Préfidens à mortier étoient affez ridicules avec leurs mortiers fur la tête qui de loin paroiffoient des boëtes de confitures. Dimanche il y aura un feu fur l'eau : on ne parle que de plaifirs, & moi je n'en ai pas un plus grand que de vous donner, Madame, des marques de mon refpect, &c.

* La Fontaine dit dans fa lettre à M. Fouquet.

Ni le coffret des fceaux que portent fiérement
La chanceliere haquenée
Nommée ainfi très juftement.

LETTRE XV.

A LA MARECHALLE D'ALBRET.

Des Hospitalieres de la rue St. Jaques, 1660.

MADAME, Je suis pénétrée du service que vous m'avez rendu : & ce qui me charme dans votre procédé, c'est que vous m'aiez accordé votre protection sans me l'avoir promise. Par la noblesse de votre action jugez, Madame, de la vivacité de ma reconnoissance & de mon respect. Je pourrai donc enfin desormais travailler tranquilement à mon salut : j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma pension. Ces cinq cens livres de plus que n'avoit M. Scaron leur sont dûs en bonne morale, ne fût-ce que pour réparer le mensonge officieux de votre ami.

LETTRE XVI.

A M. D'HERMILLI.

De St. Germain, le 18 *Septembre* 1664.

NOUS avons fait vœu, mon cher Cousin, de passer ici une partie de l'automne : vous ferez donc sans nous la vendange : croïez qu'il n'y a qu'une resolution aussi forte que celle

que nous avons priſe, qui puiſſe nous faire refuſer vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme, agréable pourtant : Madame de Fieſque, Beuvron, Mademoiſelle de Pralin, & Coulanges nous donnent tous les ſoirs un petit concert. L'Abbé fait des vers, ou nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous, & le reſte de la journée nous le donnons au jeu, à la converſation, à la muſique. A Saint Germain, tout eſt plaiſir : à Paris tout ennuie, tout endort. Les jours ſont ici plus ſereins, l'air plus pur, les Zéphirs plus doux. Adieu, mon cher Couſin, & bonnes vendanges.

LETTRE XVII.

A LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

Le 20 *Fevrier* 1666.

JE vous remercie, Madame, de tout mon cœur de la retraite que vous m'offrez : mais je ſuis bien éloignée aujourd'hui de penſer à quitter la rue St. Jaques ; il n'y a qu'une vie retirée qui puiſſe me convenir dans la ſituation où me réduit la mort de la Reine. J'aurai l'honneur, Madame, de vous porter moi-même le voile, & tel que vous l'avez commandé. Mon deuil eſt bien différent de celui de la cour : j'ai à pleurer ma bienfaitrice, & mon repos, & mon bonheur. Avez-vous lû,

Madame, le ſonnet que l'Abbé a fait ſur cette mort? c'eſt la plus belle choſe du monde. Il faut que l'Abbé aime la vertu, puiſqu'il la loue ſi bien.

LETTRE XVIII.

A LA MEME.

Le 3 *Mars* 1666.

MADAME, Je le jure en préſence de Dieu; quand même j'aurois prévu la mort de la Reine, je n'aurois point accepté ce parti; *j'aurois encore mieux aimé ma liberté; j'aurois* reſpecté mon indigence. Mes amis ſont bien cruels, Madame: ils me blament d'avoir rejetté les propoſitions d'un homme, riche, & de condition, à la vérité, mais ſans eſprit & ſans mœurs. J'ai dit à ce ſujet à Madame la Maréchale tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus ſenſé; elle me condamne, elle m'impute mes malheurs. A la verité, je n'aurois pas aujourd'hui à regretter la perte de la penſion qui me faiſoit ſubſiſter; mais Dieu y pourvoira; & j'aurois à préſent à regretter ma ſolitude, ma liberté, mon repos, biens que Dieu ne pourroit me rendre ſans miracle. Si le refus étoit à faire, je le ferois encore, malgré la profonde miſère dont il plait au ciel de m'éprouver; je me ſuis bien conſultée; j'ai tout conſidéré, tout peſé, tout vu. Je ne ſuis donc

pas coupable, Madame, je ne ſuis que malheureuſe, & c'eſt bien aſſez.

LETTRE XIX.

A MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Le 8 *Mars* 1666.

VOTRE approbation me conſole de la cruauté de mes amis : dans l'état où je ſuis, je ne ſçaurois me dire trop ſouvent, que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Roïale on me blame, à Saint Germain on me loue : & nulle-part on ne ſonge à me plaindre ni à me ſervir. Que penſez-vous de la comparaiſon qu'on a oſé me faire de cet homme à M. Scaron ? ô Dieu ! quelle différence ! ſans fortune, ſans plaiſirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie ; celui-ci l'auroit haïe & éloignée : M. Scaron avoit cet enjouement que tout le monde ſait, & cette ſolidité d'eſprit que preſque perſonne ne lui a connu ; celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni ſolide ; s'il parle, il eſt ridicule : mon mari avoit le fonds excellent ; je l'avois corrigé de ſes libertés, il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue, d'un diſintéreſſement ſans exemple ; C** n'aime que ſes plaiſirs, & n'eſt eſtimé que d'une jeuneſſe perdue ; livré aux femmes, dupe de ſes amis, haut, emporté, avare & prodigue : au moins m'a-t-il paru tout

tout cela. Je vous sai bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommendations de la Châtre; il n'auroit pas senti que la premiere fois devoit être la derniere. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon coeur est parfaitement libre, veut toujours l'être, & le sera toujours; je l'ai trop éprouvé, que le plus heureux mariage ne sçauroit être délicieux; & je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes compliments à M. de la Rochefoucault, & dites lui, que le livre de Job & le livre des Maximes sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être: mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez. Que je vous dois de choses, ma très aimable! Et qu'il m'est doux de vous les devoir!

LETTRE XX.

A MADAME DE CHANTELOU.

Passy, 28 *April.*

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite: je me soumets à la Providence, & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu? Mes amis m'ont conseillé de m'addresser à M. * **, comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer: irai-je le regagner par mes soumissions, & briguer l'honneur d'être à ses gages? On m'a envoïée à M.

Colbert, mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au Roi, où l'Abbé Testu a épuisé son éloquence : ils n'ont pas seulement été lûs. Oh ! si j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu compter sur les hommes ! quand je n'avois besoin de rien, j'aurois obtenu un évêché : quand j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Madame de Chalais * m'a offert sa protection, mais du bout des lêvres : Madame de Lyonne m'a dit : *je verrai, je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, & personne ne m'en a rendu. Le Duc est sans crédit, le Maréchal occupé à demander pour lui-même : enfin, Madame, il est très sûr, que ma pension ne sera point rétablie. Je crois, que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ses enfans par les adversités : qu'il m'appelle ! je lui suivrai dans la regle la plus austere : je suis aussi lasse du monde, que les gens de la cour le sont de moi. Je vous remercie, Madame, des consolations chrétiennes que vous m'offrez, & des bontés que mon frere m'écrit que vous daignez lui témoigner.

* Depuis, Princesse des Ursins.

LETTRE XXI.

A MADEMOISELLE D'ARTIGNI.

Paris, 30 *Juin* 1666.

SI TOUT ce que Madame l'Ambassadrice me dit de Donna Almera est vrai, je n'aurai pas lieu de regretter ni Paris ni le Poitou. Cette Princesse est riche & bienfaisante : elle a été élevée ici ; & elle aime tout ce qui en vient : elle n'est pas mal a la cour ; & ses enfans sont aimables & d'un bon naturel. Les Portugais sont polis à l'excès, pleins d'esprit, & magnifiques. A Lisbonne, il y a plus de société qu'on ne dit ; & les chaleurs n'y sont pas excessives. Enfin, on m'y promet toutes sortes d'agrémens : & que quitte-je ici ? des amis à qui je suis à charge, des gens qui ne savent pas respecter l'infortune. Le Maréchal d'Albret est le seul qui me reste : mais les choses sont bien changées ; autrefois mon ami, il est aujourd'hui mon protecteur. Il a bien voulu s'interesser pour moi auprès de Madame de Montespan : ménagez moi, je vous prie, l'honneur de lui être présentée, lorsque j'irai vous faire mes remercimens & mes adieux. Que je n'aie point à me reprocher d'avoir quitté la France sans en avoir vu la merveille.

LETTRE XXII.

A MADAME DE CHANTELOU.

Paris, 11 Juillet 1666.

JE N'IRAI point en Portugal, Madame: c'est une chose décidée. Ces jours passez, Madame de Thiange me présenta à sa Sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne: pour Lisbonne dit-elle? mais cela est bien loin: ma chere enfant, il faut rester ici; Albret m'a parlé de vous, & m'a dit vôtre mérite: il auroit bien mieux fait, disois-je en moi-même, de lui parler de ma misère. Je la lui peignis, mais avec dignité: elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis, que ma pension étoit supprimée; que j'avois sollicité envain M. Colbert; que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi; que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête; que la longueur du voïage ne m'effraïoit point, aïant dès mon enfance fait celui de l'Amérique: enfin, Madame de la Fayette auroit été contente du vrai * de mes expressions & de la briéveté de mon récit. Madame de Montespan en parut touchée, & m'en demanda le detail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi: je la remerciai très affectueusement: j'ecrivis à la hâte mon placet, & j'en

* Mot favori de Madame de la Fayette.

fus aussi contente que si notre Abbé y avoit mis du sien. Je le lui fis remettre par la bonne Dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté; peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle : c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, & le seul qui m'ait servi. Enfin ma pension est rétablie sur le même pié que la feue Reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'est plus qu'il en faut pour ma solitude & pour mon salut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret qui m'annonce cette nouvelle, & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part est la meilleure réponse à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Madame de Montespan & M. de Villeroi.

LETTRE XXIII.

A MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Paris, le 18 *Juillet* 1666.

LE Maréchal d'Albret est mon ami de tous les tems; je ne sçache pas, qu'il ait été mon amant : quand on vous a servi, belle Ninon, on devient d'une délicatesse extrême. Je le vois tous les jours & vous sçavez bien qu'on peut le voir sans danger. Vous vous plaignez de son absence; je suis trop fidèle à l'amitié, pour que vous puissiez vous en prendre à moi :

venez souper chez moi ce soir, & préparez votre vengeance. Madame de Fiesque & Madame de Coulanges ont fait partie de mettre le Maréchal de belle humeur. Je vous attends, à moins que le Marquis n'y mette obstacle: menez le, si vous ne portez pas votre luth; mais songez bien qu'il nous faut ou le luth ou le Marquis.

LETTRE XXIV.

A MADEMOISELLE DE PONS *.

Paris, le 2 Aout 1666.

QUE je commence par des reproches; je finirai par des complimens. Madame d'Aiguillon a fait part à un de vos amis de votre mariage avec un des plus aimables & des plus honnêtes hommes de la cour; cette affaire est publique: je ne vois personne qui ne m'en parle sans fin. J'en demande des nouvelles à toute la terre, & toute la terre s'imagine que je joue mon rôle, & que je sçais ce qu'il y a de plus caché. Je ne vous pardonne point cette réserve, à moins que M. d'Hudicour ne l'ait exigée dans les articles; & encore ne sçais-je pas, si vous auriez dû lui permettre de l'exiger; les droits de l'amitié sont sacrés. Vous avez été la dépositaire de mes plus secrets sen-

* Depuis mariée à M. d'Hudicour.

timens, & je ne suis pas plus instruite des vôtres que par le public. On dit ici, que Madame de Chalais a conduit cette affaire, que Madame de Thiange vous prépare un présent digne d'elle & de vous, que M. d'Hudicour est aussi amoureux que l'étoit notre ami, que vous allez à l'autel de l'air le plus noble & le plus desintéressé, que le Roi a donné en peu de mots de grandes espérances. Tout cela est-il vrai ? je vous ai promis des complimens ; vous n'en aurez point, que vous n'aïez satisfait à toutes ces questions : l'amitié me les dicte ; que la confiance y réponde.

LETTRE XXV.

A M. L'ABBE' TESTU.

Paris, le 15 Novembre.

NE vous allarmez pas de ma dévotion, mon pauvre Abbé. Rassurez l'hotel de Richelieu : on n'oublie pas dans la solitude des amis à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites vous, n'a pas besoin de réforme ; le Pere Bourdaloue ne me parleroit pas sur ce ton : vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le serez pas toujours : viendra un jour que vous préfererez le ciel à la terre : vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, sans doute ne me connoissent pas : ai-je jamais donné lieu à de pareils soupçons ? Elle

est le fruit de réflexions sérieuses; je fuis le monde parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut, vous devez sentir vous même combien cela est difficile; j'aime bien cette maxime du Pere Joseph; pour étre vertueux à Paris, il ne suffit pas de le vouloir. Je ne veux pourtant pas en sortir encore; trop de chaînes m'y attachent; &, à ma foiblesse, je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, si on vous a dépeint mon directeur * comme un homme rigide: mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisir innocens; mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui sont criminels. Sa pieté est douce, gaïe, point fastueuse: il n'exige pas une vie toujours mortifiée; mais il veut une vie chrétienne & active: c'est un homme admirable; je vous l'enverrai, si vous souhaitez, à vous & à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions; il s'en rend maitre, & il y substitue des mouvemens contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuieuse en compagnie pour mortifier la passion qu'il a apperçuë en moi de plaire par mon esprit: j'obéis, mais voïant que je bâille, & que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la devotion.

* M. l'Abbé Gobelin, Docteur de Sorbonne.

LETTRE XXVI.

A M. D'AUBIGNE'.

Paris, le 3 Janvier.

JE suis bien fâchée, mon cher frere, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore payé toutes mes dettes; & vous sentez bien que c'est-là le premier usage que je dois faire de ma pension. Avec un peu d'économie, vous pourriez vivre à votre aise: votre dissipation me perce le cœur, séparez vous des plaisirs; ils coutent toujours cent fois plus que les besoins. Soïez délicat sur le choix de vos amis; votre fortune & votre salut dépendent également des premiers pas que vous ferez dans le monde. Je vous parle en amie. appliquez vous à votre devoir, aimez Dieu, soïez honnête-homme, prenez patience, & rien ne vous manquera: Madame de Neuillant m'a souvent répeté ces conseils, & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu, mon cher frere, pardonnez ce petit sermon à mon amitié: je ne serai heureuse qu'autant que vous le serez; & vous ne le serez qu'autant que vous serez vertueux.

LETTRE XXVII.

A MADAME D'HUDICOUR.

Paris, le 14 Mars.

M. DE Vivonne m'a déjà parlé : je suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire : mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille : me convient-il de sacrifier mon repos & ma liberté ? D'ailleurs, ce mistere, ce profond secret qu'on exige de moi sans m'en donner positivement la clé peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piége. Cependant, si les enfans sont au Roi, je le veux bien : je ne me chargerois pas sans scrupule de ceux de Madame de Montespan : ainsi il faut que le Roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écrit à peu près la même chose à Madame de Thiange : & c'est une précaution que m'inspire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicatesse : mais depuis, j'ai appris bien des choses qui me la prescrivent comme un devoir.

LETTRE XXVIII.

A LA MEME.

Paris, 24 Decembre 1670.

LA Petite se porte mieux; Marthon vous a donné une fausse allarme: je n'ai pas craint un seul instant, & vous sçavez qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler: les douleurs ont été assez vives, mais sans convulsions: soïez donc tranquille, ma chere Madame. Les Enfans furent hier à Clagni: la nourrice entra, & je restai dans l'antichambre. A qui sont ces Enfans? lui dit le Roi: ils sont surement, répondit-elle, à la Dame qui demeure avec nous; j'en juge par les agitations où je la vois au moindre mal qu'ils ont. Et qui croïez-vous, reprit le Roi, qui en soit le pere? Je n'en sçais rien, repartit la nourrice, mais je m'imagine que c'est quelque Duc ou quelque Président du Parlement. La belle Dame est enchantée de cette réponse, & le Roi en a ri aux larmes.

LETTRE XXIX.

A M. L'ABBÉ GOBELIN.

Paris, le 6 Mars 1671.

J'AI appris, que vous aviez été malade; jugez de mon inquiétude : je ferois inconfolable fi vous me manquiez. Il fe paffe des chofes terribles entre Madame de Montefpan & moi ; le Roi en fut hier témoin ; & ces démêlés joints aux maux continuels de fes enfans me mettent dans un état que je ne pourrai foutenir longtems. Dieu foit loué de tout : ne m'abandonnez pas.

LETTRE XXX.

A MADAME DE S. G**.

CE que vous me demandez n'eft plus un miftere qu'en province. Je vous dirai le fait tel que je le tiens de Madame de N....., La belle Dame aïant été à confeffe à un Prêtre qui lui a refufé l'abfolution, elle en a été extrêmement furprife, & s'en eft plainte au Roi, qui très furpris lui-même n'a pas voulu condamner ce Prêtre fans favoir de Mr. de Montaufier dont il refpecte la probité & de M. Boffuet dont il eftime la doctrine ce qu'ils en penfoient. M. Boffuet n'a pas hefité à de-

cider que le Prêtre avoit fait son devoir: Montausier a parlé plus brusquement: Bossuet a repris la parole, & a parlé avec tant de force, a fait venir si à propos la gloire & la religion, que le Roi, à qui il ne faut que dire la vérité, s'est levé fort ému, & serrant la main au Duc lui a dit: je vous promets de ne la plus revoir. Jusqu'ici il a tenu parole; la Petite me mande que sa maitresse est dans des rages inexprimables: elle n'a vû personne depuis deux jours: elle ècrit du matin au soir; en se couchant elle déchire tout: son état me fait pitié: personne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à tout le monde: la Reine envoïa hier sçavoir des nouvelles de sa santé. Vous voïez, repondit elle au gentilhomme; remerciez bien Sa Majesté, & dites lui que, quoiqu'aux portes de la mort, je ne me porte encore que trop bien. Toute la cour est chez Madame de Montausier. Reste à sçavoir, si le Roi partira pour la Flandre sans dire adieu. Ce jour là est décisif. On l'attend avec autant d'impatience que j'attends de vos lettres qui me disent que votre santé est rétablie.

LETTRE XXXI.

A L'ABBE' GOBELIN.

Le 16 Juin.

MADAME de Montespan & moi nous avons eu une conversation fort vive, &

comme je suis la partie souffrante, j'ai beaucoup pleuré : elle en a rendu compte au Roi à sa mode : je vous avoue que j'ai bien de la peine à demeurer dans un état qui m'expose à de pareilles avantures ; il me seroit bien doux de me mettre en liberté. J'ai eu mille-fois envie de me faire Religieuse, & la peur de m'en repentir m'a fait passer par-dessus des mouvemens que d'autres auroient appellé vocation : je me meurs d'envie de me retirer, & la même peur m'en empêche. C'est une prudence bien timide, & qui me fait consumer ma vie dans d'étranges agitations. Je sçais bien que je puis faire ici mon salut : mais je crois que je le ferai plus surement ailleurs. Je ne sçaurois croire que Dieu veuille que je souffre de Madame de Montespan ; elle est incapable d'amitié ; elle me dépeint au Roi comme il lui plaît, & m'en fait perdre l'estime : il me regarde comme une bizare qu'il faut souffrir, comme un bel-esprit qu'il faut ménager, comme une précieuse promte à prendre ombrage. Je n'ose lui parler seule, parce qu'elle ne me le pardonneroit pas ; & quand je lui parlerois, ce que je dois à Madame de Montespan ne me permet pas de parler contre elle. Ainsi je ne puis apporter aucun remede à mes maux. Cependant la mort vient, & le tems se perd.

LETTRE XXXII.
AU MEME.

Le 19 *Juillet.*

JE pense toujours de même. Comme je vous parle sincérement, je ne vous dis point que c'est pour mieux servir Dieu, que je voudrois quitter la cour ; je crois que je puis faire ici mon salut ; mais je ne vois rien qui nous défende de songer à notre repos & à nous tirer d'un état qui nous trouble à tout moment. Je me suis mal expliquée, si vous avez compris que je songeois à être Religieuse ; je suis trop vieille pour changer de condition ; & selon le bien que j'aurai, je songerai à m'établir en pleine tranquillité, si la mauvaise humeur de Madame de Montespan continue. Dans le monde tous les retours sont pour Dieu, dans le couvent tous les retours sont pour le monde. Voilà ma grande raison ; celle de l'âge vient ensuite. On ne me donnera pas dequoi acheter une terre. Je me consume de chagrins & de veilles ; je séche à vuë d'œuil, & j'ai des vapeurs mélancoliques. Je veux bien souffrir ; & c'est quelque progrès que j'ai fait, de guérir de l'impatience & de n'avoir plus que de la douleur. Je fais mon possible pour me consoler avec Dieu. Je me confessai hier à un homme qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sure que vous en jugeriez autrement.

LETTRE XXXIII.
A M. D'AUBIGNÉ.

Versailles, le 15 Janvier 1672.

SOIT que je vous écrive, ou que je ne vous écrive pas, vous devez être également persuadé de mon amitié & du soin que je prendrai de votre fortune. Je vous aime tendrement, & je suis persuadée que vous m'aimez de même. Ainsi, mon cher frere, nos fortunes sont communes, & elles ne seront pas si malheureuses qu'elles l'ont été d'abord. J'ai parlé à M. de Louvois ; il doit vous placer dans un régiment. Adieu. Ni vous ni moi nous n'aimons les longues lettres.

LETTRE XXXIV.
AU MEME.

JE suis bien surprise de n'entendre pas parler de vous, depuis que le Roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersford. Je ne vous répondrai point sur ce que vous me mandez que vous croïez être mal avec moi : vous sçavez que cela ne peut jamais arriver, & que soit que je vous fasse des amitiés ou que je vous querelle, je vous aime toujours également & plus que tout ce qui est

au monde. J'avoue que votre établissement n'est point solide, mais le Roi a commencé à vous faire du bien ; il achevera : M. de Louvois ne s'y opposera pas. Vous êtes admirable de croire que je ne vous aime plus parce que je vous ai grondé ! c'est précisement la marque la plus sure de ma tendresse.

LETTRE XXXV.

AU MEME.

JE suis ravie de vous voir content. Rien n'encourage plus à faire plaisir que d'en faire à des gens qui le sentent. Ne pensez donc qu'à vous bien aquitter de votre devoir à Amersford : laissez moi le soin de vos affaires ici. Je suis ravie de vous sçavoir tenant table. Votre prie-dieu m'enchante : je voudrois vous y voir & être témoin de votre gravité. Rejouissez vous, mon cher frere, mais songez à votre salut.

LETTRE XXXVI.

AU MEME.

ON m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les Huguenots ; vous en cherchez les

moïens; vous en faites naître les occasions: cela n'est pas d'un homme de qualité. Aïez pitié de gens plus malheureux que coupables: ils sont dans des erreurs, où nous avons été nous mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirez. Henri IV a professé la même religion, & plusieurs grands Princes. Ne les inquiétez donc point: il faut attirer les hommes par la douceur & la charité: Jesus-Christ nous en a donné l'exemple; & telle est l'intention du Roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance, c'est aux Evêques & aux Curés à faire des conversions par la doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le Roi ne vous ont donné charge d'ames. Sanctifiez la vôtre & soïez sévere pour vous seul. J'aurai bien du plaisir de vous voir ici; mais cela viendra avec le tems. J'ai de bonnes espérances; & M. de Louvois fait merveilles; nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répete, mon cher frere: que M. de Ruvigni * ne se plaigne plus de vous.

* Deputé Général des Eglises Réformées de France; il se réfugia en Angleterre, où il fut créé Lord de Galloway.

LETTRE XXXVII.

A M. L'ABBE' GOBELIN.

QUE votre neveu m'écrive une lettre que je puisse montrer. Il faut que ce soit un simple remerciment de ce que je lui

ai fait voir les Princes à Verſailles qu'il loue tout ce qu'il a vû, & qu'il diſe quelque choſe de l'éducation ; tout cela ſimplement & fortement : je connois le goût de ce païs-ci ; je ſai ce qu'il leur faut. Madame de Monteſpan traite préſentement d'un mariage pour moi, qui ne s'achevera pas ; c'eſt un Duc fort gueux : ce mariage ſeroit pour moi une ſource de peines : j'en ai déjà aſſez dans une condition ſinguliere & enviée de tout le monde, ſans en aller chercher dans un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain. Le petit Duc eſt toujours fort malade ; je n'aime pas moins cet enfant que l'autre : rien n'eſt ſi ſot que d'aimer avec excès un enfant qui n'eſt point à moi, dont je ne diſpoſerai jamais, & qui dans la ſuite me donnera bien des peines. En vérité, il y a bien de la folie à reſter dans un état ſi deſagréable. Je conçois le regret que vous avez de me conduire ſi lentement à Dieu : je fais bien peu d'honneur à mon confeſſeur ; ce n'eſt pas que je faſſe plus de mal ici qu'à Paris ; au contraire, j'y penſe plus ſouvent à mon ſalut : il eſt vrai que ce ſont des penſées inutiles, & que le même eſprit d'extrémité qui me fait deſirer de quitter la place où je ſuis parce qu'on m'y trouble, me fait abandonner bien des pratiques de pieté, parce que je ne regle pas ma vie comme je le voudrois. Je n'ai point oublié de faire mes devotions à la Madeleine. Dites-moi vôtre avis ſur la *media noche :* je ſuis bien aiſe de la faire avec le Roi, ſi vous jugez qu'il n'y ait pas de mal ; & s'il y en a, je n'héſiterai pas à ne

m'y plus trouver. Vous devez avoir un grand ſcrupule des louanges que vous me donnez: les louanges ne flattent que trop la vanité d'une perſonne, paîtrie comme moi de gloire & d'amour propre.

LETTRE XXXVIII.

A MADE. D'HUDICOUR.

LE mariage dont on vous a parlé n'a été propoſé que d'une maniere fort vague, & c'eſt bien aſſez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi ; il n'a ni biens ni mérite ; & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuſer un Duc. J'ai remercié Madame de Monteſpan, & rejetté la cauſe de mon refus ſur ma tendreſſe pour les Princes. Je l'en ai ſi bien perſuadée, que je ſuis ſure qu'elle ſe repent à préſent d'avoir recouru à ce moïen pour m'éloigner. Elle ne ſe doute pas que je l'aïe pénétrée, & elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnaſſe ma parole de ne la point quitter: je lui ai tout promis : j'ai tout oublié : nous nous ſommes embraſſées : deſormais nous vivrons en paix: elle m'a offert d'en ſigner le traité. On eſt bien malheureux de vivre dans un païs où la bonne foi de l'amitié dépend des ſermens : il faut ſe faire à tout : j'ai déjà renoncé à mes goûts, à mes plaiſirs : il me faudra encore renoncer à mes ſentimens : mais ne

craignez pas que je perde jamais ceux qui m'attachent à vous.

LETTRE XXXIX.

A M. L'ABBE' GOBELIN.

JE crois que Saint Bernard dit vrai ; & je vois avec douleur qu'il ne suffit pas de s'éloigner des choses criminelles : si les autres ne s'opposent pas tant au salut, du moins sont-elles autant opposées à la perfection où vous voudriez me mener. Votre lettre est pleine de devotion & d'amitié ; c'est ce que je voudrois qui partageât ma vie ; & je suis dans un lieu où l'on ne connoit ni l'un ni l'autre. Plût à Dieu que l'amour de mon salut me donnât l'extrême impatience que j'ai de la quitter, & que ce ne fût pas le dégoût de la personne que vous savez ! Nos Princes sont aussi mal nouris qu'ils le puissent être ; & je ne puis les quitter trop tôt pour la décharge de ma conscience. Demandez pour moi à Dieu ce qui m'est nécessaire.

LETTRE XL.

A MADE. DE COULANGES.

JE vous fais mille remercimens, Madame, de tout ce que votre lettre contient de gra-

cieux pour moi. Les deux mille écus sont au dessus de mon mérite, mais rien n'est au dessus de mes soins : je consume le plus beau de ma vie au service d'autrui ; je suis toujours dans des inquiétudes mortelles ; & vous ne sauriez croire combien les desagrémens nécessaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois besoin de repos, & je vis dans une action continuelle : pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du Roi ne sauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Madame de Sévigné. Dites lui combien je mérite qu'elle m'aime toujours. La belle Victoire sort d'ici, fort piquée, je pense, de n'avoir pu me persuader de souper ce soir chez sa mere. Je ne serois jamais à moi si je ne refusois pas toujours. Ma servitude finira, mais hélas ! peut être finira-t-elle par une autre servitude. Le Petit a fort bien retenu les vers de M. de Coulanges : il les a récitez avec grace : on en a demandé l'auteur : je l'ai nommé : on a souri : dans ce païs-ci, rien ne se perd.

LETTRE XLI.

A L'ABBE' GOBELIN.

On m'a montré de la tendresse ; mais on ne m'a pas persuadée : & je ne saurois renoncer au projet que j'ai fait avec vous ; j'y envisage une douceur extrême, & quelques

bons traitemens qu'on me fasse ici, j'y prévois de grands chagrins. Conduisez-moi, où il vous plaira : la faveur ne me retiendroit pas ; jugez si l'apparence de la faveur pourra me retenir. Je suis accablée de mélancolie. On tue ces pauvres enfans à mes yeux sans que je puisse l'empêcher. La tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont ; & l'impossibilité que j'ai à cacher ce que je pense me fait haïr de gens avec qui je passe ma vie, & auxquels je ne voudrois pas déplaire, quand ils ne feroient pas ce qu'ils font. Je suis résolue quelquefois de n'être pas si vive, & de laisser ces enfans à la conduite de leur mere ; mais je croirois offenser Dieu par cet abandonnement, & trahir la confiance que leur Pere a en moi : de sorte que dépitée tous les jours, tous les jours je recommence des soins qui augmentant mon amitié pour eux me fournissent de nouveaux chagrins. Ceux qui m'imputent la disgrace de M. de Lauzun me haïssent plus qu'ils ne me connoissent. Si mes conseils avoient été écoutez, il seroit encore en faveur ; & l'on se seroit épargné bien des peines & de fausses demarches. On me consulte quelquefois, mais on a déjà pris son parti ; on ne veut pas que je dise mon avis : on veut que j'approuve celui des autres. Mon crédit n'est que de bienséance & de politique : on se sert de moi pour mieux regner. Priez Dieu pour moi, & ne lui demandez que mon salut. Je ne me . . . * . . . du reste.

* On n'a pas pu déchiffrer ce mot.

LETTRE XLII.

AU MEME.

LES froideurs augmentent; & mes amis, vous ſavez quels amis, me font compliment ſur ma diſgrace. Je dis hier à Madame de Monteſpan qu'elle m'avoit brouillée avec le Roi: elle me répondit de mauvaiſes raiſons: nous eumes une converſation fort vive & pourtant fort honnête. On m'envoïa le ſoir M. de Louvois pour me faire entendre raiſon: je lui parlai, avec trop de ſincérité peut-être: vous ſavez qu'il m'eſt impoſſible de parler autrement: enfin la concluſion fut que je tenterois une réconciliation: je parlerai à Madame de Monteſpan avec beaucoup de douceur, mais toujours avec une ferme réſolution de la quitter à la fin de l'année: renonçons à un païs, où il faut agir & parler contre ſa conſcience.

LETTRE XLIII.

AU MEME.

JE retombe dans le mal que j'eus cet hiver, qui eſt l'effet d'un ſang brulé par une mélancolie noire. Je ne puis me diſſiper par aucune viſite, & je ſuis toujours renfermée avec le Roi, Madame de Monteſpan, & le Duc du Maine. Dieu connoit le fond de mon ame,

&

& j'espere qu'il rompra mes chaines. Le Roi m'a encore donné cent mille francs : ainsi en voilà deux cens. Je suis contente, & je changerai bien de sentimens, si jamais je leur demande un sou. Voilà du bien pour le nécessaire : tout le reste n'est plus qu'une avidité qui n'a point de bornes. Ne parlez point de ce nouveau bienfait. M. le Comte de Vexin se porte un peu mieux : le Duc du Maine fait pitié : je partage en mere ses maux ; il est entre les mains des médecins & des chirurgiens ; la moitié suffit pour le faire mourir. On m'accable de biens, & on tue ce pauvre enfant à mes yeux. On écoute mes conseils, on m'en fait gré, & on ne les suit pas.

LETTRE XLIV.

A MADAME DE S. G**.

VOus voulez savoir, Madame, ce qui m'a attiré un si beau présent : la chose du monde la plus simple. On croit dans le monde, que je le dois à Madame de Montespan ; on se trompe : je le dois au petit Duc. Le Roi s'amusant avec lui, & content de la maniere dont il répondoit à ses questions, lui dit, „ vous êtes bien raisonnable : il faut bien que „ je le sois, répondit l'enfant, j'ai une Gou- „ vernante qui est la raison même. Allez lui „ dire, reprit le Roi, que vous lui donnerez „ ce soir cent mille francs pour vos dragées".

La mere me brouille avec le Roi ; son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation : je ne me fais point à cette vie, moi qui me croïois capable de me faire à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, si l'on savoit de combien de peines elle est environnée, combien de chagrins elle me coute. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple : je n'ai ni le tems d'écrire, ni de faire mes prieres : c'est un véritable esclavage. Tous mes amis s'addressent à moi, & ne voient pas que je ne puis rien même pour mes parens. On ne m'accordera point le régiment que je demande depuis quinze jours. On ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert : je lui ai représenté la justice de vos prétentions : Il a fait mille difficultés, & m'a dit que le Roi seul pouvoit les résoudre. J'intéresserai Madame de Montespan : mais il faut un moment favorable : & qui sait s'il se présentera ? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire ; & il parlera au Roi : je compte beacoup sur lui.

LETTRE XLV.

A M. D'AUBIGNE'.

6 Septembre, 1674.

JE pense serieusement à vous marier : épargnez votre argent pour les frais de votre

noce, qui, je crois, se fera bientôt. Le petit Duc a été malade. La Princesse est belle comme un ange. Matta est mort sans confession. Villandri a été trouvé mort dans son cabinet. Songez à Dieu, tandis que vous le pouvez, & ne remettez pas votre conversion à la mort : nous sommes capables de peu de choses en ce moment-là. Pardonnez ce petit sermon à la solidité de mon amitié. Je suis en marché d'une terre, dont j'offre deux cens quarante mille livres : n'en dites rien. Je crois que nous passerons une assez jolie vieillesse, s'il peut y en avoir de jolies.

LETTRE XLVI.

AU MEME.

16 Octobre, 1674.

J'ACHETE une terre : le marché en est fait à deux cens cinquante mille livres : elle est à quatorze lieües de Paris, à dix de Versailles, & à quatre de Chartres : elle est belle & noble, & rapporte onze ou douze mille livres : on la nomme Maintenon : c'est un gros château au bout d'un grand bourg, une situation selon mon goût. Voilà une retraite pour vous qui sera votre pis aller. Madame de Montespan, qui n'est pas de mauvais sens, & à qui j'ai montré votre lettre, prétend que vous ne devez pas hésiter sur le mariage que je vous propose. Adieu.

LETTRE XLVII.

AU MEME.

20 Novembre, 1674.

JE ne vous ai pas écrit plutôt, parce que je ne suis pas maîtresse de mon tems. Vous avez vu quelques échantillons de ma servitude, & vous n'avez pas tout vu. Je demande d'aller à Maintenon pour un jour, & je ne puis l'obtenir: J'y fais travailler sans qu'il me soit possible d'y donner mes ordres. C'est une passion que j'ai pour cette terre, & une passion nouvelle: jugez combien je souffre quand elle est contrariée. Je ne vois pas M. de Louvois sans lui parler de vous: je lui rappelle ses promesses; il me les réitere; stile de cour. Jouissez de ce que vous avez en attendant mieux; & pour vous consoler dans votre ennui, songez que je ne me couche ni ne me leve selon ma volonté, que toujours en compagnie je n'aspire qu'à être seule, & toujours occupée à n'avoir plus rien à faire. Songez à Dieu qui est encore une meilleure consolation. Je crois que nous irons l'été prochain à Barege.

LETTRE XLVIII.
AU MEME.

30 Novembre, 1674.

ALLEZ chez M. Louvois, & remerciez le : aimez moi toujours : soïez honnête homme : appliquez vous à votre métier : ne vous faites point d'ennemis, & tout ira bien : adieu : je pars pour Maintenon.

LETTRE XLIX.
A L'ABBE' GOBELIN.

Decembre 1674.

JE fais le mieux qu'il est possible ce que vous m'avez ordonné pour l'Avent ; & ne pouvant avoir aucun mérite par mes prieres, j'ai du moins celui de l'obéissance. Je prie, & quoique ce soit avec beaucoup de distractions, c'est du moins un tems que l'on a destiné à Dieu. Je meurs de langueur, & j'attends le printems. Dieu veuille que l'acquisition de Maintenon ne me jette pas en des procès dans un tems que je voudrois mieux emploïer. Le Roi juge à l'heure qu'il est l'affaire que vous savez : j'ai fait mon devoir : vous jugez bien que la cour est pour Madame de Verneuil, & qu'on croit juste d'opprimer le bourgeois. Je trouve qu'une chose de si grande conséquence

sera jugée par un bien petit nombre de juges : ils ne sont que six, & le Roi, qui assurément a les intentions droites, mais qui n'est pas fort bien instruit : Madame de Montespan ne s'est pas décidée ; au moins a-t-elle voulu me le persuader.

LETTRE L.

AU MEME.

7 Janvier, 1675.

IL Y A long tems que je n'ai reçu de vos nouvelles ; & quoiqu'on mene ici une vie fort dissipée, je sens toujours avec chagrin la rareté de votre commerce : vos lettres me sont devenues un besoin. Je meurs de peur d'en perdre tout le fruit que j'en espérois dans le tems que je puis l'avoir, & de vous perdre quand je me serai mise en état de vous voir plus souvent. Voilà vous faire envisager votre mort assez franchement ; mais je crois que vous n'en avez pas peur. Mes sentimens & mes résolutions sont toujours les mêmes : il faut attendre le retour du voïage de Barege. L'affaire de Maintenon est conclue. Priez bien Dieu qu'il rompe mes chaines, si ma liberté doit être utile à mon salut : c'est-ce que je lui demande tous les jours.

LETTRE LI.

A MADAME DE COULANGES.

Fevrier, 1676.

J'AI plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment : mon cœur y est attaché : n'admirez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choses-là comme un enfant ? C'est une assez belle maison, un peu trop grande pour le train que j'y destine. Elle a de fort beaux dehors, des bois où Madame de Sevigné rêveroit à Madame de Grignan fort à son aise. Je voudrois pouvoir y demeurer : mais le tems n'est pas encore venu. Il est vrai que le Roi m'a nommée Madame de Maintenon, que j'ai eu l'imbécillité d'en rougir, & tout aussi vrai que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui que celle de porter le nom d'une terre qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Madame de Montespan, qu'il y a de faux freres, & que du soir au lendemain la ville est fort exactement informée de tout ce qui se fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuser d'avoir concerté avec le Roi ce changement de nom : ce ne sont pas ses amis qui le disent, ce sont mes ennemis & mes envieux : peu de bonheur en attire beaucoup. Le voïage de Barege n'est pas encore fixé : au retour je serai plus libre ; & j'aurai le plaisir de vous écrire moins sou-

vent. M. de Coulanges eſt ici : on s'en apperçoit bien, on s'ennuïoit.

LETTRE LII.

A L'ABBE' GOBELIN.

9 *Fevrier*, 1673.

JE vous prie de me preſcrire quelque choſe pour ce carême : je me ſuis bien trouvée de l'Avent par la fidélité que j'ai eu à exécuter ce que vous m'aviez ordonné. Je crains que nous n'allions pas à Barege : le lendemain détruit toujours les plus fermes réſolutions de la veille : les Médecins ne ſont pas d'accord. J'avois eſpéré dans ce voïage plus de repos pour mon corps & plus de paix pour mon eſprit que je n'en trouve ici. Je viens d'entendre une belle déclamation du Pere Maſcaron : il divertit l'eſprit & ne touche pas le cœur : ſon éloquence eſt hors de ſa place : cependant il eſt à la mode : Il nous a dit, qu'un héros étoit un voleur qui faiſoit à la tête d'une armée ce qu'un voleur faiſoit tout ſeul : notre maître n'a pas été content de la comparaiſon.



LETTRE LIII.

DE LA COMTESSE DE B**. A MADAME DE MAINTENON.

EN VERITÉ, Madame, l'on rachette si bien par l'ennui de votre absence le plaisir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez faite ici par la peine qu'elle me laisse. Et le monde se montre en vous d'un si beau côté, que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner, si je ne m'étois souvenue que de tous ceux qui le composent, il n'en est presque point qui vous ressemble. Cela m'a fait rentrer de bon coeur dans mon hermitage, avec dessein de me servir de la liberté de la solitude, pour penser souvent à vous, mais sans prétendre d'en être récompensée par la même chose, la cour aïant trop de personnes présentes, pour que les absens s'attendent à quelque place. Mais s'il m'arrive d'en avoir quelquefois dans votre souvenir, que ce ne soit jamais, Madame, sans penser à moi, comme à la personne du monde qui vous honore le plus, & qui est aussi sincérement votre, &c.

LETTRE LIV.

DE M. D'AUBIGNE' A LA MEME.

IL M'EST impossible, ma très chere Soeur, de cesser de vous aimer, comme il vous l'est de cesser de me gronder. Je ne répondrai point à vos reproches en faisant valoir ce triste droit d'aînesse que je ne dois qu'au hazard; mais je me conformerai à vos conseils qui sont le fruit d'un sistême de sagesse que vous devez à vos réflexions. Je ne verrai plus le Comte de * *, parce que quoique je puisse le voir sans danger pour moi, je ne puis le voir sans inquiétude de votre part. Je serois fâché d'affliger votre ame. C'est par les mêmes considérations que je vous promets de vous sacrifier cette passion que j'aime si fort & que vous haïssez tant, quoiqu'elle ne m'ait pas jusqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez Madame de Montespan & Monsieur de Louvois de ne pas me laisser languir plus long-tems. Le chagrin de voir monter tant de gens aux premiers emplois tandis que je reste dans les subalternes ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je serois guéri de mes vapeurs, si mon esprit l'étoit de ces inquiétudes. De pensée en pensée, de projet en projet je m'enfonce dans des rêveries qui me consument : c'est un poison lent. Je monte tous les jours à cheval, &

je m'en porte mieux. Le petit de Circe est fort gentil : sa mere me le recommende non comme à un parent, mais comme à un favori : vous voïez bien qu'elle se méprend : je vous l'enverrai. La Beauté flétrie vous fait mille complimens, & dit que vous rajeunissez : il n'y a rien qui éloigne plus de la vieillesse que la faveur. Aimez-moi, ma très chere Sœur ; je ne croirai plus être aimé de vous, quand vous ne me direz plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu, qu'il me fasse être à lui autant que je suis à vous. J'ai vu M. Brisacier. Ce n'est pas un homme : c'est un ange. Rien ne m'a plus inspiré le desir d'être bon chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.

LETTRE LV.

A MADAME DE S. G. **.

MADAME Durfort ne vous a pas dit la millième partie des sentimens que j'ai pour vous. Croïez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les suretés que vous m'avez donné des votres dans un tems où les Villars avoient perfidement allarmé mon amitié. Tout ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à Madame de Montespan un cœur fait comme le vôtre. Je serois la plus heureuse personne du monde, dans un païs, où, pour peu de gran-

deur qu'on ait, on en a toujours plus que de bonheur. Mais il est inutile de m'en flatter. Je l'ai prise par tous les endroits imaginables : le fonds en est mauvais. Elle n'est bonne que par boutades : & sa vertu même est un caprice. Pas deux jours de suite de la même tenue. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissemens qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me consument. Nous sommes bien aujourd'hui : qui sait comme nous serons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe que beaucoup de bonheur sans consistence. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentimens ; on m'accuse de choses horribles. On fera la Saint Hubert à Villers-Cotterets ; on m'a donné quatre cens louis pour des habits. Tout ce que la Bretigni m'a envoïé est du meilleur goût. Mais qu'est-ce que toutes ces vanités, tous ces plaisirs pour qui est degoutée du monde & de ses œuvres ? J'envie bien votre tranquillité. Vous pouvez servir Dieu en paix ; rien ne manqueroit à votre felicité, si quinze jours passez à ma place pouvoient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre ; & je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une ame moins sensible. L'Evêque de Senlis m'a dit des choses très consolantes. Vous lui direz combien j'ai de vénération pour sa personne.

LETTRE LVI.

A M. D'AUBIGNE'.

ON n'eſt malheureux que par ſa faute. Ce ſera toujours mon texte, & ma réponſe à vos lamentations. Songez, mon cher Frere, au voïage d'Amérique, aux malheurs de votre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeuneſſe ; & vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous ſommes aujourd'hui. Nos eſpérances étoient ſi peu de choſe, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à préſent quatre fois plus ; & nos ſouhaits ne ſeroient pas encore remplis ? Nous jouiſſons de cette heureuſe mediocrité que vous vantiez ſi fort. Soïons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'aïons pas des vues trop vaſtes. Nous avons le néceſſaire & le commode ; tout le reſte n'eſt que cupidité. Tous ces deſirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiét. Toutes vos dettes ſont païées : vous pouvez vivre délicieuſement ſans en faire de nouvelles. Que deſirez-vous de plus ? Faut-il que de projets de richeſſe & d'ambition vous coutent de la perte de votre repos & de votre ſanté ? Liſez la vie de Saint Louis ; vous verrez combien les grandeurs de ce monde ſont au-deſſous des deſirs du cœur de l'homme. Il

n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répete ; vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous pouvez la rendre moins bilieuse & moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & reglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal : dès-que le corps est dans l'abattement, l'ame est sans vigueur. Adieu. Ecrivez moi plus souvent, & sur un ton moins lugubre.

LETTRE LVII.

AU MEME.

Bazas, ce 28 Mai, 1675.

NOus avons très beau tems & toutes nos commodités. Notre voïage n'est pas plus fatiguant que d'aller de Paris à Versailles. On nous reçoit par-tout comme le Roi. La Guienne se distingue. Le Duc de Saint Simon nous traita magnifiquement à Blayes ; & les Jurats de Bourdeaux nous y amenerent un vaisseau magnifique. Il en périt un de notre train dans le moment que nous nous embarquions ; & notre Aumonier trouva que c'étoit une grande

imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous voguames heureusement avec quarante rameurs à la vue de la ville. On détacha des vaisseaux pour nous venir saluer ; les uns étoient pleins de violons, les autres de trompettes. Un peuple infini étoit sur les bords qui retentissoient de cris de *vive le Roi*. Le Maréchal d'Albret conduisoit le Prince que les Jurats haranguerent . . . . . . *la suite est perdue.*

LETTRE LVIII.

A MADE. DE MONTESPAN.

Barege, 10 *Juin* 1675.

LE Prince se porte bien ; nous arrivons dans le moment. Ce voïage n'en est pas un ; c'est une agréable promenade. La Guienne a fait des merveilles ; & j'ai bien promis à Messieurs d'Albret & de Saint Simon de vous l'écrire. Le Roi n'auroit pas été mieux reçu : par-tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriez été enchanté, Madame, & vous n'imaginerez point jusqu'où va l'amour de ces peuples pour le Roi. Le Prince a répondu à la harangue des Jurats de Bourdeaux ; M. le Ragois s'est chargé de vous mander tout ce détail. Dans quatre ou cinq jours, nous commencerons les bains ; on en raconte ici des prodiges : mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde : nous y ferons

pourtant aussi libres que si nous étions seuls, quoique nous soïons trop respectés pour n'être pas un peu contraints.

LETTRE LIX.

A MADAME DE MONTESPAN.

Anvers, le 18 *Avril*, 1676.

MADAME, notre voïage a été fort heureux; & le Prince se porte aussi bien que la Marquise de Suger *; tous deux également inconnus, tous deux très fatigués, tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même tems que nous avons eu dans la route, c'est à dire le plus beau du monde. Le Prince est assez gai, il a bon appetit, & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mere, moi qui en ai toute la tendresse, & qui partage avec vous tous ses maux.

* Madame Scarron prit ce nom dans le voïage qu'elle fit à Anvers pour la guérison de M. le Duc du Maine qui passoit pour son fils.

LETTRE LX.

A LA MEME.

Anvers, 20 *Avril.*

MADAME, le médecin * visita hier le Prince : il parla de fort bon sens sur son incommodité : il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, point charlatan. Cependant je vous avoue, Madame, que j'ai de la peine à le lui confier : mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voïage : demain il commencera ses remedes : je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai soutenir la vue de l'appareil : il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement ; & cela me rassure. Le Prince lui a dit : au moins, Monsieur, je ne suis pas né comme cela ; voïez Maman ; & Papa n'est pas boiteux : il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité. Nous sommes ici parfaitement inconnus ; & nous y vivrons d'une maniere fort retirée, heureux si nous pouvons en rapporter

* Ce medécin étoit un empirique dont on vantoit fort le savoir. Ses remedes furent si violens qu'ils allongerent la jambe de l'enfant & ne la fortifierent pas.

la santé : je le demande à Dieu à toutes les heures du jour ; & je ferai dire cent messes à cette intention. Mon petit Prince baise très humblement les mains à la belle Dame.

LETTRE LXI.

A M. D'AUBIGNE'.

Barege, 8 Juillet.

NOus sommes ici depuis le 10 Juin. Le petit Duc a pris les bains : nous n'en voïons encore aucun fruit. Il faut prendre patience, vous sur votre roche, & moi dans les pirenées. Nous nous rejoindrons, s'il plait à Dieu : je n'écris point à M. de Louvois sans lui parler de vous ; & je lui écris souvent. Il me tiendra parole, ne fût-ce que pour se délivrer de mes importunités ; j'en rougis toujours ; & toujours ma tendresse pour vous l'emporte. Notre pis aller sera Maintenon : si je ne puis y vivre, je veux du moins y mourir. Faites par lettres votre cour à Madame du Fresnoi ; elle est toute puissante dans un certain monde ; Vous voïez que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne peux dire. Pour comble de malheur nous y gelons, & la compagnie y est fort mauvaise : on nous respecte & on nous ennuie. J'ai pourtant moins de chagrins & de peines qu'à la cour. Vous ne sauriez trop faire de liaisons avec Vauban. L'amitié de cet homme seul vaut mieux

que celle de tous les courtisans ensemble. Toutes nos femmes sont malades : ce sont des badaudes de Paris, qui ont trouvé le monde bien grand dès qu'elles ont été à Estampes.

LETTRE LXII.

AU MEME.

Brion, 1 *Septembre*.

JE suis dans un païs, où l'on parle Poitevin ; & ce seul mérite m'y fait trouver partout bonne compagnie. Les nouvelles qui me viennent de la cour me font espérer que j'y passerai mon tems agréablement, & qu'on trouvera bon que je m'y conserve plus que je n'ai fait par le passé : j'y suis bien résolue, ainsi que de me servir de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Vous pouvez compter que je songerai serieusement cet hiver à vous marier : rejouïssez vous, & pensez à votre salut ; c'est tout ce qu'il y a d'utile & d'agréable. Madame de Montespan m'écrit des lettres pleines de cordialité.

LETTRE LXIII.

AU MEME.

Richelieu, 28 Septembre.

J'AI bien des choses à vous dire du Poitou. J'ai été chez M. de Villette dont je suis fort contente ; sa femme est la plus raisonnable de mes parentes ; j'ai fait bien des jaloux ; on m'a fait de grands honneurs ; & M. l'Intendant me régala en passant par Poitiers. J'ai apporté l'histoire de mon grand-pere c'est-à-dire sa vie, & plusieurs papiers qui prouveront notre noblesse, s'il en est jamais besoin. L'état de votre santé m'afflige ; soïez sage & sobre : ne vous chagrinez point ; & mettez vous bien dans la tête qu'il y a du bon & du mauvais par-tout. Epargnez & amassez ; tout est sujet à de grands changemens : la faveur & la disgrace se tiennent par la main. Adieu, mon très cher Frere.

LETTRE LXIV.

A M. L'ABBE' GOBELIN.

Au petit Niort.

JE ne reçois aucune lettre de la belle Dame. Les présens me traitent fort bien ; il n'en est pas de même des absens, ils m'oublient :

& vous aussi vous m'abandonnez ! Ne me fâchez pas plus long-tems,

Ou craignez le courroux de ma gloire irritée.

Les montagnards ne sont pas difficiles, & s'accommoderont peut-être de ma décrépitude ; je leur serai fidele autant que vous me l'êtes peu. Vous jugerez à mon stile que notre Prince est en bonne santé. Je me prépare aujourd'hui à aller à confesse à Bourdeaux, si j'y puis trouver un confesseur qui m'entende : cela est aussi rare en province qu'à la cour. Je me persuade tous les jours de plus en plus que la solitude m'est nécessaire, que la dissipation est dangereuse : je fais tout ce que vous m'avez prescrit. Nôtre Aumonier ne me voit pas souvent, parce qu'il est dans le second carosse : il est triste ou gai, suivant la bonne ou la mauvaise hotellerie : il s'admire de ne pas succomber à la fatigue d'un voïage, qu'il fait dans le fond d'un carosse qui marche trois heures le matin & autant l'après dinée ; & il trouve par tout des repas préparez. J'entends la messe avant que de partir, afin de lui faciliter le déjeuné ; car il se pique d'avoir le sang chaud & l'estomac dévorant : il lui a pris un saignement de nez pendant son oraison mentale : il en a été fort effraïé. Vous me verrez à mon retour toujours résolue à me laisser conduire par vous, comme un enfant, avec une grande indifférence pour le genre de vie auquel on me de-

ftinera : & je quitterai la cour dès-que vous me le conseillerez : sans vous, je serois à présent à Maintenon.

LETTRE LXV.

AU MEME.

JE n'ai jamais eu tant d'envie de vous parler. Vous entendrez dire que je vis hier le Roi ; il me semble que je lui parlai en chrétienne & en véritable amie de Madame de Montespan : je suis bien agitée, & tout le monde l'est ici plus ou moins, & par des motifs différens. Quand j'étois mal à la cour, on me conseilloit de ne m'en point éloigner : maintenant que j'y suis bien, je ne sai par où m'y prendre pour m'arracher de gens qui me retiennent avec douceur & amitié. Ces chaines sont plus difficiles à rompre que si on l'exigeoit par violence. Cependant mes sentimens ne changent point : il m'est impossible de sacrifier pour toute ma vie ma liberté, ma santé, & mon salut : mais il n'est pas tems présentement de quitter.

LETTRE LXVI.

AU MEME.

ON ne peut être plus touchée & plus occupée de votre douleur que je suis ; & il

n'y a rien que je ne fasse pour la soulager. Je sai bien que votre résignation est le plus solide de tous les remedes : mais si ce remede empêche de murmurer & de se plaindre, il n'empêche pas l'impression de la douleur, & que le cœur ne se fletrisse dans une perte aussi grande que celle que vous venez de faire. Traitez vous donc comme vous traiteriez un autre à qui vous conseilleriez de la diversion. Je suis votre amie pour toujours. Plût à Dieu que je puisse remplacer ce que le ciel vient de vous ôter ! Je vis hier notre ami Gartigni : je ne me console point de voir son mérite si mal récompensé.

LETTRE LXVII.

AU MEME.

J'AI reçû le livre de l'Imitation que vous avez eu la bonté de m'envoïer. Le Roi garde un silence sur M. Gartigni dont je ne devine pas la cause. Il y a des gens dont on tourne tout à mal & qu'on soupçonne d'intrigue, parce qu'ils ont de l'esprit : sans en avoir, je me suis trouvée dans ce cas. Je ne doute pas que notre ami n'ait un fonds excellent : mais l'on n'est pas pour lui : le mérite ne brille guere ici sans protection, & la protection n'aime pas à se charger du mérite. J'ai fait un projet conduite pour le tems où je serai libre, & loin de la cour : le voici ; j'y laisse une marge : vous y pouvez ajouter ou retrancher.

1°. Me lever entre 7 & 8. & paſſer une heure en prieres.

2°. Sortir deux jours de la ſemaine pour des viſites néceſſaires, me retirer à dix heures, & faire la priere avec mes domeſtiques.

3°. Deſtiner deux jours de la ſemaine à viſiter les pauvres & les priſonniers.

4°. Etre habillée très modeſtement, ne porter ni or ni argent, donner le dixième de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer, en attendant que mon zèle m'en fît faire davantage, dans l'attente de ce tems de repos & de calme que je me figure ſi délicieux. Je ne fais rien qui vaille, & je m'abandonne à ma pareſſe; ce qui me fait craindre que la devotion que je projette ne vienne du même eſprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.

LETTRE LXVIII.

A M. D'AUBIGNE'.

Septembre.

VOUS avez des chagrins, & vous prenez aſſez de part aux miens pour que je ne duſſe pas vous les montrer. Cependant à qui me plaindre plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire?

Le Maréchal d'Albret est mort, & m'a écrit une lettre avant que d'expirer d'un stile qui marque l'estime & l'amitié qu'il avoit pour moi. Je viens de la relire, & je n'ai pu retenir mes larmes. Il est mort comme un Saint: mais que savons-nous s'il a eu assez de tems pour réparer ses fautes? Oui; il a eu assez de tems; il les a réparées: depuis quelques années il marchoit dans la voie du salut, enfin, je n'aime pas à douter du salut de mes amis. Songeons à nous, mon cher frere; nous avançons tous les deux en âge; nous devenons mal-sains; applanissons par une bonne vie les horreurs de la mort qui sont terribles à ceux qui ont mal vécu.

LETTRE LXIX.

AU MÊME.

18 *Octobre.*

JE ne m'accoutume point à la perte que nous avons faite: on est bien malheureux d'avoir le cœur si sensible. L'état de votre santé me fait trembler: & la paresse que je me trouve pour le service de Dieu me fait craindre que vous ne me ressembliez en cela. Je presse M. de Louvois; il me promet; tout viendra avec le tems; nous serons assez bien ici bas; il faut penser à ce que nous ferons dans l'autre monde. J'ai été à Maintenon, qui est fort embelli; en entrant dans la gallerie, la pre-

miere chofe que j'ai vû c'eft le portrait du Maréchal: j'ai pleuré. Le Roi veut faire un lieu charmant de ce château; il y a envoïé M. le Nautre; & j'y trouve tous les jours quelque préfent de la belle Dame. Vous mourez d'envie de venir dans le grand monde, & moi d'en fortir. Voilà comme chacun a fes peines. Je fuis auffi touchée des vôtres que des miennes, quoique j'en aïe ici peut-être autant que vous.

LETTRE LXX.
AU MEME.

1677.

JE fais tous mes efforts pour vous tirer d'où vous êtes. M. de Louvois me le promit hier pofitivement: & Madame de Montefpan en parla auffi au Roi. Prenez patience, & fongez que tandis que vous vous plaignez, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui font dans une fervitude fans relâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point.

LETTRE LXXI.
AU MEME.

1677.

JE voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés, & être capable de recevoir une reprimande de la maniere dont vous avez reçû la mienne. Croïez aussi que de l'humeur dont je suis c'est la plus grande marque de tendresse que je vous aie donnée. Soïez content ; vous allez dans le plus beau lieu du monde. Ne songez qu'à vous y réjouir, & songez à vous marier, afin de n'avoir plus d'opposition à Coignac. J'ai souffert beaucoup depuis quelques jours : mais l'agitation de Madame de Montespan ne durera pas : si elle duroit, je n'y résisterois point.

LETTRE LXXII.
AU MEME.

Maintenon, 12 *Mai*.

NOUS partirons bientôt pour Barege : nous séjournerons à Fontevrault ; & selon les apparences nous nous verrons vers le milieu du mois prochain. Vivez, mon cher frere, le plus gaiement que vous pourrez. Vous êtes dans un bel endroit, dans un bon poste, vo-

tre maître : *J'en connois de plus misérables.* Mes chagrins me sont moins sensibles que les vôtres. Ne vous croïez point mal à la cour ; nous nous y soutiendrons. Jouissez de ce que vous avez en philosophe. Le Roi arrive Lundi à Versailles, & nous y serons Dimanche. On se croïoit défait de nous ; mais vous me connoissez, on ne s'en défait pas aisément :

Et Maintenon ne fera pas
Ce que le gros Duc n'a pu faire.

Jugez combien ce païs-ci m'inspire de gaieté, puisqu'il m'inspire des vers.

LETTRE LXXIII.

AU MEME.

Fontevrault, 12 *Juin* 1677.

NOUS partirons d'ici Lundi, nous irons à Poitiers, & tout droit à Coignac. Le Prince a M. Fagon avec lui. M. le Ragois son précepteur, son Aumonier, six valets de chambre ; & j'ai trois femmes. Je vous compte ce détail pour que vous preniez vos mesures. Pour vous amuser, je vous envoie copie d'une petite lettre que le Prince a écrite à Madame de Montespan.

DE M. LE DUC DU MAINE.

Madame de Maintenon passe tous les jours à filer, ma belle Madame; & si on la laissoit faire, elle y passeroit les nuits, ou à écrire. Adieu, ma belle Madame; je vous prie de croire que, malgré la liberté que je prends avec vous, je ne laisse pas d'avoir un grand respect pour vous: & j'ai une tendresse pour vous qui est incompréhensible.

LETTRE LXXIV.

A MADE. DE COULANGES.

Coignac, 16 *Juin* 1677.

JE n'ai que le tems de vous dire deux mots: je suis aussi charmée d'avoir reçu cette lettre que fâchée de n'y pouvoir repondre. Je vous remercie de l'avis; j'en profiterai: je m'étois toujours bien doutée de ses sentimens: & je voudrois m'être trompée. Mes complimens à M. de Coulanges, & puis à l'Abbé, & puis à l'Abbesse. Je serai toujours &c.

LETTRE LXXV.

A MADE. DE MONTESPAN.

Barege, Samedi.

MADAME, je n'ai rien à ajouter au détail de M. Fagon. Le Prince mérite bien que vous lui écriviez un billet : il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte une réponse qui m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a paru au dessus de son âge : je le reprénois hier de quelques manieres hautes ; & je lui dis que le Roi avoir plus de politesse que lui : cela lui est bien aisé, me répondit-il : il est bien sûr de son rang, & moi j'ignore quel est le mien. Il dit cela d'un ton si ferme & si affligé, que je ne pus retenir un soupir. Madame du Fresnoy m'écrit les choses les plus gracieuses. Je vous en remercie très humblement, Madame ; & l'on ne peut être avec plus de reconnoissance & de respect &c.

LETTRE LXXVI.*

A LA MEME.

1677.

MADAME, voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protec-

* Cette lettre fut imprimée l'année suivante à la tête d'un livre intitule : *Oeuvres diverses d'un au-*

tion pour ſes ouvrages. Il auroit bien voulu pour les mettre au jour qu'il eût huit ans accomplis; mais il a eu peur qu'on ne le ſoupçonnât d'ingratitude, s'il eut été plus de ſept ans au monde ſans vous donner des marques publiques de ſa reconnoiſſance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il eſt. Quoi-qu'il ait eu une naiſſance aſſez heureuſe, & qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardé auſſi favorablement que lui, il avoue que votre converſation a beaucoup aidé à perfectionner en ſa perſonne ce que la nature avoit commencé. S'il penſe avec quelque juſteſſe, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il ſait faire déjà un aſſez juſte diſcernement des hommes, ce ſont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ſes plus ſecrettes penſées, je ſai avec quelle admiration il vous écoute; & je puis vous aſſurer avec vérité qu'il vous écoute beaucoup plus volontiers que tous ſes livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous préſente quelques traits aſſéz beaux de l'hiſtoire ancienne: mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui ſont arrivés de nos jours, vous ne ſoïez guere touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des ſiécles paſſés:

teur de ſept ans. Cette épitre dédicatoire eſt tournée, dit Bayle, *de la maniere la plus délicate, il ſemble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer, cependant on loue juſqu'au vif; & on va bien loin en peu de paroles.*

il craint cela avec d'autant plus de raiſon qu'il a éprouvé la même choſe en liſant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes ſe ſoient faits une néceſſité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous diſent des choſes ſi fort au deſſous de ce que nous voïons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que Florus & Juſtin lui racontent ? Ses nourrices dès le berceau ont accoutumé ſes oreilles à de plus grandes choſes. On lui parle comme d'un prodige d'une ville que les Grecs prirent en dix ans ; il n'a que ſept ans ; & il a déjà vû en France des *Te Deum* pour la priſe de plus de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité. Il eſt fier naturellement ; je vois bien qu'il ſe croit de bonne maiſon ; & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de Céſar, je ne ſai s'il voudroit faire quelque comparaiſon avec les enfans de ces grands hommes. Je m'aſſure que vous ne deſaprouverez pas en lui cette petite fierté, & que vous conviendrez qu'il ne ſe connoit pas mal en héros : mais vous avouerez auſſi que je ne me connois pas mal à faire des préſens, & que dans le deſſein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choiſir un auteur qui vous fût plus agréable, ni à qui vous priſſiez plus d'intérêt que celui-ci. Je ſuis, Madame, votre très humble & très obéiſſante ſervante.

LETTRE LXXVII. *
DE M. DE MONTESPAN AU ROI.

VOUS me demandates, mon Cher, si votre couronne n'étoit pas le charme de votre amour ; & lorsque je vous répondis que je n'aimois en vous que vous même, vous me dites que je me pouvois faire illusion. Je vous aurois bien mieux répondu, si j'avois pu vous faire voir combien vôtre doute m'allarma. J'ai depuis interrogé mon cœur en secret. Ah ! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agissoit pas comme l'amour ! Ces deux passions sont aisées à discerner: Que faites-vous de votre pénétration, puisque vous ne les démêlez pas ? Moi ambitieuse, moi qui crois voir dans les yeux de toutes les femmes le même amour qui est dans mon cœur pour le plus aimable des hommes !

* C'est cette fameuse lettre, qu'on dit que Madame de Maintenon dicta à la Marquise de Montespan, & à laquelle on attribue communément la fortune de Madame de Maintenon, par une suite du goût que Louis XIV. prit pour celle qui l'avoit écrite. Je crois qu'elle a été imprimée ailleurs. Des personnes qui s'interessent à la memoire de Madame de Maintenon m'ont assuré qu'elle étoit apocriphe, & qu'elle desapprouvoit trop les amours de Madame de Montespan pour être capable d'écrire des lettres de cette espece. Cependant je n'ai pas voulu la supprimer, de peur que l'on ne m'accusat d'une omission considerable.

Faut-il vous rappeller cette querelle que je vous fis sur votre froideur, il y a quelques jours ? je ne me souviens pas de ce que je vous dis alors, mais je sai bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dites-vous pas pour me rassurer ? si je n'avois aimé que le Roi, ne me serois-je pas payée de vos excuses ? auriez-vous eu tant de peine à me persuader, à m'appaiser ? Quand je vois la tendresse qui parle dans vos yeux, ne voïez-vous pas la même passion vous répondre dans les miens ? l'ambition pourroit-elle se déguiser de la sorte ? Quand mon cœur se livre aux plus doux transports & qu'il y succombe, dites moi, mon Cher, est-ce l'ouvrage de l'ambition ? Vous aimez, & vous ne reconnoissez pas l'amour ! Je vous en dirois davantage ; mais le dépit m'arrache la plume de la main.

LETTRE LXXVIII.

A MADE. DE S. G**.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que M. de C... * joueroit dans toute cette affaire un personnage de dupe. Il a beaucoup d'esprit,

* Apparemment M. Bossuet, alors Evêque de Condom. La plûpart des mémoires content ce fait d'une maniere qui ne fait point honneur à ce Prélat, dont la pénétration fut trompée, mais dont la probité étoit si connue, qu'après le raccommodement il

mais il n'a pas l'esprit du monde. Avec tout son zèle il a précisément fait ce que Lauzun auroit eu honte de faire. Il vouloit les convertir ; & il les a raccommodés. C'est une chose inutile, Madame, que tous ces projets : il n'y a que La Chaise qui puisse les faire réussir : il a déploré vingt fois avec moi les égaremens du Roi ; mais s'il parloit avec sincérité, ne lui interdiroit-il pas les sacremens ? Vous voïez bien qu'il y a du vrai dans les Provinciales. Le Pere de La Chaise est un honnête homme : mais l'air de la cour gâte la vertu la plus pure, & adoucit la plus sévere. Je vous envoie deux exemplaires du vers qui sont au bas du portrait du Prince : ils sont pourtant de Boileau. J'ai dans la tête que Racine & Coulanges même auroit mieux fait.

n'en fut que mieux à la cour, sans que cette affaire nuisît le moins du monde à sa gloire.

LETTRE LXXIX.

A L'ABBE' GOBELIN.

Versailles 1677.

MANDEZ moi des nouvelles de la sœur Saint-Basile *. Je la crois résolue de

* Madame de Maintenon l'avoit connue aux hospitalieres de la ruë St. Jaques, & avoit pris assez d'estime pour la consulter sur les constitutions de St. Cyr.

fortir de Port-Roïal : mais je ne fai fi les sœurs hofpitalieres le font à la recevoir : je fuis toute prête à l'y remener. Songez à cette pauvre fille, je vous en fupplie : vous autres faints, vous êtes cruels : cependant il faut aider notre foibleffe tour à tour. Je défire plus ardemment que jamais d'être hors d'ici ; & je me confirme de plus en plus dans l'opinion que je n'y puis fervir Dieu : mais je vous en parle moins, parce qu'il me revient que vous dites tout à l'Abbé Teftu : voilà un trait de ma fincérité naturelle ; & je crois que vous vous en accommoderez bien mieux que d'un changement fur la confiance que j'ai en vous. Je vais à Maintenon effaïer de la folitude, & de la vie dont je vous ai envoïé le projet.

LETTRE LXXX.

A L'ABBÉ' TESTU.

ET voilà comme les curieux font toujours le plus mal informés. Mon éloignement de la cour eft fi peu décidé que j'y tiens par des liens plus forts que jamais. Je n'ai aucun fujet de mécontentement, & l'on vous a fans doute mal inftruit à deffein. L'idée d'entrer en religion ne m'eft jamais venue dans l'efprit. Raffurez donc Madame de la Fayette. Nous avons beaucoup ri du foupçon dont vous m'honorez de m'être mis en tête d'accréditer les va-

peurs : il eſt vrai qu'elles ſont ici beaucoup plus communes qu'autrefois ; mais vous ſavez bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la ſource de cette mode. Tout le monde eſt ici entre la crainte & l'eſpérance ; on nous promet de grands événemens : vous verrez à la maniere dont j'y prendrai part que je ne penſe guére à quitter ce païs : non, je ne le quitterai que quand vous ſerez digne d'avoir une Abbaïe. Le Roi a dit expreſſément, qu'il ne vouloit deſormais que de pieux eccléſiaſtiques. Que d'abbaïes vaqueront, allez-vous dire ! Adieu, mon pauvre Abbé : ne m'écrivez point quand vous aurez votre accès : vous voïez, vous peignez tout ſi noir, *que ſi j'aimois la ſolitude, vous me la feriez haïr.*

LETTRE LXXXI.

A L'ABBE' GOBELIN.

VOUS prenez trop ſérieuſement ce que je vous ai mandé ; & je ne vous ſoupçonne point d'avoir révélé ma confeſſion à l'Abbé Teſtu : mais comme il eſt curieux, j'ai cru qu'il tireroit ds vous plus que je n'ai envie ; il m'eſt revenu qu'il avoit appris par vous le deſſein que j'ai formé de ſortir d'ici, dont il ne ſavoit que des projets en l'air : voilà tout ce que j'ai voulu dire : ne vous inquiétez pas davantage.

LETTRE LXXXII.

AU MEME.

J'ARRIVAI hier de Maintenon, où j'ai passé huit jours dans une douceur & un repos d'esprit, qui me fait trouver la cour pire que jamais : & si je suivois mon inclination, il n'y auroit pas un moment dans la journée que je ne demandasse à me retirer : il est impossible que je mene encore long-tems la même vie. Je prends trop sur moi, pour que le corps & l'esprit n'y succombent pas, & peut-être tous les deux. Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu : je lui offre souvent mes souffrances bien ou mal fondées ; & si sa volonté m'étoit connue, je la suivrois dans tout ce qui est le plus opposé à mon humeur. Je suis fort bien avec le Roi, qui ne craint plus la conversation du *bel-esprit.* * Je ne suis point mal avec Madame de Montespan, & je me sers de ce tems-là pour lui faire entendre que je veux me retirer. Elle répond peu à cette proposition. Je vous recommende de prier pour le Roi qui est sur le bord d'un grand précipice.

* Louis XIV. appelloit Madame Scarron *le bel-esprit* de Madame de Montespan.

LETTRE LXXXIII.

A M. D'AUBIGNE'.

VOus me paroiſſez n'avoir aucun naturel pour vos parens : je ne ſuis pas de même, & j'ai beaucoup de tendreſſe pour eux : ils ont leurs défauts comme chacun a les ſiens : il ne faut rompre avec perſonne : il y a des tems où il eſt néceſſaire de vivre en famille, & où l'habitude de la complaiſance eſt d'une grande reſſource. J'ai trouvé Mademoiſelle de Floigny fort belle & fort aimable : mais je ne ſai pourquoi vous traitez cette négociation comme une choſe à faire, quand j'apprends que vous êtes content de toutes les conditions, qu'il n'y a plus qu'à ſigner le contract, & aller à l'Egliſe. Je vous offre de faire la nôce à Maintenon. On m'a dit que vous aviez perdu au jeu cet hiver quatorze mille francs : j'eſpere que vous ne jouerez plus, ſi vous vous mariez : je vous crois trop honnête homme pour expoſer votre femme & vos enfans à aller à l'hopital. Pour moi, je ne ſuis pas d'humeur à m'incommoder pour vous aider à vivre dans la diſſipation, lorſque j'apprends que tandis que j'épargne le néceſſaire pour meubler ma terre, vous jouez mille piſtoles, & que vous dépenſez plus en un mois que je ne fais en un an. Après ce diſcours de mere, croïez que j'en ai toute la tendreſſe. Si vous vous mariez, faites une

action si importante par de bons motifs. Adieu. J'ai fait dejà porter un berceau à Maintenon, à votre intention.

LETTRE LXXXIV.

AU MEME.

REGARDEZ tous les bons endroits de votre mariage, puisqu'il est fait : Dieu l'a permis ; & vous n'avez que des actions de graces à lui rendre. Ne jouez plus, & épargnez. Jouissez du repos & de la liberté : & surtout, mon cher frere, opposez vous à une mélancolie qui est votre pente naturelle. Vous n'êtes point mal ici ; on y approuve votre mariage. Vous avez une femme devote, jeune, douce, & qui vous aime : une plus riche vous auroit été moins soumise. Ouvrez moi votre cœur avec toute liberté sur son sujet, afin que je la traite plus ou moins bien, suivant que vous en serez plus ou moins content. Elle a le défaut de rire sans en avoir envie, & de parler avec des minauderies comme Madame de Longueville qui les soutenoit avec le visage & l'esprit d'un ange : au nom de Dieu, qu'elle parle naturellement. Je fais un mauvais personnage auprès d'elle que celui de gouvernante ; mais je ne le ferois pas, si je l'aimois moins. Adieu, mon cher frere, soïez gai : songez en quel état nous sommes nés, & nous nous trouverons heureux.

LETTRE LXXXV.

AU MEME.

UNE femme de quinze ans n'est pas un petit embarras : je vous admire de songer à aller courir le païs ! La pauvre enfant ! pouvez-vous la laisser seule ? Elle m'écrit qu'elle en mourra de chagrin. Ne la quittez point ; ou qu'elle soit du voïage. Je vous envoie l'état de ce que j'ai dépensé pour l'habiller & pour la nôce, ce n'est pas pour vous la faire payer, mais pour vous faire voir que l'argent va vite, & que la somme est forte pour des personnes comme nous. On a fait des chemises pour votre femme comme pour la Reine ; & homme vivant n'en a de si belles que vous. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil, quoique je passe ma vie à la cour, où l'exemple porte tout à l'excès. Vous me ruinerez entiérement, mon très cher frere, si vous n'épargnez aussi de votre côté.

LETTRE LXXXVI.

A MADEMOISELLE D'AUBIGNE'.

VOICI, ma très aimable sœur, le calcul de la dépense que vous devez faire par jour, pour douze personnes, Monsieur & Ma-

dame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, & un valet de chambre.

Quinze livres de viande à 5. f.	8 lb	15 f.
Deux piéces de roti — — —	2	10
Pour du pain — — —	1	10
Pour du vin — — — —	2	10
Pour du bois — — — —	2	0
Pour du fruit — — — —	1	10
Pour de la chandelle — —	0	8
Pour de la bougie — — —	0	10
	14	13

En y joignant le blanchiſſage, le ſel & les épices, votre dépenſe ne doit pas paſſer par jour 15 livres. Je compte 4 ſ. en vin pour 4 laquais & vos deux cochers: Madame de Monteſpan n'en donne pas davantage aux ſiens: & ſi vous aviez du vin en cave, il ne vous en couteroit que 3 ſ. J'ai mis 6 ſ. pour le valet de chambre, & 20 pour vous deux: je prends tout au pis. Je mets une livre de chandelle à cauſe que les jours ſont courts. Je mets 40 ſ. de bois, quoique vous n'aïez beſoin que de deux feux: & je mets pour 30 ſ. de fruit, quoique le ſucre ne coute que 11 ſ. & qu'il n'en faille qu'un quarteron pour une compôte: je mets deux piéces de roti dont on épargne une, quand Monſieur ou Madame dine ou ſoupe en ville: mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie ſur le potage. Nous enten-

dons le menage; & vous pouvez encore ſans paſſer le 15 lb. avoir une entrée tantôt de ſauciſſe, tantôt de langues de mouton, la piramide éternelle, & la compôte que vous aimez tant. Tout cela poſé & que j'apprends à la cour, ma chere fille, votre dépenſe de bouche ne doit pas paſſer

	6000 lb
Pour habiller Madame, mettons-en	1000
Pour Monſieur — — — —	1000
Pour gages & livrée — — —	1000
Pour loyer de maiſon - — —	1000
	10000 lb

Tout cela n'eſt-il pas hônnête? ſi ce calcul peut vous être utile, je n'aurai pas de regret à la peine que j'ai priſe de le faire; & du moins je vous aurai fait voir que je ſai quelque choſe du ménage. Adieu, ma chere enfant; aimez moi comme je vous aime.

LETTRE LXXXVII.

A MADAME DE MONTESPAN.

Maintenon, 13 *Mars*, 1678.

MADAME, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand: il y a apparence qu'à l'heure

qu'il est la citadelle aura capitulé. Le Roi va revenir à vous, Madame, plein d'amour & comblé de gloire. Je prends une part infinie à votre joie. Ma sœur & mon frere arriverent ici hier, pénétrés de vos bontés; le Prince se porte bien. Je vais joindre ici copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

DU DUC DU MAINE AU ROI.

SIRE, si Votre Majesté continue à prendre des villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant: car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire que pour aller faire un feu de joie.

DE MADE. DE MAINTENON.

Vous trouverez, Madame, Maintenon bien changé. Mignard s'est surpassé; & ce portrait efface tous ceux des plus belles figures d'Italie. Je vous laisse, Madame, rêver à loisir à votre conquérant. Si jamais passion fut pardonnable, c'est celle-là sans doute; mais il n'en est point de pardonnable devant Dieu.

LETTRE LXXXVIII.

A MADE. DE S. G**.

1679.

LA belle Duchesse est inconsolable : & je le suis de ce qu'elle croit que Madame de Montespan a agi par mes conseils ; je vous prie de la désabuser : personne ne l'aime plus que moi : Madame du Fresnoy pourroit lui dire d'où part le coup, & lui apprendre à se méfier de ses amies. Madame de Montespan se plaint de ses dernieres couches : elle dit que cette fille lui a fait perdre le cœur du Roi, elle s'en prend à moi, comme si je ne lui avois pas conseillé souvent de ne plus accoucher. Elle se reproche de n'avoir pas suivi le Roi en Flandre, comme si la chose avoit été possible. Elle jure que desormais il ne fera plus de campagne, comme s'il n'étoit pas plus à la gloire qu'à l'amour. Je plains Madame de Montespan : que seroit-ce, si elle savoit tous ses malheurs ? Elle est bien éloignée de croire le Roi infidèle ; elle ne l'accuse que de froideur. On n'ose lui apprendre cette nouvelle passion : ce n'est plus un secret que pour elle.

LETTRE LXXXIX.

A LA MEME.

1 *Avril*, 1679.

LA paix eſt ſignée: Madame de Monteſpan dit très-ſérieuſement que ſi elle tenoit le Prince d'Orange elle l'étrangleroit de ſes mains. Elle m'accuſe d'aimer le Roi : ce crime, lui ai-je répondu en riant, je l'ai de commun avec vous. Mais, a-t-elle repliqué, ne vous mettez pas en tête qu'il aime une perſonne. . . . Elle n'a pas achevé ; & c'eſt la premiere fois que je l'ai vue ſe modérer dans ſes tranſports. Votre faveur, a-t-elle ajouté, ne durera qu'autant que la mienne. Je lui ai répondu avec fermeté, qu'à mon âge on ne pouvoit faire ombrage à un eſprit bien fait, que ma conduite dont elle avoit été témoin dix ans de ſuite démentoit ſes injurieux ſoupçons, que j'avois ſi peu ſongé au deſſein qu'elle me prêtoit, que je l'avois ſouvent priée de m'obtenir la permiſſion de me retirer, que je ne ſouffrirois plus deſormais ſes hauteurs, que ſes inégalités abrégeoient mes jours par les chagrins qu'elles me cauſoient. Et qui vous retient ici ? m'a-t-elle dit. La volonté du Roi, lui ai-je répondu, mon devoir, ma reconnoiſſance, l'intérêt de ma famille. Cette converſation n'a pas été pouſſée plus loin ; je me ſuis retirée ; & me voici dans mon cabinet à gémir ſur mes peines, & à m'en conſoler avec vous. Madame du Freſnoy ſe

venge ſur moi de la diminution de ſon crédit. Rongée de ſoucis, je ſuis obligée de paroitre gaie & contente ; il faut que je dévore mes larmes. Oh! quand pourrai-je du moins pleurer en liberté ?

LETTRE XC.

A LA MEME.

19 *Avril*, 1679.

LE Prince de Marſillac ſort de chez moi. C'eſt une choſe inconcevable que l'empreſſement de cet homme à me rendre ſervice. Je ne ſai quel deſſein eſt caché ſous ce manege. Je reçois auſſi froidement le pere que le fils. On leur impute des choſes horribles, à l'un des conſeils, à l'autre des démarches. Le Roi a paſſé deux heures dans mon cabinet : c'eſt l'homme le plus aimable de ſon roïaume. Je lui ai parlé de ſon ſalut ; il m'a écoutée avec attention. Peut-être n'eſt-il pas auſſi éloigné d'y penſer que ſa cour le croit : il a de bons ſentimens, & des retours fréquens vers Dieu. Il ſeroit bien triſte que Dieu n'éclairât pas une ame faite pour lui.

LETTRE XCI.

A LA MEME.

4 *Mai.*

LE Roi eut hier une converſation fort vive avec Madame de Monteſpan : j'étois préſente. Diane en fut le ſujet. J'admirai la patience du Roi & l'emportement de la Marquiſe. Le tout finit par ces mots terribles : *je vous l'ai déjà dit, Madame, je ne veux pas être gêné.* Madame de Monteſpan me demande mes conſeils, je lui parle de Dieu : & elle me croit d'intelligence avec le Roi. Elle s'emporte contre la pauvre fille, contre le Pere de La Chaiſe, contre M. de Noailles : elle exagere les dépenſes, elle invente des calomnies : elle paſſe des heures entieres avec M. de Louvois & Madame de Thianges : elle déplore le ſort des Princes. L'habitude lui a attaché le Roi ; je ne doute pas qu'il n'y revienne par pitié.

LETTRE XCII.

A LA MEME.

24 *Mai*, 1679.

CHAQUE jour de nouveaux embarras. Le Roi fuit avec une eſpece d'affectation Madame

Madame de Montespan : elle s'est retirée à Clugni : toute la cour croit qu'ils sont brouillés sans retour. Le Roi m'a avoué qu'il l'aimoit encore, & plus qu'il ne voudroit. Le Duc du Maine l'attache à sa mere ; il ne peut le voir sans s'attendrir. Madame de Soubise est trop belle au gré de Mademoiselle, & trop vertueuse au gré de Monsieur. La du Fresnoy est délaissée. Elle a recours à moi, comme si je disposois de l'estime & de l'amitié du public. Nous nous sommes embrassées : je lui rendrai service, quoique sure de son ingratitude. Mon plus grand plaisir est de mettre à l'épreuve la reconnoissance de mes ennemis. Les entretiens fréquens dont Sa Majesté m'honore me donnent souvent occasion d'exercer ce sentiment. Votre fils est très-joli. Conservez votre santé : c'est le premier des biens après la vertu.

LETTRE XCIII.

A LA MEME.

14 *Juin*, 1679.

NOus sommes nés pour souffrir ; chaque jour de ma vie est marqué par quelque peine nouvelle. Les bontés du Roi ne me dédommagent point de la perte de ma tranquillité. Je tâche de le ramener à Dieu : ce seroit dommage qu'une âme si belle ne l'aimât pas : il me raconte ses fautes : je suis sa confidente :

& Madame de Montespan veut absolument que je sois sa maitresse: mais, Madame, lui ai-je dit; il en a donc trois; oui, m'a-t-elle répondu vivement; moi de nom, cette fille de fait, & vous du cœur. Je lui ai représenté avec douceur, qu'elle écoutoit trop ses ressentimens: elle m'a répondu qu'elle connoissoit mes artifices, & qu'elle n'étoit malheureuse que pour n'avoir pas écouté ses ressentimens. Elle m'a reproché ses bienfaits, ses présens, ceux du Roi, & m'a dit qu'elle avoit nouri un serpent dans son sein. C'est une chose étrange, que nous ne puissions vivre ensemble, & que nous ne puissions nous séparer: je l'aime, & je ne puis me persuader qu'elle me haïsse. Je ne vis pas, je meurs à chaque instant.

LETTRE XCIV.

A LA MEME.

2 *Août.*

LEs jalousies ont cessé: la paix est faite: il étoit bien tems que le Roi après l'avoir donnée à l'Europe la donnât à sa cour. Madame de Montespan est plus brillante, & plus adorée que jamais: elle me caresse, me confie tous ses desseins, me consulte, & m'écoute. Le mariage du Roi d'Espagne avec Mademoiselle est arrêté: voilà une belle alliance. On prépare des fêtes, & de toutes ces vanités auxquelles je suis depuis long-tems insensible &

aſſujettie. La maladie de l'Abbé Gobelin m'a allarmé : priez-le de ſe conſerver : nous perdrions un ami bien ſolide. Mademoiſelle embellit : c'eſt le mariage. Le Roi lui a dit les choſes les plus gracieuſes, elle m'en a remercié comme ſi j'y avois quelque part.

LETTRE XCV.

A LA MEME.

28 *Octobre.*

JE vous remercie de la belle robe que vous m'avez envoïée : vous ne pouviez en choiſir qui fût plus de mon goût : je la mettrai dimanche à votre honneur & gloire. Le Prince eſt l'idole du Roi : plus ſa tendreſſe pour le fils augmente, plus il ſemble que ſon amour pour la mere diminue : ce n'eſt plus qu'un ſimple goût : il y a moins de paſſion que d'habitude. Le Roi eſt plein de bons ſentimens : il lit quelquefois l'Ecriture Sainte ; & il trouve que c'eſt le plus beau de tous les livres. Il m'avoue ſes foibleſſes, il reconnoit ſes torts ; il faut attendre que la grace agiſſe. Il penſe ſérieuſement à la converſion des hérétiques : & dans peu on y travaillera avec chaleur.

LETTRE XCVI.

A MADLLE. DE LENCLOS.

Verſailles, 12 *Novembre*, 1679.

CONTINUEZ, Mademoiſelle, à éclairer de vos conſeils M. d'Aubigné. Il a bien beſoin des leçons de Leontium: les avis d'une amie aimable perſuadent toujours plus que ceux d'une ſœur ſevere. Madame de Coulanges m'a donné des aſſurances de votre amitié qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'eſt qu'un vain bruit; je ſuis étrangere dans ce païs, ſans autre appui que des perſonnes qui ne m'aiment pas, ſans autres amis que des amis intéreſſez & que le ſouffle le plus leger de la fortune tournera contre moi, ſans autres parens que des gens qui demandent ſans ceſſe & qui ne méritent pas toujours. Vous jouïſſez d'une liberté entiere; je vis dans un eſclavage continuel. Croïez moi, ma belle Mademoiſelle, car vous ne ceſſerez jamais de l'être, les intrigues de la cour ſont bien moins agréables que le commerce de l'eſprit. Mes complimens à nos anciens amis: Madame de Coulanges & moi nous célebrâmes hier votre ſanté à Maintenon, & n'oubliâmes point la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à d'Aubigné. Je ſuis, & ſerai toute ma vie &c.

LETTRE XCVII.

A MADE. DE S. G**.

18 *Decembre*, 1679.

LEs brigues ont occupé la cour tout ce mois : les voilà finies. Madame de Richelieu a été nommé Dame d'honneur. * Les deux Dames d'atour sont la Maréchale de Rochefort qui l'a vivement sollicité, &. . . . . & votre amie qui n'y pensoit pas. Cela mérite bien un compliment : je vais me séparer de Madame la Surintendante. † Je serai délivrée de tous les chagrins attachés à cette malheureuse condition. Plus de querelles, plus de réconciliations. On dit que la Princesse a beaucoup de douceur & de pieté ; c'est précisément l'opposé de Madame de Montespan : elle m'a félicité de maniere à me faire entendre que je lui avois obligation de cette charge : je sai pourtant d'un homme qui ne ment jamais que je ne la dois qu'à Dieu & au Roi.

* *De Victoire de Baviere, Dauphine de France.*

† Me. de Montespan acheta cette année la charge de Surintendante de la maison de la Reine & força presque Madame la Comtesse de Soissons de la lui vendre.

LETTRE XCVIII.
A L'ABBE' GOBELIN.

Saint-Germain, 7 Janvier, 1680.

JE vous envoie le mémoire de mes aumônes. Quant à mes habits je vais les changer, & les prendre pareils à ceux de Madame de Richelieu. J'ai une indifférence là-dessus qui m'ôte tout scrupule. J'ai été vêtue d'or, quand j'ai passé mes journées en plaisirs avec le Roi & sa maitresse : je vais être à une Princesse ; je serai toujours en robe noire. Si j'étois hors de la cour, je serois en tourriere : & tous ces changemens ne me font nulle peine : je fais trop de dépense, parce que je suis naturellement propre & peu portée à l'avarice. Malgré l'envie que j'ai de mener une vie moins dissipée, j'en passerai bientôt une partie à l'Opéra, où je fais quelquefois de bonnes réflexions, mais où il est, ce me semble, honteux d'aller quand on a près de quarante ans, & qu'on est chrétienne. Priez Dieu qu'il vous inspire ce que je dois faire.

LETTRE XCIX.
AU MEME.

MEs journées sont maintenant assez reglées & fort solitaires. Je prie Dieu en

me levant : je vais à deux messes les jours d'obligation & à une les jours ouvriers. Je dis mon office tous les jours, & je lis un chapitre de quelque bon livre. Je prie Dieu en me couchant, & quand je m'éveille la nuit, je dis un *Laudate Dominum*, ou un *Gloria patri.* Je pense souvent à Dieu dans ma journée, & lui offre mes actions, je le prie de m'ôter d'ici, si je n'y fais pas mon salut. Du reste, je ne connois pas mes péchés : j'ai une bonne morale & de bonnes inclinations qui font que je ne fais guére de mal ; mais j'ai un desir de plaire & d'être estimée qui me met sur mes gardes contre toutes mes passions. Ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très-humains, une grande vanité, beaucoup de légéreté & de dissipation, une grande liberté dans mes pensées & mes jugemens, & une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine. Voilà, a peu près, mon état : ordonnez les remedes. Je ne puis vraisemblablement envisager bientôt une retraite : il faut donc travailler ici à mon salut : contribuez-y, je vous prie, autant que vous le pourrez ; & comme c'est le plus essentiel de tous les services, comptez aussi sur la plus entiere reconnoissance.

LETTRE C.

A M. D'AUBIGNE'.

6 *Juillet*, 1680.

JE parlerai pour vous à M. Colbert, quelque mal satisfaite que je sois de lui; il en sera plus porté à ne pas me refuser. Vous seriez trop riche, si vous pouviez quitter le jeu & vivre réguliérement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée, vous ne feriez que ce que tout le monde fait: nous nous piquons d'un sentiment contraire par vanité; mais il n'importe comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal: rien n'est si voisin de la faveur que la disgrace. Ne vous fâchez pas de ce que vous entendez dire contre moi. On est enragé; & on ne cherche qu'à me nuire. Si on n'y réussit pas, nous en rirons: si on y réussit, nous souffrirons avec courage. Adieu, mon cher frere; songez à l'état où nous étions autrefois pour nous trouver heureux dans celui où nous sommes. Dans ces premiers jours, je ne pourrai quitter Madame la Dauphine. Veillez à vos discours par rapport à moi. On vous en fait tenir d'insensés, qu'on me répete avec complaisance. Du reste, je suis tranquille: on s'accoutume à tout: il faut prendre le bénéfice avec les charges.

LETTRE CI.

A MADE. DE F***. *

19 *Août*, 1680.

LOUVOIS a ménagé à Madame de Montespan un tête à tête avec le Roi. On le soupçonnoit depuis quelque tems de ce dessein; on étudioit ses démarches; on se précautionnoit contre les occasions; on vouloit rompre ses mesures: mais elles étoient si bien prises qu' on a enfin donné dans le piége. Dans ce moment, ils en sont aux éclaircissemens: & l' amour seul tiendra conseil aujourd'hui. Le Roi est ferme: mais Madame de Montespan est bien aimable dans les larmes. Madame la Dauphine est en prieres: sa pieté a fait faire au Roi des réflexions sérieuses; mais il ne faut à la chair qu'un moment pour détruire l'ouvrage de la grace. Cette Princesse s'est fait un point de conscience de travailler à la conversion du Roi: je crains qu'elle ne l'importune & ne lui fasse haïr la devotion: je la conjure de modérer son zele: elle m'admet quelquefois à ses exercices de pieté: je vous assure qu'il n'est point de cœur plus à Dieu. Madame de la Valiere est un exemple bien frappant du pouvoir de la grace: le Roi en parle volontiers: & je ne puis me persuader que Louvois & Madame de Montespan effacent de son esprit ces saintes impressions.

* Je n'ai pu recouvrer que des fragmens de lettres à Me. de F . . . .

LETTRE CII.

A LA MEME.

23 *Août*, 1680.

CET éclairciſſement a raffermi le Roi : je l'ai felicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie ſi redoutable; il avoue, que Louvois eſt un homme plus dangereux que le Prince d'Orange : mais c'eſt un homme néceſſaire. Madame de Monteſpan a d'abord pleuré, enſuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur : elle s'eſt déchainée contre moi ſelon ſa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour ſon honneur, elle devroit du moins ſauver les apparences. La Feuillade s'eſt brouillé avec Colbert, & réconcilié avec Louvois. Le Prince de Marſillac trompe toute la cour. La Ducheſſe du Lude ſe tient au grand nombre. Madame de Rochefort eſt entrée dans les pieuſes intentions de Madame la Dauphine. La du Freſnoy veut me perſuader que le Roi me trompe : & quel intérêt auroit-il à me tromper ? Mes amis ne me laiſſent pas le tems de reſpirer : je ſuis plus contente de la diſcrétion de mes parens. Je vous attends après demain à Maintenon.

LETTRE CIII.

A LA MEME.

JE suis dévorée de chagrins : je m'étois flattée que Madame de Montespan cesseroit de me persécuter & que je pourrois enfin faire paisiblement mon salut auprès d'une Princesse qui donne à toute la cour un exemple bien admiré & bien peu suivi. Elle s'est raccommodée avec le Roi : Louvois a fait cela. Elle n'a rien oublié pour me perdre : elle a fait de moi le portrait le plus affreux. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! elle vint hier chez moi, & m'accabla de reproches & d'injures : le Roi nous surprit au milieu d'une conversation qui a mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nous ordonna de nous embrasser & de nous aimer : vous savez que ce dernier article ne se commande pas : il ajouta en riant, qu'il lui étoit plus aisé de donner la paix à l'Europe que de la donner à deux femmes, & que nous prenions feu pour des bagatelles.

LETTRE CIV.

A LA MEME.

JE ne puis vous voir. J'irai à Maintenon ; le Roi veut m'y surprendre un jour : & ce jour sera peut-être demain ou après demain. Je

n'ai pas un moment de repos : Madame la Dauphine eſt en retraite. Je ne ſerois plus ici, ſi ſa devotion ne m'y avoit retenu. Priez Dieu pour moi : je ne fus jamais ſi agitée ni ſi combattue.

LETTRE CV.

A LA MEME.

10 *Octobre*, 1680.

JE reçois tous les jours de nouvelles graces du Roi. Mais ma ſanté qui s'affoiblit tous les jours ne me permettra pas d'en jouir long-tems. Tout ce que j'aquiers en crédit, je le perds en tranquillité : cette vie m'eſt inſupportable. Le Roi ſe défie de moi & me craint : il me comble de biens pour me fermer la bouche ; il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel qui me fait trembler. Je ne puis plus voir toutes ces choſes : ſi cela continue, je me retirerai : [illegible] eſt ſûr, que c'eſt offenſer Dieu que de vivre [illegible]ec de gens qui ne font que l'offenſer. La [illegible] contracte une certaine tiédeur, ſans qu' [illegible]n apperçoive. Je ſerois déjà hors de ce [illegible] je ne craignois que le dépit ne contri[illegible]s à m'en éloigner que le deſir de mon [illegible]acrifie à Dieu tout ce qui pourroit [illegible]i, & je ne puis me réſoudre à [illegible]n ſacrifice. La pieté de Ma-

dame la Dauphine me confirme dans mes bons ſentimens & détruit tous mes projets.

LETTRE CVI.

A LA MEME.

JE n'ai jamais mieux reconnu combien je me faiſois illuſion : je ſuis encore bien loin du détachement où j'aſpire. Mes chaines ne furent jamais ni ſi peſantes ni ſi fortes. Je ne ſai que dire à l'Abbé Gobelin : je crains de lui ouvrir mon cœur, parceque je crains de me rendre coupable d'une obſtination qui offenſeroit Dieu : je ſuis une malade qui cache ſon mal par la crainte des remedes.

LETTRE CVII.

A LA MEME.

SEs diſcours m'affligeroient bien plus vivement, ſi je ne ſavois par qui il lui ſont dits. Je n'eus jamais tant de plaiſirs éclatans d'un côté ni tant de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe, parce que mes meſures ſont tous les jours dérangées. Je ſuis ſi malheureuſe, je l'ai tant été juſqu'ici, qu'il y a eſpérance que la proſpérité ne me gâtera pas.

LETTRE CVIII.

A LA MEME.

J'Obtiens tout; mais l'envie me le vend bien cher. Mon cœur est déchiré; & le sien n'est pas en meilleur état. A quarante ans, il n'est plus tems de plaire; mais la vertu est de tout âge. Tout le bien que vous dites de mon esprit, on l'a dit autrefois de mon visage; ces louanges ne me séduisoient point: jugez si je ne résisterai pas aux vôtres.

LETTRE CIX.

A LA MEME.

RUvigni est intraitable: Il a dit au Roi, que j'étois née Calviniste, & que je l'avois été jusqu'à mon entrée à la cour. Cela m'engage à approuver des choses fort opposées à mes sentimens. Il y a long-tems que je n'en ai plus à moi. Que je serois heureuse, si c'étoit à Dieu que j'en eusse fait le sacrifice!

LETTRE CX.

A LA MEME.

IL n'y a que Dieu qui sache la vérité. Il me donne les plus belles espérances. Mais je suis trop vieille pour y compter. Si Madame de Montespan étoit. Il y a long-tems que je ne me suis pas surprise dans cette foiblesse : ce n'est pourtant point ici qu'on peut se faire une ame forte. . . . . Je le renvoie toujours affligé & jamais desespéré.

LETTRE CXI.

A M. D'AUBIGNE'.

Stenay, 1 *Janvier* 1681.

VOILA l'ordonnance de M. de Louvois. Vous serez content de ma diligence, & vous le serez toujours de ce qui sera en mon pouvoir. Mon équipage va à Versailles & il n'y a personne à la cour qui soit mieux servie que moi. M. Bontems prend soin de mon appartement à Versailles ; ainsi je le trouverai en bon état. J'envoie à votre femme un beau carreau que la Princesse d'Harcourt m'a apporté d'Espagne. Je crois que je changerai ma livrée : cela convient. Vous êtes déraisonnable de vouloir que je demande au Roi dans un tems où il m'accable de biens, d'hon-

neurs, & de toutes ſortes d'agrémens. Je ne lui demanderai jamais rien : & je ne ſonge plus qu'à le ſervir en la perſonne de ma maitreſſe avec un zele, une fidélité, une aſſiduité qui lui marquent ma reconnoiſſance. Préparez mon logement à Paris : il me faut acheter un feu doré, & que la grille ſoit très groſſe : car j'aime le grand feu préférablement à toute autre délicateſſe. Faites porter de chez vous un miroir : il ne faut pas acheter tout neuf par tout ; & quand j'ai Maintenon meublé, faire encore meubler à Paris ; où je n'irai guere. Je vous ſouhaite la bonne année, une vie & une mort chrétienne.

LETTRE CXII.

A MADE. D'AUBIGNE'.

3 Janvier, 1682.

JE demande tous les jours à Dieu, ma très chere enfant, qu'il vous conduiſe dans ſes ſaintes voies. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde : je les fais au milieu de la cour : & j'y éprouve bien la vérité de ces paroles de Saint Bernard : *Dieu ſeul peut remplir le cœur de l'homme*. Croïez, ma fille, que tous ces plaiſirs que vous vous peignez ſi délicieux, & que vous enviez peut être ne ſont que vanité & affliction d'eſprit. Aimez votre mari, & vous ſerez heureuſe. Diſſipez ſa melancolie par votre gayeté : vous ſavez combien je vous

aime ; faites que je vous aime davantage. Ne voïez point Madame de L*** : cela fait tort dans le monde ; soïez circonspecte dans vos liaisons ; n'en faites pas de nouvelles : connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mere, votre amie.

LETTRE CXIII.

A M. D'AUBIGNE'.

19 *Mai*, 1681.

JE jouis d'un grand repos par la résolution que j'ai prise de ne plus voir personne. Ma tendresse en souffrira ; mais je me suis si mal trouvée des exceptions que je faisois que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal : j'en essuie quelques murmures : mais cela est moins mauvais que les affaires qu'on me faisoit. Je voudrois de tout mon cœur que votre Capucin vous convertît : vous en seriez plus heureux & dans ce monde & dans l'autre. La grossesse de Madame la Dauphine est déclarée & rompt tous les projets de voïage. Le Roi tomba hier à la chasse. Vous croïez bien, que tout le monde fut allarmé à proportion de son amitié : il ne se fit aucun mal. Vous aurez vu mon cher petit Prince : la passion que j'ai pour lui ne diminue point. Je crois qu'il ne restera d'Huguenots en Poitou que nos parens : tout le peuple se convertit. Ne vous chagrinez pas sur votre fortune : vous êtes né gentil-

homme & sans un sou : vous voilà dans un lieu délicieux avec plus de quinze mille livres de rente : comparez, & vous vous trouverez heureux. Vous avez de l'esprit & de la reputation, une femme jeune & douce : j'embellis tous les jours une belle terre pour vous & pour vos enfans. Vous avez fait votre devoir dans votre jeunesse : passez votre vieillesse en joie & en paix : jouissez de tout ; soïez homme de bien, & préparez vous à la mort le plus gayement que vous pourrez. Ne vous livrez point à votre melancolie : & songez que vous portez en vous même l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur. Dites à Madame, que plus elle m'écrira souvent, plus je l'aimerai, pourvu qu'elle n'exige pas de moi un commerce reglé. Je suis fort occupée, & plus paresseuse à écrire que je ne l'ai jamais été. Mais je prétends que ma paresse ne me prive pas des lettres de votre femme : d'ailleurs cela forme son stile : car plus on écrit, mieux on écrit.

LETTRE CXIV.

A MADE. DE S. G**

Versailles, 24 *Août* 1681.

LE Roi pense sérieusement à son salut, & au salut de ses sujets : si Dieu nous le conserve, il n'y aura plus qu'une Religion dans son Roïaume ; c'est le sentiment de M. de

Louvois ; & je le crois là-dessus plus volontiers que Colbert qui ne pense qu'à ses projets, & jamais à la religion. La petite fille a beaucoup pleuré ; c'est une chose inconcevable que les chimeres que ces gens-là mettent dans l'esprit des enfans ; mais elle a trouvé la messe du Roi si belle, qu'elle m'a promis de se faire catholique, apostolique & romaine, pourvu que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la messe du Roi. On a beaucoup ri de cette naïveté ; & moi je gémis de ce que les autres conversions ne seront pas si faciles. M. de Villete a résisté cette éloquence de M. Bossuet à laquelle personne ne résiste. Dieu veuille qu'à son retour il soit plus traitable & plus docile ! Il me semble qu'il ne manque à mon bonheur que la conversion de ma famille. M. de Ruvigni veut que je sois encore Calviniste dans le fond du cœur : il est aussi entêté de sa Religion qu'un ministre.

LETTRE CXV.

A M. D'AUBIGNE.

Saint-Germain, 10 *Fevrier* 1682.

J'AI reçu votre triste lettre ; mais je connois trop bien les vapeurs pour m'en effraïer. Leur effet ordinaire est de faire envisager une mort prochaine : mais cet effet est corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire

envisager long-tems ; c'est ce que m'a souvent dit M. Fagon. Je me ferois pourtant scrupule de vouloir vous en effacer entiérement la pensée ; il est bon de s'y préparer, surtout quand on a de grands Comptes à rendre. C'est ce qui doit nous occuper, & non pas ce qui se passera après nous. Je vous enverrai notre Généalogie, quand elle sera en ordre. Je voudrois savoir qui étoit M. de Cardillac ; c'est ce que je trouve de plus obscur. Je vous recommende pour vos vapeurs de vous divertir, de n'être jamais seul, de manger peu & souvent, de vous promener à cheval, & sur-tout de ne point rêver étendu dans une chaise comme je crois vous voir. Adieu ; vous ne serez jamais heureux, ni bien avec Dieu si vous ne vivez pas bien ensemble.

LETTRE CXVI.

AU MEME.

VOus sçavez trop bien que je ne me mêle de rien pour croire que je veuille placer Madame de ** auprès de Madame la Dauphine. Je croirai Madame de Miossens en toutes choses comme un article de foi, excepté dans celles de la religion : car je sai que dans la sienne on ne pardonne jamais à ceux qui la quittent. Madame de Saint-Hermine part avec ses sœurs : elles ont toutes fait une belle résistance & une belle retraite. Tout le monde

eſt au bal; & moi je ſuis ſeule dans ma chambre où je me plais fort. Il faut bien qu'on s'accoutume à mon perſonnage: ma vie tranquille & ſolitaire eſt conforme à mon humeur. Vous m'avez écrit une lettre pleine de remercimens, & je n'en veux point: tout ce que je veux eſt que vous ſoïez content & que vous faſſiez un bon uſage de tous les biens qui vous arrivent: ils ne ſont pas inépuiſables; & tout cela peut finir comme vous ſavez. Je vous enverrai un cachet: mais je deſapprouve fort l'affectation que vous avez de mettre les armes de la mere de votre grand-mere: car c'eſt delà que ſont les S. Hermines. Je n'ai pu voir ſans plaiſir une généalogie de quatre cens ans très-bien prouvée par des contracts de mariage: c'eſt apprendre bien tard qui l'on eſt; mais cela n'eſt jamais indifférent; il y a douze ans que M. d'Albret m'en avoit dit quelque choſe.

LETTRE CXVII.

A M. L'ABBE' GOBELIN.

St. Germain, 20 *Juin* 1682.

Le plaiſir de voir à la meſſe le Roi très-aimable & très-chretien ne ſauroit vous manquer quand vous viendrez ici, non plus que de voir la ſimplicité de ma chambre: plût à Dieu qu'il y en eût autant dans mon cœur, & que ſans compter ce que je n'y connois pas,

je n'y découvrisse pas des replis qui peuvent gâter ce que je suis ! Je suis ravie de ce que tout le monde loue ce que fait le Roi : je voudrois bien qu'il en rapportât la gloire à Dieu seul. Vous entendrez bientôt parler d'un nouvel établissement * fort utile à la pauvre noblesse. Un Flamand † a donné le dessein d'une machine pour Marli, qui sera une des merveilles du monde. Priez Dieu pour moi.

* L'academie des cadets de terre & de mer, instituée le 22. Juin.

† De Ville, artiste Liégois,

LETTRE CXVIII.

AU MEME.

SI la Reine avoit un directeur comme vous il n'y a point de bien qu'on ne pût espérer de l'union de la famille roïale : mais on a toutes les peines du monde à persuader sur la *media noche* son confesseur qui la conduit par un chemin plus propre pour une Carmélite que pour une Reine. Je sai qu'on trouve à redire au dernier bienfait que vous avez reçu du Roi : mais ce qui m'a fâchée, c'est la sensibilité que vous avez eue pour ce blame que je crois très-mal fondé. Ne vous allarmez pas sur ma santé ; on fait du bruit de peu de chose, parce que je suis sur le théatre. J'ai eu des vapeurs & tout ce que j'ai souffert depuis quelque tems

a un peu troublé ma santé. Faites moi relier un Nouveau Testament, une Imitation, une Introduction à la vie dévote, & votre livre sur la messe. Je me recommende à vos prieres: je meurs d'envie de faire mon salut : mais l'orgueil & la paresse me donnent bien de la peine. Mandez moi, comment il faut s'y prendre pour combattre de pareils ennemis. Adieu; point d'inquiétude sur ma santé. Je me porte bien: je suis contente, & trop pour mon salut: j'ai grand besoin de forces pour faire un bon usage de mon bonheur.

LETTRE CXIX.

A MADE. DE S. G**.

7 *Août*, 1682.

ON est ici dans la plus grande joie. Le Roi a fait un fort joli compliment à Madame la Dauphine; il a eu un moment entre ses bras le petit Prince *; il a félicité Monseigneur comme un ami; il en a donné les premieres nouvelles à la Reine; enfin il est adorable. Madame de Montespan maigrit de notre joie: elle meurt de jalousie: tout lui déplait, tout l'importune: elle dit que les couches des autres lui sont aussi funestes que les siennes: elle se déchaine contre le Pere de la Chaize qui ne fait que son devoir, mais qui

* Le Duc de Borgogne, né le 6 Août.

le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une ſincere amitié. Les uns diſent que je veux me mettre à ſa place, & ne connoiſſent ni mon éloignement pour ces ſortes de choſes, ni l'éloigenement que j'inſpire au Roi : les autres s'imaginent que je conſpire avec elle : quelques uns croient que je veux la ramener à Dieu : je le ſouhaiterois bien, mais je ne l'eſpere pas. Il y a un cœur mieux fait, fait pour le Ciel, ſur lequel je fonde de plus grandes eſpérances. Adieu. Ne dites rien de tout ceci : on en devine aſſez.

LETTRE CXX.

A M. D'AUBIGNE'.

6 *Octobre*, 1682.

SUIVEZ les avis que je vous ai donnés : j'ai tant eu de vapeurs que je m'y connois bien. Je crains votre goût pour la ſolitude : c'eſt ce qu'il y a de plus contraire à votre mal : la plus mauvaiſe compagnie eſt encore meilleure. Le Roi a été reçu à Maintenon par Ninon & Françoiſe : elles s'en acquitterent fort bien : j'en étois partie, deux heures avant qu'il y arrivât : il a trouvé cette terre fort jolie. J'y ai établi une manufacture qui m'amuſe fort : j'y ai fait venir des Normands pour faire de la toile & des Flamands pour faire du linge. Je ſuis toujours accablée de vapeurs : je paſſe les jours

à pleurer, à étouffer, & à me croire la plus malheureuse personne du monde. Il est vrai, que la Reine m'a fait l'honneur de me donner son portrait; je n'aime point à parler de ces choses-là: la faveur, à mon gré, ne sied pas mieux que la modestie. Ne vous faites point de peine sur ce que je ne vous mande rien: vous entendrez assez parler de moi; on parle des plus grands Princes du monde: je vous souhaite là-dessus autant de tranquillité que j'en ai. Adieu, mon cher frere, songez à votre salut: il n'y a que cela de bon.

LETTRE CXXI.

A MADE. DE S. G**.

Maintenon, 1 *Nov.* 1682.

LA famille Roïale vit dans une union tout à fait édifiante. Le Roi s'entretient des heures entieres avec la Reine: le don qu'elle m'a fait de son portrait est tout ce qu'il y a eu de plus agréable pour moi depuis que je suis à la cour: c'est dans mon esprit une distinction infinie: Madame de Montespan n'a jamais rien eu de semblable: je passerai ici encore quinze jours: cette solitude me délasse des fatigues du grand monde; je n'y vois personne: j'y suis avec mes ouvriers: c'est mon empire. On me déchire de tous côtés: le tems éclaircira toutes choses. Je vous prie de ne me point défendre: cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. Ma-

dame de Miramions a un zèle indiſcret : on ſert mieux ſes amies de ſang froid. Je mene une vie tiſſue d'infirmités & de chagrins. On me croit dans le plus beau poſte du monde ; & je n'ai pas de plus grand plaiſir que de m'en éloigner & de vivre dans la ſolitude. Dites à d'Aubigné qu'il ne ſe laiſſe pas aller à ſon indolence : avec trois cens mille livres de rente, il ne ſeroit pas plus heureux : ſon malheur eſt dans ſon ſang.

LETTRE CXXII.

DU ROI A MADAME DE MAINTENON.

OUI, Madame, j'ai plus aimé Fontanges que Dieu même. Je reconnois ma faute : je vous remercie de vos ſages conſeils : je les ai relus trois fois. Louvois vous dira mes réſolutions ; prenez une entiere confiance en lui : promettez à la Reine que deſormais je m'occuperai davantage des affaires & moins de mes plaiſirs. Adieu, ma chere Madame de Maintenon.

LETTRE CXXIII.

DU MEME A LA MEME.

DIEU me punit, Madame : je me ſoumets à ſa volonté: je lui ai bien donné des ſujets de mécontentement, à cette belle ame. Ne vous éloignez point, ma chere Madame de Maintenon: j'ai beſoin de vos conſolations : vous pourrez vous retirer quand vous vous laſſerez de me dire la vérité.

LETTRE CXXIV.

AU ROI.

SIRE, la Reine n'eſt pas à plaindre: elle a vécu, elle morte comme une Sainte : c'eſt une grande conſolation que l'aſſurance de ſon ſalut. Vous avez, Sire, dans le Ciel une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés & les graces des juſtes. Que Votre Majeſté ſe nouriſſe de ces ſentimens ! Madame la Dauphine ſe porte mieux. Soïez, Sire, auſſi bon Chrétien que vous êtes grand Roi.

LETTRE CXXV.

A M. D'AUBIGNÉ.

Fontainebleau, 7 *Août* 1683.

L'Affliction de tout le monde & la mienne particuliere ne m'empêchent pas de répondre à votre lettre, puisque vous avez si grand besoin de ma réponse. Ce sont vos vapeurs qui vous font voir si tristement les choses. Le malheur de n'avoir point d'enfans est très médiocre pour tout le monde ; & vous êtes trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périsse. Quand vous viendriez ici, vous ne me verriez pas ; & la raison qui s'y oppose est si utile & si glorieuse, que vous n'en devez avoir que de la joie. Il vaut mieux être en commerce de lettres avec moi que d'être près de moi sans me voir. Si le Roi ne vous a pas fait justice, & si vos ennemis vous ont fait tort, c'est un malheur très ordinaire. Vous êtes vieux : vous n'avez point d'enfans, vous êtes infirme ; que vous faut-il, que du repos, de la liberté, & de la pieté ? Tous ces biens-là sont entre nos mains. Vous avez plus de trente mille livres de rente : vous en aurez davantage dans quelque tems, si je suis au monde, & si je n'y suis pas, vous aurez Maintenon. Vous avez lieu de croire que je suis affligée de la mort de la Reine ; personne n'en a plus de raisons ; & je les sens toutes très-vivement : la douleur du Roi est une terrible augmentation à la mienne.

LETTRE CXXVI.

AU MEME.

Fontainebleau, 7 Septembre 1683.

VOus avez sans doute appris, qu'avant que d'être consolés de la perte de la Reine, nous avons eu à trembler pour le Roi, & que nous lui avons cru le bras cassé : il n'a été que demis ; & graces à Dieu, il est bien remis. Cet accident l'a fait voir aussi ferme dans la douleur que dans ses autres actions ; & il y a peu de différence de son sens froid à celui de ce Philosophe qui disoit : *Je vous avois bien dit que vous me casseriez la jambe.* Vous devez juger par ma bonne humeur que la santé du Roi est bonne. M. Colbert est mort : M. Pelletier a sa place. Je vous exhorte à vivre commodement : mangez les dixhuit mille francs de l'affaire que nous avons faite ; ensuite nous en ferons quelque autre ; il n'y a que pour son salut qu'il faille se contraindre. Je vous aime plus que vos enfans ; & d'ailleurs ils auront mon bien. Plus je vis & plus je me desabuse des soins & des projets à venir. Dieu les renverse presque toujours ; & comme ils ne sont presque jamais par rapport à lui, il ne les bénit pas : je deviens une vieille bien relâchée & bien douce. Mangez votre revenu, & faites en part à votre femme. Dieu pourvoira à tout, pourvu que vous le serviez. Préparez vous à la mort sans en être plus triste.

LETTRE CXXVII.

A MADE. DE S. G**.

Fontainebleau, le 10 *Septembre.*

LE Roi se porte bien & ne sent plus qu'une légere douleur. La mort de Colbert l'a affligé, & bien des gens se sont réjouis de son affliction. C'est un conte que les desseins pernicieux qu'il avoit, & le Roi lui a pardonné de très bon cœur d'avoir voulu mourir sans lire sa lettre. Seignelay a demandé ses emplois & n'en a obtenu aucun : il a de l'esprit, mais peu de conduite : ses plaisirs passent toujours devant ses devoirs. Il a si fort exagéré les qualités & les services de son pere, qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'étoit ni digne ni capable de le remplacer. On a parlé de notre ami pour la surintendance des bâtimens, mais seulement deux minutes : Louvois l'a euë sans la demander. Je fonde des grandes espérances sur M. Pelletier ; & je vois avec un sécret plaisir, que la cour est contente de ce choix : le Roi l'estime. Madame de Rochefort sauve du moins les apparences : on m'attribue sa conversion ; & moi je ne puis souffrir qu'on m'attribue l'hipocrisie de personne : Madame la Dauphine ne s'accoutume point à elle. Nous sommes ici fort tranquilles : Madame de Montespan a donné dans la plus grande devotion : il est bien tems qu'elle nous édifie. Je ne

ſonge plus à me retirer : le Roi m'a fait promettre de ne le point quitter.

LETTRE CXXVIII.

A M. D'AUBIGNE'.

28 Septembre.

J'Ai montré au Roi ce que vous m'avez écrit ſur ſon accident ; il quitte l'écharpe aujourd'hui, & eſt, graces à Dieu, en parfaite ſanté. Voici la réponſe de M. Pelletier, qui vous renvoie votre lettre à cauſe du *Monſeigneur* qu'il ne veut recevoir de perſonne. Réjoüiſſez vous, mais innocemment. Songez à l'autre vie ; & préparons nous à y paſſer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes œuvres ; mais ſongez qu'il faut remplir ſes devoirs, & que le vôtre eſt de ſupporter & d'aimer la femme que Dieu vous a donné. Liſez Saint Paul : il vous dira, que les forts doivent ſupporter les foibles, & que vous ne faites qu'un avec votre femme. Je crois que la Reine a demandé à Dieu la converſion de toute la cour : celle du Roi eſt admirable ; & les Dames qui en paroiſſoient les plus éloignées ne quittent plus les égliſes. Toutes les devotes n'y ſont pas plus ſouvent que Madame de Monteſpan : les ſimples dimanches ſont comme autrefois les jours de pâques.

LETTRE CXXIX.

AU MEME.

6 *Octobre*, 1683.

FAITES vous une pénitence & une pratique de vertu de souffrir les humeurs de votre femme : c'est Dieu qui vous a joints. Du reste, ne songez qu'à vous réjouir & à vous sauver : cela n'est pas incompatible. Je ne suis pas surprise que vous aïez déjà mangé les dixhuit mille livres que vous devez toucher à la fin de cette année ; mais je le suis que vous croïez que les fermiërs généraux vous doivent païer d'avance : c'est ce que le Roi ne leur ordonnera point : je ne puis que prier Monsieur Brunet comme mon ami particulier de vous faire plaisir. J'attends avec empressement la nouvelle de l'accouchement de votre femme : je suis assez indifférente sur le sexe ; j'ai mes raisons pour cela. La guerre m'afflige : le Roi doit partir pour l'armée, le 10. Avril : cela est encore bien éloigné ; mais mon attachement pour lui me le rend présent. Adieu : croïez que saine ou malade, négligente ou soigneuse, en faveur ou en disgrace, je suis toujours la même pour vous. Consolez vous du retardement des couches de votre femme : les héros sont au moins dix mois dans le sein de leur mere.

LETTRE CXXX.

A MADE. DE S. G**.

13 *Novembre*, 1683.

QUE dites-vous du Maréchal d'Humieres ? le Roi en est enchanté : la reddition de Dixmude met le comble à sa joie : on comptoit ici sur une vigoureuse défense. Madame de Montespan paroit insensible à toutes ces nouvelles, & uniquement occupée de son salut : nous ne nous voïons point en particulier ; & cela est mieux pour l'une & pour l'autre. Je sai qu'elle a dit au Roi que je m'étois mis en tête de la gouverner, & je sai aussi qu'elle n'a pas eu lieu d'être contente de la réponse du Roi : c'est l'homme de sa cour qui a le plus de sens, & qui donne le moins dans ces piéges. Nous n'aurions jamais osé espérer que toutes ces conversions fussent si aisées : Pellisson fait des prodiges. M. Bossuet est plus sçavant, mais lui il est plus persuasif. Dites, je vous prie, à ma belle-sœur, qu'elle me donnera dix années de vie, si elle veut modérer un peu ses vivacités ; dites lui, que si elle m'aime, elle supportera plus patiemment celles de son mari, dites lui encore, que si elle aime le fruit qu'elle porte en son sein, elle craindra de lui former un temperament inégal & brusque ; citez lui Madame la Dauphine : c'est quelque chose d'admirable que sa tranquillité & ses précautions dans sa grossesse.

LETTRE CXXXI.
A LA MEME.

20 Decembre 1683.

UN Dauphin, un Duc de Bourgogne, un Duc d'Anjou, voilà qui eſt bien conſolant. Le Roi s'eſt abandonné à toutes les tendreſſes de pere. La religion n'éteint pas ces ſentimens; elle les épure. Madame la Dauphine a peu ſouffert; cela eſt regardé ici comme un heureux augure. Le Roi m'a fait l'honneur d'aſſiſter ce matin à ma toilette; vous voïez bien que je rajeunis: mon petit Prince me l'a dit fort agréablement. L'Abbé de Fenelon eſt fort bien ici: tout le monde ne lui rend pourtant pas juſtice: on le craint; & il voudroit être aimé avec tout ce qu'il faut pour l'être. Seignelay ne ſe conſole point; l'ambition le dévore; le Roi eſt bien heureux d'avoir des Miniſtres prêts à ſe ſacrifier par dépit au bien de ſon ſervice: Louvois commence enfin à le fatiguer & ne le ſent pas. Chacun ſonge à ſes affaires, & moi à mon ſalut. Je ſuis fort contente du P. de la Chaize: il inſpire au Roi de grandes choſes. Bientôt tous ſes ſujets ſerviront Dieu en eſprit & en vérité. J'ai formé le deſſein d'élever avec la petite Villette quelques Demoiſelles de parens Huguenots: ce ſera une bonne œuvre: votre avis? Le Roi a donné un benefice à l'Abbé Gobelin.

LETTRE CXXXII.

A M. D'AUBIGNE'.

5 Mai 1684.

JE vous félicite de l'heureux accouchement de ma belle-sœur : je sens déjà quelque chose de fort tendre pour ma niéce. Je vous prie, qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puisse l'avoir quand quelque autre enfant vous amusera. On dit que vous l'allez voir plusieurs fois par jour ; c'est bien fait : mais laissez la dormir : Prenez garde à ses yeux : qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure. Pour moi, j'aimerois mieux qu'elle mourût que d'avoir quelque difformité. Je ne suis point devote, mon cher frere ; mais je veux l'être : je suis persuadée que c'est la source de tout bien. Du reste, on ne parle que trop de moi soit en bien soit en mal : j'ai toujours oüi dire que les femmes doivent desirer d'être oubliées. Je vous laisse toute liberté sur ce que vous me demandez : je serois bien injuste, si je me servois de ma faveur pour tiranniser un frere ainé, à qui naturellement je dois respect. Soïez bon Mari, bon Pere, & bon Gouverneur. Soïez avant tout bon Chrétien, vous serez par conséquent tout le reste. Je vous dirai en confidence, que je prends des Demoiselles à Noizy, dont le Roi paye les pensions : jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue suivie de 124 Demoiselles, qui y

font préfentement : je m'occupe de leur fournir toutes les chofes dont elles ont befoin. Je ne puis plus guere aller à Maintenon ; M. de Louvois en arriva hier ; il en prend un foin très utile ; il a fait rebâtir le château du parc ; moi, je prends foin de mes jeunes Demoifelles. Nous vieilliffons ; fongeons à mourir : eft-ce un malheur quand on eft chrétien ?

LETTRE CXXXIII.

AU ROI.

SIRE, un jour d'abfence de Votre Majefté m'eft un fiécle. Je fuis perfuadée de vos fentimens ; mais je ne puis vivre tranquillement loin de vous. Je mets tout mon bonheur, tous les plaifirs de ma vie à voir Votre Majefté : qu'elle juge de mon inquiétude. Après tant de biens & tant d'honneurs que j'ai reçus de vous, je ne fai pas encore quelle fera ma deftinée : mais je tremble & fuis dans les plus vives agitations en écrivant ce billet à Votre Majefté : & Dieu veuille que ce ne foit pas des preffentimens de ce que j'appréhende le plus au monde ! la mort me feroit mille fois plus douce. Vous m'avez promis, Sire, un retour fincere & conftant vers Dieu ; je compte entiérement fur votre parole : je fuis raffurée ; je me reproche mes foupçons, ma crédulité : mais fi . . . *Le refte manque.*

LETTRE CXXXIV.

A MADE. DE S. G**.

Maintenon, 4 Juin 1684.

J'ATTENDS ici des nouvelles du Roi, & ne les attends pas tranquillement. Je sai bien qu'il n'y a rien à craindre pour sa vie, pour sa santé, ni pour sa gloire; je crains pourtant; & la raison ne me guérit pas de cette folie. Il couvre le siége de Luxembourg; & il a bien voulu partager avec Créqui l'honneur de cette conquête. Je ne respire qu'après la paix: je ne donnerai jamais au Roi des conseils desavantageux à sa gloire: mais si j'en étois crue, on auroit moins d'ambition, on seroit moins ébloui de cet éclat d'une victoire, on songeroit plus sérieusement à son salut. Mais ce n'est pas à moi à gouverner l'Etat: je demande tous les jours à Dieu qu'il en inspire & qu'il en dirige le maître, qu'il lui fasse connoitre la vérité, qu'il lui donne les sentimens pacifiques. J'aime le Roi de la même maniere que j'aime mon frere: je voudrois les voir parfaits afin qu'ils fussent plus dignes de Dieu. Le Roi m'a écrit deux billets fort affectueux; j'y ai répondu en chrétienne. Noisy m'occupe beaucoup & fort agréablement: je veux contribuer aussi de mon côté au grand ouvrage de la conversion de nos freres séparés: ces pauvres filles m'en auront une obligation

infinie & en ce monde & en l'autre : il y en a de fort aimables : & ce ne font pas toujours les plus jolies. Le Notre a fait de mon jardin un lieu charmant. Madame la Dauphine y promena hier, & fut toute ravie. J'avois efpéré d'y mourir, & je n'aurai pas feulemeut le plaifir d'y vivre.

LETTRE CXXXV.

A LA MEME.

13 *Août*, 1684.

LE Roi a enfin pris des mefures pour avoir la paix : fes Miniftres à Ratisbonne ont ordre de figner une tréve de vingt ans ; & il gardera tout ce qu'il a pris depuis la paix de Nimegue : ce traité me paroit fort avantageux ; & le Roi en eft fort content : il a deffein de travailler à la converfion entiere des hérétiques : il a fouvent des conférences là-deffus avec M. Le Tellier & Chateauneuf, où je ne fuis pas de trop : Chateauneuf a propofé des moïens qui ne conviennent pas : il ne faut point précipiter les chofes : il faut convertir & non pas perfécuter. Louvois tient pour la douceur, ce qui ne s'accorde point avec fon naturel bouillant & impétueux : le Roi eft prêt à faire tout ce qui fera jugé le plus utile au bien de la religion. Cette entreprife le couvrira de gloire devant Dieu & devant les hommes : il aura fait rentrer tous fes fujets dans le fein de l'églife,

& il aura détruit l'héresie, que tous ses prédécesseurs n'ont pu vaincre. Je n'ai pu conserver l'amitié de Madame de la Fayette: elle en mettoit la continuation à trop haut prix: je lui ai montré du moins que j'étois aussi vraïe & aussi ferme qu'elle. C'est le Duc, qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles.

LETTRE CXXXVI.

A M. D'AUBIGNE'.

9 Juin 1685.

JE mene la vie que vous savez: je vais tantôt à Noizy, tantôt à Saint-Cyr, qui avance d'une maniere incroïable: on couvrira bientôt mon appartement: le refectoire est fini. M. de Marcilly me desole, & cela, parce qu'il ne veut pas parler à la mode; il assiége ma porte, & on ne veut rien faire pour lui. Le Roi chasse le plus souvent qu'il peut; mais vous savez que ses plaisirs ne vont qu'après ses affaires. Monseigneur chasse aussi: le cerf le menera un de ces jours à Maintenon. M. Louvois en revint hier charmé des facilités qu'il trouve pour son aqueduc: Vauban dit qu'il coutera moins qu'on ne l'avoit cru, mais qu'il avoit été deux mois sans comprendre qu'on en pût venir à bout. Les choses se tourneront

d'une maniere utile pour nos héritiers : vous devriez en avoir encore un, sur ma parole. Maintenon m'a fait faire une petite digression : revenons à la maison roïale. Madame est affligée de la mort de son frere, & de ce que l'Electorat est hors de sa maison. Mademoiselle me voit souvent quand elle est ici : mais elle y séjourne moins qu'à l'ordinaire. M. le Prince & M. le Duc sont dans une grande joie du mariage du Duc de Bourbon avec Mademoiselle de Nantes, que le Roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent desirer d'utile & d'agréable. Madame de Montespan me voit souvent & doit me mener à Clugny : Jeanne craint que je n'y sois pas en sureté. Le Roi fait quelquefois des promenades particulieres avec la Princesse de Conti & moi. Cette Princesse se tourne tout à fait au bien. Le Doge est étonné du Roi & de la France : je ne l'ai vu que par ma fenêtre : mais il y passa si souvent, qu'on nous auroit cru d'intelligence. M. de Roquelaure ne brilla pas le jour du carousel : savez-vous bien que M. de Murcé fut bien près de gagner le prix, & que le Roi a dit qu'il étoit un des plus adroits ? ce que je ne savois pas.

LETTRE CXXXVII.

DU ROI

A MADAME DE MAINTENON.

IL fait aujourd'hui trop chaud pour aller à la chasse : c'est pourquoi je ne sortirai que ce soir avec vous, pour nous promener, si vous le voulez. Ne vous contraignez point.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. D'AUBIGNE'

5 *Août*, 1685.

JE suis bien fâchée de vous entendre vous plaindre d'une personne avec qui il faut que vous passiez votre vie, & que Dieu vous a donnée : c'est une occasion continuelle de mériter envers lui, & qui est plus essentielle que de donner tout son bien aux pauvres. Il est vrai que le Roi donne souvent des fêtes, & que je m'y trouve le moins que je puis. Je ne saurois veiller sans être incommodée : & je ne veux point que Mademoiselle de Poitiers me puisse dire ce qu'elle a dit à Mademoiselle d'Hudicourt, qu'elle appella *beau visage de fête*. Marli est fort à la mode : j'en revins hier comme le spectacle alloit commencer, aimant mieux mon repos que le plaisir ; j'ai mis à

Noizy la parente que vous m'avez envoïée : est-il possible que vous la trouviez jolie ? cela me fait trembler pour ma niéce : je ne me soucie point qu'elle soit fort belle ; mais j'avoue que je voudrois qu'elle ne fût pas laide. Le Roi doit aller à Chambord : il ira coucher à Chartres, & moi aussi : on y séjournera tout le lendemain pour les dévotions, & pour que le Roi voie encore quelques travaux. On met l'ardoise à Saint Cyr, & le parquet à mes appartemens. Le Roi ira ensuite à Chambord.

LETTRE CXXXIX.

AU MEME.

à Chambord, 1 Octobre.

CHAMBORD est un lieu charmant : nous partons demain au grand regret des courtisans & au mien. Allez voir Versailles, quoique dans un grand desordre : vous avez trop de goût pour ne pas l'admirer, & trop de monde pour ne pas m'écrire ce que vous avez admiré le plus. Comptez, mon cher frere, que la providence qui regle jusqu'aux moindres de nos actions ne vous a point amené à Paris pour voir l'opéra. Cherchez-y quelque homme de de bien qui vous conduise à Dieu ; voïez l'Abbé Gobelin & le P. Bourdaloue : il y a peu de gens éclairés. Madame de Saint Hilaire a fait une belle fin : je recevrai la cadette de ses filles : l'ainée n'est pas assez jeune : je me suis

bien promis de n'en recevoir aucune de ſon âge : je ferai des mécontens : mais il vaut mieux en faire que de s'arrêter en ſi beau chemin. Le Roi eſt content de vous : mais cela ne ſuffit pas ; il faut que Dieu le ſoit auſſi : & il n'eſt pas plus difficile que les hommes.

LETTRE CXL.

A L'ABBE' GOBELIN.

25 *Septembre*, 1685.

JE vous avois prié d'aller à Noizy, je vous réitere la même priere. Quelque bon eſprit qu'ait Madame de Brinon, elle a beſoin de conſeil. Je vous prie de me mander, s'il eſt d'une néceſſité abſolue de faire un noviciat avant que de pouvoir être reçu dans cette communauté, je dis, préſentement qu'il en faut former une toute nouvelle : car je ſai bien que dans la ſuite les filles feront un an de probation, & deux, ſi on le juge à propos : mais maintenant qu'il n'y a point de corps, doivent-elles faire leur noviciat ? & peut-on le commencer avant que la maiſon ſoit établie ? Vous m'avez fait un grand préſent en me donnant Madame la Maiſon-fort : elle fait des merveilles. Pour Madame de ***, quelques ſujets qu'elle ait eu depuis peu de ſe réjouir, ſa joie eſt plus mélancolique que la triſteſſe des autres : nous ne recevrons à l'avenir que des Demoiſelles.

LETTRE CXLI.

AU MEME.

30 *Septembre*, 1685.

OCCUPEZ vous, je vous prie, uniquement de cet établissement, puisque Dieu & le Roi m'en aïant chargé, vous devez m'aider à m'en bien aquitter. Vous ne pouvez trop prêcher à nos postulantes l'humilité: je crains que Madame de Brinon ne leur ait inspiré une certaine grandeur, & que le voisinage de la cour, une fondation roïale, les visites du Roi, & même les miennes ne leur donnent une idée de Chanoinesses & de Dames importantes: ce qui s'opposeroit au bien que nous voulons faire. Il y a un milieu à prendre entre une orgueilleuse devotion & les miseres & petits des couvents. Je ne sai encore de quel nom on les appellera: si vous avez vu les constitutions, Madame de Brinon les y appelle *les Dames de Saint Louis*; ce qui ne peut être; car le Roi ne se canonise pas lui-même; & c'est lui qui les nomme en les fondant: leurs habits seront noirs, sans cheveux, & sans ajustemens, & tels que Saint Paul les demande pour des veuves chrétiennes.

LETTRE CXLII.

A MADE. DE. S. G. **.

9 *Octobre*, 1685.

CE m'est un bien agréable spectacle de voir deux cens jeunes filles élevées par mes soins. La manse abbatiale de Saint Denis sera réunie à Saint-Cyr ; & le Roi donnera trente mille livres, jusqu'à ce qu'il ait assigné un fonds sur les fermes. Je sai bien ce qu'on dit du voisinage de la cour : mais puis-je empêcher mes ennemis de causer ? Le voïage de Chambord n'a pas été inutile : on en verra dans peu le fruit ; & ceux qui disent, que le Roi ne s'occupe que de fêtes & de plaisirs seront confondus. Je ne me mêle d'aucune affaire, si vous en exceptez celle de Noizy ; mais cela m'est permis, c'est mon ouvrage. M. de Villette a pris enfin le bon parti, & a assuré le Roi que c'étoit la seule chose qu'il ait fait sans avoir le dessein de lui plaire. L'Abbé Gobelin est ici : il se chargera de cette lettre.

LETTRE CXLIII.

A M. D'AUBIGNE'.

20 *Octobre*.

EN vérité, vous n'êtes pas excusable, mon frere, aïant autant d'estime que vous en

avez pour moi de ne pas vous laisser conduire par mes conseils dans un païs que je connois mieux que vous. La chose est faite : il ne faut songer qu'à la réparer ; je dirai que vous vous êtes trouvé mal, & que vous avez regagné Paris : il faut que vous reveniez dans cinq ou six jours : cette conduite paroitra naturelle, au lieu que l'autre est trop singuliere. Car qui peut s'imaginer, que m'aimant & aïant été cinq ans sans me voir, vous veniez m'envisager un quart d'heure, & puis, sans m'avertir, vous enfuir, ne m'aïant seulement pas parlé ? Conduisez vous mieux, croïez mes avis, ici rien n'est bagatelle. Ne voïez guére Madame de Montespan ni M. de Lauzun ; on dira que vous cherchez les mécontens. Allez voir M. Gobelin & le P. Bourdaloue. Venez ici à la Toussaint ; vous verrez le Roi faire ses devotions : ce qui en donne aux plus libertins. Adieu : je me faisois un plaisir de vous voir aujourdhui, une cavalcade des Dames de la cour, & le bal ce soir. Si vous vouliez me croire, votre vie seroit assez agréable ; mais vous n'avez pas assez de confiance en moi. Ce que l'on vous a dit de la chasse est véritable : le sanglier étoit furieux ; si le Roi n'eut levé la jambe à propos, il eut été blessé : le Duc de Villeroi fut renversé : jugez du plaisir que j'eus à ce divertissement : il en est ainsi de plusieurs états qu'on envie & qui ont des côtés fâcheux. Dites à Nanon que je lui ai fait réponse, & que je serai charmée de la voir.

LETTRE CXLIV.

A MADE. DE S. G**.

25 *Octobre*, 1685.

IL eſt vrai que Madame la Dauphine prétend être enceinte; mais c'eſt ſans preuves. Le médecin l'a dit au Roi. La manſe de Saint Denis produiſoit au Cardinal de Retz cent-mille livres ſur le domaine de la généralité de Paris: cela eſt reglé; l'expédition portera exemption de tous droits. Je ſuis accablée de ſollicitations. Il nous vient de tous côtés des ſujets, mais peu de bons. Le Roi veut que je ſois fort difficile dans les commencemens, parce que la communauté une fois bien établie, les choſes iront d'elles-mêmes. M. Le Tellier eſt à l'extrêmité: depuis qu'il avoit ſcellé l'édit, il ſe portoit mieux. La fievre l'a repris avec beaucoup de violence: on en deſeſpere. Le Roi eſt fort content d'avoir mis la derniere main au grand ouvrage de la réunion des hérétiques à l'égliſe. Le P. de la Chaiſe a promis qu'il n'en couteroit pas une goutte de ſang, & Louvois dit la même choſe. Je ſuis bien aiſe que ceux de Paris aient entendu raiſon: Claude étoit un ſéditieux qui les confirmoit dans leurs erreurs: depuis qu'ils ne l'ont plus, ils ſont plus dociles. Je crois bien avec vous, que toutes ces converſions ne ſont pas également ſinceres; mais Dieu ſe ſert de toutes voies pour ramener à lui les hérétiques. Leurs enfans ſe-

nez de meres catholiques. Si les peres sont hypocrites, leur soumission extérieure les approche au moins de la vérité : ils en ont les signes de commun avec les fideles. Priez Dieu qu'il les éclaire tous : le Roi n'a rien plus à cœur. Du Quesne n'ira ni en Hollande ni en Angleterre. M. de Schomberg est moins utile & plus opiniatre.

LETTRE CXLV.

A M. L'ABBÉ GOBELIN.

7 *Janvier*, 1686.

J'AI reçu vos étrennes avec grande joie, mais j'ai des reproches à vous faire de la maniere pleine de respect & de cérémonie dont votre lettre étoit écrite. Je ne sai si les honneurs dont je suis environné vous inspirent quelque chose de nouveau : mais pour moi je ne suis pas changée pour vous ; & je reçois les marques de votre amitié comme j'ai fait depuis seize ans. Nous avons douze novices, & il y en aura bientôt quatorze. Le Roi veut finir cette affaire ; il présentera une requête à M. l'Evêque de Chartres pour obtenir son consentement à l'établissement qu'il veut faire à Saint-Cyr : il joindra à sa requête les lettres patentes qui feront voir ses intentions pour le spirituel & le temporel. M. de Chartres députera ses grands Vicaires avec vous & le P. de la Chaise pour examiner les reglemens :

on disposera le temporel, pour que la translation se puisse faire à la Saint-Jean, suivant les intentions du Roi.

LETTRE CXLVI.

AU MEME.

17 *Janvier*, 1686.

JE montrai hier votre mémoire au Roi : il en voulut conférer avec le P. de la Chaize : la maniere dont se doit faire l'élection de la Supérieure fut approuvée : mais on vint à parler sur les vœux & le P. de la Chaize ne voulut jamais consentir à ce que l'Evêque n'en pût dispenser. Le Roi vous donne une pension de deux mille livres : je crois que vous n'aviez pas besoin de ce bienfait pour être content de lui. Examinez nos constitutions avec Messieurs Racine & Boileau : mais n'allez pas non plus pour la pureté du langage gâter les expressions & les pensées de Madame de Brinon : vous savez que dans tout ce que les femmes écrivent, il y a toujours mille fautes contre la grammaire : mais, avec votre permission, il y a un agrément qui est rare dans les écrits des hommes.

LETTRE CXLVII.

AU MEME.

4 Fevrier, 1686.

SI ce qu'on veut changer aux constitutions est considérable, & plus que ce que ces Messieurs critiquerent devant moi, il faut en conférer avec Madame de Brinon. On m'a dit, que vous aviez perdu un procès, & que vous étiez accablé d'un compte qu'il faut rendre : je crains que cela ne vous cause bien de l'inquiétude. Ne pouvez-vous pas abandonner ce bien à vos parens, & vivre avec votre bénéfice & de votre pension ? s'il vous faut d'autres secours, je vous les procurerai ; vous n'auriez plus qu'à servir Dieu, & vous viendriez demeurer à Saint-Cyr : il seroit avantageux pour mon salut de vous y voir.

LETTRE CXLVIII.

AU MEME.

7 Mars, 1686.

MA faveur m'est embarrassante jusques dans le confessional : je croïois vous trouver toujours tel pour moi que vous l'étiez aux filles bleues : vous connoissez ma sincérité ; je ne fais pas des complimens : je vous conjure

donc de vous défaire du stile que vous avez avec moi, qui ne m'est point agréable, & qui peut m'être nuisible : je ne suis point plus grande Dame que j'étois à la rue des tournelles, où vous me disiez fort bien mes vérités : & si la faveur où je suis met tout le monde à mes piés, elle n'y doit pas mettre un homme chargé du soin de ma conscience. Ce n'est point à vous à m'inspirer de l'orgueil, à vous qui devez le détruire en moi. Où trouverai-je la vertu, si je ne la trouve en vous ? Et à qui puis-je être soumise qu'à vous, ne voïant dans tout ce qui m'approche que respects, adulations & complaisances ? Parlez-moi, écrivez moi sans tour, sans cérémonie, sans insinuation, & surtout, je vous prie, sans respect. Je veux faire mon salut ; je vous en charge : regardez moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne : voilà mes véritables sentimens.

LETTRE CXLIX.

A MADE. DE S. G**.

2 *Juillet*, 1686.

L'Evêque de Chartres tient pour les vœux absolus : il est le seul de son sentiment : car pour moi, je n'ai point de volonté à cet égard, & je serai toujours de l'avis du plus grand nombre : si je penchois pour l'une de ces

deux opinions, je me ferois un ſcrupule de me déclarer, de crainte de géner la liberté des ſuffrages, & de donner trop de poids à l'avis d'une femme. Je ſuis ſure de n'avoir que de bonnes intentions : mais je ne le ſuis pas de ne prendre que le bon parti. M. de Chartres a déclaré par un décret dans les formes, que l'intention du Roi & la ſienne étoit, que je fuſſe Superieure perpétuelle de cette communauté tant pour le ſpirituel que pour le temporel : là-deſſus, la communauté m'a envoïé une croix d'or, ſemée de fleurs de lys, ſur laquelle elles ont fait gravés ces vers :

Elle eſt notre guide fidelle ;
Notre felicité vient d'elle.

Je doute que nous puiſſions d'abord recevoir 300 perſonnes : mais quelques années d'économie ſuppléeront à ce qui manque aujourdhui. Ma ſeule inquiétude, c'eſt de ſçavoir ce que deviendra cet établiſſement après ma mort. Je crains bien que la ferveur ne ſe rallentiſſe, & que cette maiſon qui doit être l'azile de l'infortune ne s'ouvre aux ſollicitations les plus puiſſantes.

LETTRE CL.

A LA MEME.

24 *Octobre*, 1686.

NOS Demoiselles ont commencé leurs exercices : je les ai vues à leurs heures de travail, à leurs heures de récréation, dans leurs actes de pieté ; & tout cela est reglé avec beaucoup d'ordre & de simplicité. Si cela se soutient, il ne se commettra pas dans cette maison deux pêchés mortels par année. Les Dames sont fort raisonnables, & les enfans fort dociles. On m'a offert le titre d'institutrice ; je l'ai refusé d'abord ; mais on m'a représenté, qu'il ne signifioit autre chose, si non que j'avois conduit les commencemens de cette communauté. Madame de Brinon m'a persuadée ; & je me suis laissé donner tous les titres qu'on a voulu. Je n'avois pas besoin de cet engagement pour faire du bien à cette fondation : vous savez que c'est ma grande passion ; & j'y suis si fort attachée que je crains de l'être moins à Dieu pour qui je la fais. J'ai enfin obtenu promesse de n'être pas nommée dans la médaille : le Roi a dit, que cet événement étoit trop remarquable, pour que Racine & Boileau en omissent le détail dans l'histoire de son regne. Mon frere m'a dit que vous vous plaigniez de sa femme : je suis surprise que vous ne m'aïez pas confié le sujet de vos plaintes :

vous savez bien que je ne suis pas fort prévenue pour ma belle-sœur : le tems & Dieu la corrigeront.

LETTRE CLI.

A LA MEME.

Versailles, 13 Decembre, 1686.

LA mort de M. le Prince nous a fort attristés & encore plus édifiés : sa lettre au Roi est admirable ; il y juge soi-même sa conduite, & la juge séverement : il demande la grace de son neveu ; j'en avois déjà parlé depuis quelques semaines, à la priere de la Princesse de Conti : & l'on m'avoit écouté assez favorablement. La mort de M. le Prince a frappé le dernier coup ; & le Roi en a été attendri aux larmes : M. de Chevreuse est au desespoir : Madame du Lude perd un ami : sa tristesse ne ressemble pas à la tristesse des autres : vous en devinez bien la raison & la différence. Nos Sœurs de Saint-Cyr sont très contentes du directeur que vous leur avez donné ; & leur directeur est très content d'elles : il se plaint d'être trop peu occupé : il n'auroit jamais cru, qu'une maison religieuse fût si facile à gouverner. Un autre, qui aimeroit à tracasser ne se soucieroit pas de tant de raison dans ses pénitentes. Le Roi va toujours à cheval ;

Madame du Lude & moi, nous suivons en chaise : Versailles est aussi tranquille, que si les Ambassadeurs de Siam n'y étoient pas : ils admirent tout ; mais encore plus le maître que la maison. Je me recommande à vos prieres.

LETTRE CLII.

A LA MEME.

2 *Janvier*, 1687.

J'AI enfin un moment pour vous écrire. Le Roi se porte aussi bien que son état puisse le permettre. La joie augmente avec l'espérance. Les médecins assurent que le danger est passé. Le Roi a donné à Fagon cent mille francs & autant à Felix *. Je n'ai jamais vu plus de courage. Le malheur de ses peuples, s'ils venoient à le perdre, la crainte que Monseigneur ne fût mal conseillé, la disgrace qu'il prévoïoit de ses meilleurs amis, c'étoient ses seules inquiétudes : il a tremblé pour la France, & n'a pas craint un instant pour sa vie. Madame de Montespan reviendra : le Roi a

* Chirurgien du Roi, auquel il fit l'opération de la fistule après s'être exercé sur plusieurs malades dans les hopitaux. Cette opération lui valut outre les cent mille francs un évêché pour son frere.

été fort touché de ses pleurs : on rend suspects les Vendômes : Dieu sait ce qui en est ! cette fête peut n'être pas criminelle ; mais elle est bien imprudente & déplacée. Je ne suis pas encore au bout de mes chagrins ; & je vois qu'on m'impute ce profond secret, & qu'on raisonne là-dessus. Vous savez combien j'ai à cœur de mettre bien toute la Famille Roïale dans l'esprit du Roi : & l'on m'accuse d'entretenir la desunion : Monseigneur m'à assuré qu'il ne croïoit, qu'il n'écoutoit pas même ces bruits ; mais il peut les croire un jour. Je suis dans un état à faire pitié ; je n'ose en parler au Roi, de peur de l'aigrir : il ne souffriroit pas ces étranges soupçons ; il me vengeroit peut-être ; & j'aime mieux leur pardonner. Mon cher petit Prince se porte bien.

LETTRE CLIII.

A MADE. DE MONTESPAN.

12 *Janvier*, 1687.

LE Roi m'a donné ordre, Madame, de vous écrire, que vous l'obligeriez de reparoitre à la cour, à moins que le desir de faire votre salut ne vous retienne à Fontevrault : en ce cas, il ne voudroit pas que pour lui vous changeassiez vos pieuses résolutions :

mais si votre absence est la suite de quelque mécontentement, je puis vous assurer, Madame, que vous ne sauriez mieux faire que de revenir bientôt. Le Roi vous auroit permis d'entrer, s'il n'avoit craint un attendrissement, qui pouvoit nuire à son état : il a été fort sensible à votre douleur ; & il a embrassé nos Princes avec beaucoup de tendresse. Le Duc du Maine s'est chargé de vous faire mes baisemains ; je ne pouvois remettre ma cause en des meilleures mains : croïez, Madame, que quelque tendresse qu'il vous dise pour moi, ses termes seront toujours bien au-dessous de tout ce que m'inspire l'inclination & la reconnoissance *.

LETTRE CLIV.

A MADE. DE S. G**.

2 Février, 1687.

PARIS doit être bien content de son maître : le Roi n'a jamais été de si belle humeur que depuis qu'il a été témoin de l'amour de sa Capitale. Je lui aime bien ces sentimens ; ils

* On a encore quelques lettres de Madame de Montespan & de Madame de Maintenon, qu'on auroit publiées, si l'on n'avoit espéré d'en avoir bientôt un recueil plus complet.

lui inspireront peut-être le dessein de soulager son peuple. Le P. de la Chaize est mieux que jamais dans l'esprit du Roi : il agira desormais sans M. l'Archevêque de Paris ; & Madame de Lesdiguieres ne verra plus le Clergé de France à ses génoux. C'étoit un grand scandale. Il fera son rapport, & le Roi nommera : vous croïez bien que cette grande faveur va mettre tout le monde aux piés de la Societé ; je lui ai fait déja ma cour pour votre neveu ; & j'ai fait de belle grace : il faut bien dissimuler un peu pour rendre service à ses amis. Madame de Montespan vit comme un ange : la cour a bien changé depuis qu'elle ne la gouverne plus. M. le Prince de Conti se fait aimer de Dieu & des hommes.

LETTRE CLV.

A LA MEME.

Maintenon, 28 *Juillet*.

VOUS comprenez bien que je suis trop occupée pour vous écrire aussi au long que je le souhaiterois : votre neveu fut présenté au Roi, qui me dit ; je l'avancerai avec le tems ; qu'il soit sage. Le Pere de la Chaize n'a pu encore lui trouver rien de meilleur. Je vous remercie de grand cœur de ce qu'enfin vous m'avez offert l'occasion de vous rendre service :

disposez de ma faveur comme si elle étoit à vous. Les ouvrages de Maintenon sont fort avancés : la présence du Roi n'y gâte rien : c'est un beau spectacle que de voir une armée entiere travailler à l'embellissement d'une terre : les deux montagnes se joindront par quarante sept arcades, solidement bâties : c'est, de l'aveu de tout le monde, un ouvrage digne des Romains & de Louis. Tout cela me ramene souvent à cette réflexion ; les hommes sont bien fous de se donner tant de soins pour embellir une demeure où ils n'ont que deux jours à loger.

LETTRE CLVI.

A LA MEME.

Versailles, 10 *Septembre*, 1687.

SOïez tranquille sur le compte de votre neveu ; je suis un peu mieux instruite qu'on ne l'est à Paris, & je ne vois point d'apparence de guerre. Vos politiques bâtissent en l'air ; le Roi a des sentimens très pacifiques ; & il permettra bien à l'Empereur de vaincre les Turcs tant qu'il lui plaira : il est vrai, que si l'on en croïoit certaines gens, la France arrêteroit le progrès de la maison d'Autriche ; mais le Roi est trop fidele à sa parole pour mettre par une jalousie mal fondée toute l'Eu-

rope en feu. Dans un autre tems, je n'aurois peut-être pas répondu de lui ; mais à présent Dieu lui a inspiré un amour pour la paix qui augmente tous les jours. Priez le Ciel de verser ses bénédictions sur toutes ses entreprises. Je suis bien aise, que vous soïez contente de Maintenon. N'est-il pas vrai, que c'est une belle terre ? je vous avois bien dit, que le Roi ne faisoit rien à demi. Monseigneur est réconcilié avec le petit Duc, &, contre mon espérance, sans que le Roi s'en soit mêlé.

LETTRE CLVII.

A LA MEME.

Versailles, 13 *Mars*, 1686.

MESSIEURS les nouvellistes grossissent à plaisir les objets ; ce n'est que par occasion & en attendant, que j'occupe l'appartement de la Reine : aussi n'y ai-je mis que de meubles très modestes. Le Roi y entra hier, & y aïant vu mon grand crucifix d'Italie, me dit ; voilà un ornement bien sérieux ; je vous conseille de le faire ôter : je lui répondis : eh ! quoi donc ? craignez-vous de voir celui qui est toute votre espérance, celui qui sera votre refuge à l'heure de la mort, celui qu'on vous mettra alors entre les mains ? il faut bien vous accoutumer à le voir : le Roi me dit en souri-

ant, que je prêchois à merveilles; & le crucifix est resté. L'inflexibilité du Pape me jette dans des grandes apprehensions; Louvois est desolé de ce que son crédit commence à tomber: il m'envie ma faveur: il m'attribue les dégouts du Roi: enfin il veut se rendre nécessaire par quelque guerre nouvelle: le Ciel m'a fait bien des graces: il ne manque à mon bonheur temporel que la certitude de la paix.

LETTRE CLVIII.

A LA MEME.

Versailles, 5 Septembre, 1688.

J'AVOIS fait des vœux pour la paix; & Dieu nous donne la guerre. Humilions nous sous sa puissante main; & adorons sa providence. Le Roi n'est pas content de Madame la Dauphine: il trouve mauvais qu'elle s'intéresse si ouvertement pour le Prince Clément. Monseigneur partira de Versailles vers la fin de ce mois avec M. de Beauvilliers, qui ne lui sera pas inutile. Son armée investira Philipsbourg: Louvois n'oubliera rien pour l'engager par les premiers succès à continuer cette guerre. Je n'ose le dire au Roi, qui a une entiere confiance en M. de Duras. Il me semble que toutes ces contestations pourroient se terminer sans répandre tant de sang. Le Roi vouloit

faire la campagne : il m'a promis d'attendre au printems prochain. Dieu veuille qu'alors la paix soit faite! Les nouvelles d'Angleterre sont très mauvaises : les Jesuites y ont trop précipité les choses : le P. de la Chaize loue leur zele, & ne loue pas leur prudence.

LETTRE CLIX.

DE ME. GUION A MADE. DE MAINTENON.

Paris, 10 Octobre, 1688.

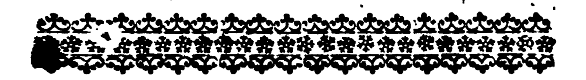
MADAME, après avoir remercié la Divine Providence de ce qu'elle m'a délivré de la prison, où me tenoient mes ennemis, il est bien juste, que je rende grace à vous, Madame, dont Dieu s'est servi pour me tirer, comme par miracle, des mains des grands de la terre. J'ai obéi à vos conseils comme j'aurois obéi aux ordres de Dieu ; & j'espere que vous n'attribuerez point cette obéissance à foiblesse, mais que vous la regarderez comme la meilleure maniere de vous témoigner ma reconnoissance. J'y répugnois d'abord ; mais dès-que la chose a été faite ; j'ai senti couler la joie & la tranquillité dans mon ame. Le Pere La Combe, * mon pere en Jesus Christ,

1 La Combe, Barnabite, du païs de Geneve.

n'eſt pas plus coupable que moi. Je ſuis la cauſe de ſes malheurs. Vous n'avez qu'à dire un mot, Madame, & ſes chaines tomberont. Vous aurez rendu aux fideles un innocent opprimé qui peut les édifier & les inſtruire. Mon Dieu! que votre volonté ſoit faite & non la mienne! Je m'étois mis en chemin pour aller me jetter à vos genoux; mais une voix ſecrete m'a obligée malgré moi à diſcontinuer ma route & à revenir ici. J'attendrai vos commandemens. Que le Seigneur vous inſpire & vous conduiſe! je ne ceſſerai jamais de lui faire cette priere, ni de me dire avec un profond reſpect &c.

directeur de Madame Guion, homme d'un eſprit déreglé, enfermé en 1686, par Ordre du Roi comme un ſeducteur, mort fou.

Fin de la premiere Partie.



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON.

LETTRE CLX.

A ME. DE MONCHEVREUIL.



VOTRE douleur n'a rien qui soit indigne d'une Chrétienne. Il est si naturel de pleurer un fils * sage, & bien établi ! Dieu ne défend point ces sentimens. Mais pre-

* M. de Mornay, fils de Madame de Monche-

nez garde que votre douleur ne ſoit trop forte & ne vous faſſe murmurer contre la providence. On lui réſiſte envain. Je vous envoie l'Abbé : il vous dira combien je ſuis touché de votre affliction. Il vous dira auſſi combien les félicités de ce monde ſont peu ſolides. Ma fille, vous étiez trop heureuſe. Dieu a voulu vous ramener à lui. Il eſt vrai, que le coup eſt terrible ; mais il l'a frappé pour votre bien. Il ſait mieux que nous ce qui nous eſt avantageux. Ces réflexions ſont triſtes, mais elles ſont vraies, & convenables à une ame forte telle que la vôtre. A quoi vous ſerviroient les progrès que vous avez fait dans la pieté, s'ils ne vous ſoutenoient aujourd'hui ? C'eſt dans l'adverſité qu'il faut juger, ſi l'on a une dévotion ſincere. Qu'eſt-ce que la vertu, ſi elle n'eſt pas éprouvée ? Dieu n'exige pas ſeulement le ſacrifice de nos inclinations vicieuſes : il veut encore celui de nos ſentimens & de nos plus cheres affections.

vreuil, Aide de camp de Monſeigneur, fut tué au ſiége de Manheim, ſous les yeux de ſon pere, qui avoit ſuivi le Duc du Maine.

LETTRE CLXI.

A MADAME DE S. G**.

JE vous prie de datter vos lettres. Madame Mornay en fait un recueil : si vous en faisiez autant des miennes, vous n'en auriez plus. Malgré toutes les loüanges que vous donnez à mon esprit, je sai bien qu'elles ne sont bonnes que pour le moment. Je vous remercie de ce manuscrit : je l'ai lu avant que de me coucher : il y a beaucoup de vrai, & encore plus de faux. A la place de Madame, j'aurois vu tout cela avec plus d'indifférence. Le Roi pouvoit-il croire des choses si absurdes ? & celles qui ne le sont pas, il les savoit déja, & toute la France avec lui. Le Duc de Beauvilliers a pris le bon parti ; & tout ce qu'on dit à Paris ne sauroit changer le sentiment de tout Versailles. Il est vrai que vous voïez mieux les choses dans l'éloignement ; mais celle-là n'est pas du nombre. Je n'ai pas un moment à moi : ainsi je finis. J'ai pourtant encore bien des choses à vous dire. Si je ne vous vois pas samedi, vous me garderez ce plaisir-là pour dimanche : je serai libre aux heures accoutumées : je voudrois l'être toujours pour vous.

LETTRE CLXII.

DE MADAME LA DAUPHINE*, A MADE. DE MAINTENON.

. . . . Pour les sentimens que vous me mandez que vous avez pour moi, je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent tels que vous les dites. Car vous avez trop d'esprit & de probité pour les avoir autrement. Vous me faites tort de demander que je ne vous écrive point de peur de m'ennuier ; car je me sens un grand plaisir quand je vous écris : & vous le pouvez voir par cette lettre qui est plus longue qu'à l'ordinaire. J'attends avec impatience le retour du Roi, & j'attends le plaisir en même tems de vous assurer moi-même de toute mon amitié. Adieu, ma chere Madame de Maintenon.

* Cette Princesse étoit devenue melancolique & de difficile accès : elle se refusoit à tous les plaisirs, & se renfermoit dans son cabinet avec quelques confidentes qui abusoient de sa crédulité. Elle mourut d'une maladie de langueur le 20 Avril, 1690. Elle aimoit les lettres ; elle avoit même fait des vers, dit Voltaire dans son Siécle ; mais à en juger par cet échantillon de sa prose, qu'étoit ce que ces vers ?

LETTRE CLXIII.

A MADE. DE S. G**

M. De Lausun est plus à la mode que jamais. Il voudroit que nous unissions nos vengeances. Je lui ai dit que depuis longtems j'avois tout pardonné. Il est trop vindicatif pour le croire : & cependant il voudroit bien que Mademoiselle lui en dît autant. Il est tout à fait effacé du cœur du Roi ; & *l'Inquiet* n'y tient plus qu'à un fil. Il est fort choqué (*c'est apparemment M. de Louvois*) qu'on lui ait ôté la direction des affaires d'Irlande. Il s'en est pris à moi, & puis à Madame de Chevreuse. Il comptoit sur des profits immenses. Seignelai ne compte que sur des périls & des travaux. Il réussira, s'il ne prend les choses avec trop de hauteur. Le Roi n'auroit pas de meilleur serviteur, s'il pouvoit se détacher un peu de son temperament. Il en convient lui-même ; & cependant il ne se corrige pas. Quand j'avois de la voix, j'aurois fort bien chanté cette chanson. Elle ne me dit rien de nouveau : ne sai-je pas que je suis vieille ? Si je pouvois l'oublier, le changement de mon humeur me le diroit assez. Cherchez l'auteur, je vous en prie. Si le Roi le connoissoit, il me vengeroit ; & si je le connois, je me vengerai en lui faisant du bien. Quand je me rapelle Madame de Montespan, je com-

pte pour rien tous ces outrages. Je suis fort contente du Duc du Maine; & le Roi est disposé à lui tout accorder. Mes filles m'occupent beaucoup, mais bien plus agréablement que toutes les intrigues de ces gens qui sont tantôt trompez, tantôt trompeurs, & souvent l'un & l'autre. Je l'éprouve plus que jamais, qu'il n'est point de dédommagement pour la liberté. Vous faites bien de chérir la vôtre. La philosophie nous met au-dessus des grandeurs: rien ne nous met au-dessus de l'ennui.

LETTRE CLXIV.

A LA MEME.

MADAME de Valentinois seroit la plus aimable femme du roïaume, si elle n'en étoit pas la plus coquette. Vous n'imaginerez point combien toutes ses malices donnent de chagrins. Le Roi n'a pas voulu parler à Madame la Duchesse. Je l'ai fait pour lui. Je n'en ai eu que des insultes. Rien n'est plus sensible de la part des personnes qu'on aime. Elle est perdue sans ressource: Marsan se perd, & ne s'en apperçoit pas. Le Roi ne souffrira point tous ces déréglemens. Il tiendra parole. Je crains moins aujourd'hui l'amour de pere, que je n'en crains la sévérité. Mandez moi ce que vous feriez à ma place. J'ai consulté le Pere Gaillard: je n'ai pas voulu m'expli-

quer clairement: ce qui fait qu'il ne m'a pas bien entendue: ou qu'il a feint de ne pas m'entendre. Voïez des personnes habiles & pieuses. Enveloppez le cas: & au nom de Dieu, tirez moi d'un embarras si cruel. J'offense Dieu par mes impatiences. Il faut que j'y remedie une fois pour toutes. Je crains de me faire des ennemis. Je crains aussi que ma conscience ne me reproche de souffrir un pareil scandale.

LETTRE CLXV.

A LA MEME.

Versailles, 4 *Nov.* 1688.

GRANDE allégresse: Philipsbourg est pris. Monseigneur sera desormais appellé Louis le Hardi. Le Roi est dans une joye inexprimable, & le petit Comte rit & pleure tour à tour. Vauban a fait des dispositions admirables: il a modéré le feu de M. de Duras, & a empêché le Dauphin de se faire tuer. M. de Louvois veut qu'on aille en Allemagne; & qu'on ravage sans pitié le Palatinat: cependant d'habiles gens prétendent qu'il ne faudroit faire la guerre qu'à l'Empereur, & qu'il est de la prudence de ne pas attaquer l'Empire. On fera tout ce qui paroitra glorieux: & l'on pensera ensuite à ce qui est utile: on agira, & puis on examinera comment on auroit dû

agir. Ma présence gêne Louvois: je ne le contredis pourtant jamais : le Roi lui a dit plusieurs fois qu'il pouvoit parler en toute liberté. On croit que je gouverne l'Etat ; & on ne sait pas que je suis persuadée que Dieu ne m'a fait tant de graces que pour m'attacher au salut du Roi. Je demande tous les jours au Ciel qu'il l'éclaire & qu'il le sanctifie. Joignez vos prieres aux miennes: elles seront plus efficaces parce qu'elles seront plus desintéressées : vous n'êtes pas attachée à la terre comme moi.

LETTRE CLXVI.

DU DUC DU MAINE.

A MADE. DE MAINTENON.

5 *Novembre*, 1688.

PHILIPSBOURG a capitulé. M. de Stahrenberg a demandé un confesseur & un médecin : je serois bien fâché qu'il mourût: car il veut tout ce qu'on veut : c'est le meilleur homme du monde : il a dit à Monseigneur, qu'il étoit au desespoir d'avoir perdu une place de cette conséquence pour son maître, mais que sa consolation étoit de la rendre entre les mains d'un aussi grand Prince. Adieu, Madame ; je ferai tout ce que je pourrai pour mériter votre amitié. J'oubliai en partant de

de-

demander au Roi, si le régiment des Gardes Suisses ne devoit pas battre aux champs pour moi : ces premieres choses tirent à conséquence.

LETTRE CLXVII.

A MADE. DE S. G**.

9 *Janvier*, 1689.

LE ROI d'Angleterre arriva avant hier à St. Germain, avec le Duc de Bervick : ce fut une chose bien touchante que sa premiere conversation avec la Reine : ce Prince la consoloit, & faisoit les plus tendres caresses au Prince de Galles ; on ne peut avoir plus de fermeté ; cette insensibilité à la perte de tant de grandeurs est l'ouvrage de la grace : il est beau de voir un Roi confesseur ! La cour de Saint Germain ne le cédera qu'à Versailles en magnificence ; Le Roi ne quittera les armes qu'après avoir chassé d'Angleterre le Prince d'Orange : on dit que c'est un second Cromwel, & il est sûr qu'il s'est déjà emparé de la couronne ; les Catholiques sont dans l'oppression ; & le Parlement menace de les exterminer. J'ai toujours dans l'idée, que si Colbert avoit vécu, tout cela ne seroit pas arrivé : Louvois n'a point empêché la descente des Hollandois : il ne l'a sçue qu'après qu'elle a été faite : tout cela sonne fort mal : on pren-

dra des mesures pour remettre les affaires: mais il eût mieux valu rompre d'abord les premiers desseins de M. d'Orange. Noailles & Boufflers commanderont en dépit de Louvois, l'un en Catalogne, l'autre sur la Moselle: je compte beaucoup sur eux, mais encore plus sur la justice de nos armes.

LETTRE CLXVIII.

DU DUC DU MAINE A MADE. DE MAINTENON.

Au camp des Estines,
15 *Août*, 1689.

JE vous avoue, Madame, que je brule d'impatience de voir si je ne démens pas le sang dont je sors: c'est pour quoi je suis fâché qu'on m'ait envoïé ici pour me conserver & m'apprendre à visiter des camps: je ne puis voir sans douleur l'oisiveté où l'on tient les troupes. Ce que je vous ai écrit sur les honneurs que me doivent les Suisses est de conséquence: je n'ai fait, à ce qu'il me semble, que dire mes raisons & me soumettre à la volonté du Roi: je ne sai si la vivacité m'a fait dire plus que je ne voulois. Il s'en faut bien, que je sois de l'avis de Madame de Montespan; car quoique je ne fasse pas grand'chose ici, j'y fais toujours plus qu'à la cour, où je ne fais que clopiner

devant gens à qui je fais de la peine, au lieu que j'apprends ici mon métier.

LETTRE CLXIX.

DU MEME A LA MEME.

29 *Septembre*, 1689.

JE n'écris qu'un mot au Roi, Madame, parce que je crois qu'il vaut mieux faire des lettres courtes que languissantes : s'il veut que je lui écrive plus souvent, qu'il me fasse voir plus de choses. Peignez moi à lui, pénétré de toutes ses bontés ; cherchez les termes les plus forts ; & craignez encore avec tout votre esprit de n'en pas dire assez ; donnez carriere à votre imagination ; faites moi dire tout ce que vous jugerez à propos ; soïez un autre moi-même, afin que tandis que je ne demande ici qu'à me sacrifier pour le service du Roi, je sois aussi à Versailles pour prendre soin de mes intérêts : travaillez pour votre cher enfant, si vous le trouvez digne de l'avouer pour tel,

[illegible]

LETTRE

DE LA REINE D'A

A LA M

Saint Germain, I

PUISQUE vous me traitez
me faisant des excuses d
tiérement répondu à ma let
Madame, que je vous en fasse
plus. Je vous conjure de n
me rendre compte de votre
courier sans vous donner la
crire : car je crains davanta
que je ne souhaite mon plais
noissez mon cœur ; il sera toujo
mon amitié pour vous ne peut r
augmenter. Je vous prie Dieu pou
vous, qu'il vous fasse une gran
pour l'amour de moi, que ce ne

LETTRE CLX

DE M. LE PRINC

A LA MEME.

VOUS êtes si bonne, Madame,
vous aimez tant à faire du bien, q
vous demander la grace de témoigner

LETTRE CXX.

DU MEME A LA MEME.

25 *Novembre*, 1689.

DEPUIS le tems que vous êtes à la cour, Madame, il eſt ſurprenant, que vous n'y aïez pas encore appris à donner le tort aux abſens; je ne crois pas pouvoir vous donner une plus grande loüange. J'ai déjà éprouvé la maniere dont vous cachez le mal & publiez le bien: mais comme il faut finir par dire ſes péchés à ſon confeſſeur, je veux vous avouer la cauſe de mes dettes paſſées avec toute la contrition d'un bon pénitent: la crainte de vos remontrances que je redoute plus que celles de Madame de Monteſpan, parce qu'elles ſont toujours autoriſées de la raiſon, m'a empêché juſqu'à préſent de vous avouer que j'avois perdu mon argent au jeu: n'interprétez pas mal l'excès de ma crainte, puiſque ce qui la rend ſi grande eſt le chagrin de vous en cauſer, & que je ne puis donner à cette crainte un nom qui convienne mieux que celui de crainte filiale.

LETTRE CLXXI.

DE LA REINE D'ANGLETERRE A LA MEME.

Saint Germain, 1 Decembre, 1689.

PUISQUE vous me traitez en cérémonie en me faisant des excuses de n'avoir pas entiérement répondu à ma lettre, il est juste, Madame, que je vous en fasse autant & encore plus. Je vous conjure de ne pas oublier de me rendre compte de vòtre santé par mon courier sans vous donner la peine de m'écrire: car je crains davantage votre peine que je ne souhaite mon plaisir. Vous connoissez mon cœur; il sera toujours le même; mon amitié pour vous ne peut ni diminuer ni augmenter. Je prie Dieu pour l'amour de vous, qu'il vous fasse une grande Sainte, & pour l'amour de moi, que ce ne soit pas si tôt.

LETTRE CLXXII.

DE M. LE PRINCE A LA MEME.

VOUS êtes si bonne, Madame, & vous aimez tant à faire du bien, que j'ose vous demander la grace de témoigner au Roi,

combien je ſuis ſenſible à toutes ſes bontés : je ne ſai de quels termes me ſervir pour expliquer toute ma ſenſibilité ; faites voir à Sa Majeſté tous mes ſentimens : j'implore, Madame, le ſecours de votre eſprit. Comme vous ne me voulez voir qu'à Marli, je n'oſe ailleurs me préſenter à vôtre porte.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI A LA MEME.

SI VOUS voulez vous promener avec moi à quatre heures, vous pourrez venir à l'Apollon, où je me trouverai avec une chaiſe pour vous : mandez moi en réponſe de ce billet votre volonté, afin que je m'y conforme.

LETTRE CLXXIV.

DU MEME A LA MEME.

LEs nouvelles de Flandres ſont très bonnes. Nous pourrons aller à Saint-Cyr en rendre graces à Dieu, ſi vous l'approuvez : dites à Madame de Monteſpan que le Roi d'Angleterre eſt fort content de Lauzun. Le Dau-

phin m'écrit qu'il meurt d'impatience & d'ennui, il se plaint un peu du flegme de M. de Lorges; il voudroit plus d'ardeur & moins de prudence: mais il ne faut pas abandonner la jeunesse à elle-même.

LETTRE CLXXV.

DE M. L'ELECTEUR DE COLOGNE A LA MEME.

J'ESPERE, Madame, que vous serez ma protectrice, pour que je puisse me justifier auprès du Roi, & le desabuser des mauvaises impressions qu'on lui a données de ma conduite: j'ose vous en supplier très-humblement; & je demeure avec autant de confiance que de respectueuse vénération votre très-soumis serviteur & ami.

LETTRE CLXXVI.

A L'ABBE' GOBELIN.

Versailles, 1690.

JE SUIS très-contente de nos sœurs de Saint-Cyr: mais les représentations d'Esther m'empêchent de les voir aussi souvent

que je le voudrois : je n'en puis plus soutenir la fatigue ; & je suis résolue, sans le dire, de ne la plus faire jouer pour le public ; je ferai dire que nos actrices sont malades ; & elles ne joueront plus que pour le Roi, quand il viendra. Je vous conjure de ne me point craindre, de ne point songer à me plaire, & de ne point entrer dans mes sentimens par complaisance, mais de consulter de bonne foi des gens de bien & d'esprit pour savoir si ce n'est point une maxime trop sévere & dangereuse à de jeunes personnes de dire qu'il ne faut jamais avoir de plaisir : je crois qu'il en faut faire esperer, en promettre beaucoup, en donner peu, & faire son possible pour persuader qu'il y en a d'innocens.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI A MADE. DE MAINTENON.

J'IRAI à complies à Saint-Cyr, si vous le trouvez bon : nous reviendrons en nous promenant : vous pouvez mettre la Princesse de Conti de la partie : cependant qu'elle ne se gêne pas, ni vous non plus. Je vous prie de me faire un mot de réponse par vous même, ou par Madame Mornay.

LETTRE CLXXVIII.

A MADE. DE S. G***.

Versailles, 15 *Avril*, 1691.

DIEU bénit les armes du Roi; Mons est pris, Nice est rendu: le Roi sera bientot ici: Vauban & Boufflers sont associez à sa gloire: ils ont fait des dispositions admirables; ils ont fait plus; ils ont empêché les mousquetaires de se faire tous tuer. Courtenay avoit souhaité de mourir sous les yeux du Roi; il est mort. Consolez vous, ma très chere, de la perte de M. de Villermont: le Roi l'a fort regretté, & Madame de Villermont verra que ces regrets ne sont pas stériles. On m'écrit d'Italie des miracles de L***; il est très-bien avec M. de Catinat: écrivez lui, que vous me répondez de lui: je crains bien qu'il n'ait pris un vol qu'il ne pourra soutenir, & que le Roi n'ait à me reprocher d'avoir appuié un joueur, & de l'avoir présenté comme un homme de mérite, parce qu'il est de mes parens. Adieu, ma très chere: j'ai vu encore aujourd-hui l' Abbé de Fenelon: il a bien de l'esprit: on me dit qu'il a encore plus de pieté: c'est justement ce qu'il me faut.

LETTRE CLXXIX. *

A MADAME DE BRINON. **

Chantilly. 28 *Mars,* 1692.

VOUS avez raison de tout disposer pour la prise d'habit de notre fille la sœur Lallie ***; mais comment pouvez-vous être incertaine du jour? N'est-il pas arrêté avec celui qui fait la cérémonie? Pour moi, je serai également prête jeudi ou vendredi. M. Racine, qui veut pleurer, aimeroit mieux que ce fût vendredi; ce qui ne doit pourtant pas vous obliger à y rien changer. Avertissez-moi seulement le plûtôt que vous pourrez. Je n'écris point à Madame de la Maison-fort. Que pourrois-je lui écrire qu'elle ne sache mieux que moi? Plût à Dieu qu'elle ne sçût que Jesus-Christ crucifié, qu'elle pût oublier tout le reste, & se donner à Dieu & à nous avec ce cœur sincere & doux qu'elle avoit & même avec toutes ses premieres imperfections, que j'aimois bien mieux que celles que

* Cette lettre a déjà été imprimée à la suite des lettres de Jean Racine, publiées par l'heritier de son nom & de ses talens.

** Madame Brinon a été la premiere Superieure de la maison de Saint-Cyr.

*** Madlle. de Lallie avoit fait le rôle d'Assuerus dans Esther.

la dévotion lui a données! Les bons témoignages que vous me rendez de la communauté me donnent une grande joie: soïez ravie d'être aimée & respectée pour l'amour de Dieu; & renoncez à l'amour-propre qui voudroit s'attirer ces sentimens pour lui-même. Quand je vois nos cheres filles agir en esprit de foi, j'ai une grande espérance qu'elles s'établissent sur des fondemens solides. Dieu veuille les bénir de plus en plus, afin qu'elles puissent par leurs soins & par leurs veilles accroitre son roïaume. Je ne vous enverrai pas aujourd'hui vos Constitutions. M. Racine & M. Despréaux les lisent, les admirent, & y corrigent des fautes de langage. Vous recevez mes avis comme d'un ange. Dieu veuille que je vous les donne aussi parfaitement que vous les recevez.

LETTRE CLXXX.

DE M. DE FIESQUE A Me. DE MAINTENON.

14 *Juin.*

J'AI l'honneur, Madame, de vous écrire à la hâte pour vous supplier de conjurer le Roi de faire ici le Général & non le soldat: hier sans un gabion, une bale nous l'auroit emporté: M. le Comte de Toulouse reçut le

coup: il en fut quitte pour une contusion qui ne doit pas allarmer Madame de Montespan; le Roi lui demanda, s'il étoit blessé: je crois, répondit en riant le jeune Prince, je crois qu'une bale m'a touché: c'est répondre à la Bourbon. Je ne finirois point, Madame, si je vous disois les noms de tous ceux qui ont été blessez ou tuez auprès ou à côté du Roi; au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laisse le danger; & qu'il se contente de la gloire.

LETTRE CLXXXI.

DE L'ABBE' GOBELIN.

A LA MEME.

Paris, 18 *Mars*, 1692.

IL n'y eut jamais, Madame, douleur plus légitime que la vôtre: tout Paris a les yeux sur vous, & en est d'autant plus édifié, qu'on est persuadé qu'il n'a tenu qu'à vous de vous en exempter; ce qui fait qu'elle n'est pas regardée comme l'effet d'une tendresse molle & purement naturelle, mais comme l'effet d'une ame toute pleine de courage & de raison. Plût au ciel, que je fusse digne de mêler mes larmes avec celles que vous versez, & de joindre mes chetives prieres aux vœux que vous portez aux piés des autels pour la conservation du

premier & du plus grand Roi de la terre ! Mais que vous êtes merveilleux, ô mon Dieu ! dans la maniere dont il vous plait de faire souffrir vos élus ! vous ne les affligez pas comme les autres par la perte des biens, ni par l'outrage des calomnies : vous les sanctifiez par eux-memês, & vous faites de leur joie & de leur amour la cause de leur desolation & de leurs peines : ce qui me fait vous dire, Madame, qu'il n'y a rien dans l'écriture, qu'il vous convienne mieux de lui addresser que cette parole de Job : *Que la façon, Seigneur, dont vous me tourmentez est extraordinaire & admirable !* En effet, qu'est-ce que cette absence que vous pleurez, sinon la plus glorieuse expédition que jamais Monarque ait entrepris, qui épouvante toute l'Europe, & ne fait pas pâlir seulement le Prince d'Orange, le Marquis de Brandenbourg, le Duc de Baviere, mais jusqu'au Roi d'Espagne & l'Empereur ? Le soleil a-t-il jamais vu quelque chose de plus hardi que ce siége, tandis que de puissans ennemis conspirent par une basse jalousie contre une domination, qui par une modération vraiment chrétienne ne tend qu'à leur paix & à leur repos ? Enfin, qu'est-ce pour tout dire, que cette expédition, qu'une planche favorable présentée aux Flamands pour se tirer du naufrage qu'ils sont prêts de faire : & quel ravissement seroit pour nous de voir Louis le Grand, non seulement Roi de France & de Navarre, mais encore Duc de Brabant & Comte de Flandres ? Que cette pensée, qui n'est point une hyper-

bole de Poëte, mais le jugement des Politiques les plus sensés, adoucisse donc votre juste chagrin ! qu'elle anime votre juste piété ! qu'elle dissipe les craintes que vous pouvez avoir pour la sacrée personne d'un Prince, qui ne porte pas avec lui César & sa fortune, mais la justice de ses armes & les puissans intérêts de la Religion Catholique. Priez, jeunez, Madame, faites des aumônes & des communions : c'est ainsi qu'en pareilles occasions en ont usé les Clotildes, les Batildes, les Blanches de Castille, & tout ce que demande de vous l'état où vous a mis la Providence.

LETTRE CLXXXII.

A MADE. D'AUBIGNE'.

15 *Mars* 1693.

J'AI appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade ; & vos moindres maux me font trembler quand je songe à l'état où vous êtes. Est-il possible que vous n'aïez le cœur mal disposé que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités, qui vous seront inutiles, si vous ne les emploïez pas pour lui. Vous êtes bon, humain, libéral, juste, doux, aumonier, & tout cela sans devotion. Voïez Messieurs Thiberge & Brisacier, ou quelque autre homme de bien : je vous nomme ceux-

& par l'estime que j'ai pour eux : s'ils étoient contents de vous, j'aurois l'esprit en repos : verrai-je tout le monde se convertir, excepté vous ? faites des réflexions sur un sujet si important ; & pardonnez mes importunités en faveur de mon amitié. S'il est vrai, comme on veut me le persuader, que Mr. le Président Bignon se souvienne encore de notre ancienne connoissance, je vous prie de l'assurer, que j'ai conservé pour lui toute l'estime qu'il mérite & toute la reconnoissance des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Recommendez lui les intérêts du Duc de Richelieu ; c'est lui demander la justice : on lui demanderoit inutilement autre chose. Adieu ; vous ne répondez point aux lettres que je vous écris : peu de gens en usent de même : il faut, pour la rareté du fait, vous le pardonner.

LETTRE CLXXXIII.

DU CARDINAL OTTOBONI *

A ME. DE MAINTENON.

TRES-illustre & très-excellente Dame, Le mérite égal à la qualité que notre Sei-

* Ce Cardinal parvint au Pontificat, sous le nom d'Alexandre VIII ; il parvint au Cardinalat sans

gneur reconnoit en Votre Excellence l'oblige à lui témoigner dans l'occasion son affection: ainsi, Sa Sainteté envoïant à la cour de France Monsignor Trevisani, le charge de voir Votre Excellence en son nom, & de lui remettre *un* bref de sa part. Monsignor Trevisani marquera aussi à Votre Excellence mon attachement particulier pour elle. J'espere, qu'elle me fera connoitre combien elle en est persuadée par les commandemens dont elle m'honorera; je baise les mains à votre Excellence, dont je suis le très humble & très obéissant serviteur.

qu'il lui en coutât rien: il fit accroire à la fameuse Donna Olympia souveraine dispensatrice des graces qu'il lui donneroit un beau buffet d'argent & un très beau colier des perles, qu'il lui fit voir: quinze jours après, il y eut une promotion, ou Ottoboni fut nommé; & il renvoïa aussitôt le colier & la vaisselle chez le marchand qui les lui avoit pretez.

LETTRE CLXXXIV.

DE MONSEIGNEUR A LA MEME.

JE vous prie de me croire le meilleur de vos amis; votre lettre m'a tant fait de plaisir en me montrant l'amitié que le Roi a pour moi, & qu'il est content de moi, que je ne

puis m'empêcher de vous écrire pour vous remercier de me l'avoir mandé. Je vous assure, que je vous compte pour la meilleure amie que je puisse avoir ; & vous me ferez plaisir si je fais quelque-chose qui ne plaise pas au Roi de m'en donner avis franchement, afin que je tâche de mieux faire.

LETTRE CLXXXV.

DE L'ABBE' DE FENELON*.

A LA MEME.

LE zèle pour le salut du Roi ne doit point vous faire aller au de-là des bornes, que la Providence semble vous avoir marquées : il faut attendre les momens que Dieu seul peut connoitre : le vrai moïen d'attirer la grace de Dieu sur le Roi n'est pas de le fatiguer par des exhortations mais de l'édifier, d'entrer peu à peu dans son cœur par une conduite douce & patiente. Votre application à lui toucher le cœur, à lui ouvrir les yeux, à le garantir de certains piéges, à lui donner des conseils de paix, de modération, de soulagement pour ses peuples, d'amour pour l'Eglise, & votre

* L'Abbé de Fenelon fut le directeur de Made. de Maintenon, & succeda à l'Abbé Gobelin, comme M. de Chartres succeda à M. de Fenelon.

zèle à chercher de bons pasteurs demande de vous de grandes attentions & beaucoup de prudence. Vous êtes la sentinelle de Dieu au milieu d'Israël. Aimez le Roi; soïez lui soumise, comme Sara l'étoit à Abraham. Respectez-le du fonds du cœur: regardez-le comme votre Seigneur dans l'ordre de Dieu. Il est vrai, Madame, que votre état est une énigme; mais c'est Dieu qui l'a fait: vous ne l'avez pas desiré; vous ne l'avez pas choisi, pas même imaginé; c'est Dieu qui l'a fait; il vous cache ses secrets, & en cache aussi au public, qui le surprendroit, si vous les lui disiez comme à moi: c'est le mistere de Dieu: il a voulu que vous fussiez élevée pour sanctifier ceux qui naissent dans l'élévation. Vous êtes à la place des Reines: & vous n'avez pas plus de liberté ni d'autorité qu'une petite bourgeoise.

LETTRE CLXXXVI.

A MADE. DE S. G**.

Versailles, 14 *Avril*, 1694.

M. DE Noailles m'a promis une campagne brillante. Il m'écrit qu'il vaincra les ennemis du Roi & les siens. Comme il m'a toujours tenu parole, je compte fort sur cette double victoire. M. de Luxembourg ne fait pas fuir; il gagne des batailles par habitude, & prend des villes en badinant. Joieuse

& de Lorges ont de la bravoure, &, à ce qu'on dit, de la capacité. Je crois que le Roi n'estime pas beaucoup le Prince de Bade, & que le Roi est bon juge. Ainsi, je suis plus tranquille que vous ne pensez. Il est vrai que je souhaite ardemment la paix : mais on me connoit bien peu, si l'on s'imagine que je la préfere à la gloire du Roi. Ce n'est pas moi qui l'empêche d'aller en Flandre. Je l'y suivrois avec plaisir. Une réflexion de Madame du Lude, où je ne suis pas entrée, a rompu ce projet : & je vous avoue, que je n'en suis pas fâchée. Quelle gloire aquerroit-il à battre le Prince d'Orange, si accoutumé à être battu ?

LETTRE CLXXXVII.

A LA MEME.

12. *Mai.*

J'AI eu pendant deux mois une copie de *l'Explication du cantique des cantiques.* Il y a des endroits obscurs, il y en a d'édifians ; il y en a que je n'approuve en aucune maniere. L'Abbé de Fenelon m'a dit que le *Moien court* contenoit les misteres de la plus sublime dévotion, à quelques petites expressions près, qui se trouvent dans les écrits des Mistiques. J'en ai lu un morceau au Roi, qui m'a dit que c'étoient des rêveries. Il n'est pas encore assez

avancé dans la piété pour gouter cette perfection. J'ai bien prié Madame de Brinon de ne point mettre ces livres entre les mains de nos sœurs. Cette lecture est trop forte pour elles ; il leur faut un lait proportionné à leur âge. Cependant Madame Guion les édifie. Je l'ai priée de cesser ses visites ; mais je n'ai pu leur refuser de lire les lettres d'une personne pieuse, & de bonnes mœurs. M. de Paris paroît fort animé contre elle. Mais il avoue, que ses erreurs sont plus dangereuses par leurs suites que par le principe, & qu'il y a plus à craindre qu'à blamer. Prions Dieu qu'il enseigne ses voies à ceux qu'il a chargez de nous mener à lui.

LETTRE CLXXXVIII.

DE MADAME GUION.

A MADE. DE MAINTENON.

Paris, 7 Juin, 1694.

MADAME, permettez moi de me jetter à vos piés, & de remettre entre vos mains le soin de mon salut & de mon honneur. Depuis dix-huit ans, je m'occupe sans cesse à aimer Dieu. Je ne vois que des gens de bien. Je ne parle, & je n'écris qu'à mes amis dont toute la terre connoit le zèle & la vertu. Je

n'ai aucune liaiſon avec les gens ſuſpects à l'Egliſe ou à l'Etat. Cependant on me charge de calomnies de tous côtés ; on ſe déchaine contre moi, on noircit mes mœurs, on jette des ſoupçons ſur ma conduite paſſée & préſente, on dit que je ſuis rebelle à l'égliſe, que je veux faire une religion à ma mode, que je me crois plus éclairée que la Sorbonne, moi qui ne ſais autre choſe que Jeſus-Chriſt crucifié. M. Boſſuet ſait combien je ſuis ſoumiſe à mes directeurs : il m'a dit que j'avois la ſimplicité d'une colombe, & m'a offert un certificat que je ſuis à préſent bonne catholique. Il m'a défendu l'approche des ſacremens, je m'abſtiens depuis trois mois du pain céleſte, & quoique mon ame ſoit dans le déchirement, je ne murmure point contre cette déciſion. Ma vie a été juſqu'ici irréprochable, & l'on m'accuſe de vices ſcandaleux. Je vous ſupplie, Madame, par ce pur amour que Dieu a témoigné aux hommes en mourant pour eux, je vous ſupplie de demander au Roi des Commiſſaires pour informer extraordinairement de ma vie & mœurs, afin qu'étant purgée & juſtifiée des crimes atroces dont on m'accuſe, on procede avec moins de partialité à l'examen de ma doctrine. Ne me protégerez-vous point, Madame, contre l'injuſtice des hommes, vous qui connoiſſez toute leur malice ?

LETTRE CLXXXIX.

DE LA MEME A LA MEME.

MADAME, tant qu'on ne m'a accusée que de faire oraison, & d'apprendre aux autres à la faire, je me suis contentée de demeurer cachée. J'avois cru, que ne parlant, n'écrivant à personne, je satisferois tout le monde, que j'appaiserois mes ennemis, & que je tranquilliserois le zèle de certaines personnes de probité qui n'avoient de la peine, que parce que la calomnie les indisposoit; mais j'apprends, qu'on m'accuse de choses qui intéressent l'honneur & qu'on parle de crimes. Je crois devoir à l'église, à ma famille, & à moi-même la connoissance de la vérité. Je vous demande donc, Madame, une justice qui n'a jamais été refusée à personne, même dans les païs les plus barbares ni aux plus criminels; c'est de me faire mon procès, & de me faire donner des Commissaires moitié laïques moitié ecclésiastiques, tous gens d'une probité reconnue & sans prévention, car la seule probité ne suffit pas dans une affaire où la calomnie a prévenu une infinité de personnes. Si vous m'obtenez cette grace, & je vous en conjure, Madame, par les plaies de Jesus Christ, je me rendrai dans telle prison, qu'il vous plaira, ou qu'il plaira au Roi de m'indiquer; & je m'y rendrai avec une fille qui me sert depuis quatorze ans. Si Dieu fait

connoitre la vérité, vous pourrez voir que je ne suis pas tout à fait indigne des bontés dont vous m'avez honoré autrefois. Si Dieu veut que je succombe sous l'effort de la calomnie, j'adorerai sa justice, & je m'y soumettrai de tout mon cœur, demandant la punition que ces crimes méritent.

LETTRE CXC.

DE MADE. DE MAINTENON AU DUC DE CHEVREUSE.

VOus pouvez dire à Madame Guion, que j'ai encore parlé au Roi, & qu'il a fort approuvé un nouvel examen de ses écrits. On emploira pour cela des personnes d'une grande vertu & d'un grand savoir. C'est de quoi vous pouvez l'assurer. Je souhaite bien sincérement qu'elle ne soit pas dans l'erreur.

LETTRE CXCI.

AU DUC DE BEAUVILLIERS.

JE n'ai jamais rien cru des bruits que l'on faisoit courir sur les mœurs de Madame

Guion, je les crois très bonnes & très pures ; mais c'est sa doctrine qui est mauvaise, du moins par les suites. En justifiant ses mœurs, il seroit à craindre qu'on ne donnât cours à ses sentimens, & que les personnes déjà séduites ne crussent que c'est les autoriser. Il vaut mieux approfondir une bonne fois ce qui a rapport à la doctrine ; après quoi tout le reste tombera de lui-même. Je m'y employerai fortement.

LETTRE CXCII.

A MADE. DE S. G**.

ENcore une lettre de Madame Guion. Cette femme est bien importune. Il est vrai qu'elle est bien malheureuse. Elle me prie aujourd'hui de faire associer à l'Evêque de Meaux l'Evêque de Châlons, & le Supérieur de Saint-Sulpice pour juger définitivement des points sur lesquels on accuse sa foi. Elle me promet une obéissance aveugle. Je ne sai si le Roi voudra donner encore cette nouvelle mortification à M. de Paris ; car enfin, cette hérésie est née dans son diocese ; & c'est à lui à en décider le premier. Comptez qu'il ne laissera pas perdre ses droits. Fenelon a trop de pieté pour ne pas croire qu'on peut aimer Dieu uniquement pour lui même, & trop d'esprit pour croire qu'on peut l'aimer au milieu des

vices les plus honteux. Il m'a protesté qu'il ne se mêloit de cette affaire, que pour empêcher qu'on ne condamnât par inattention les sentimens des vrais devots. Il n'est point l'avocat de Madame Guion, quoiqu'il en soit l'ami; il est le défenseur de la piété & de la perfection chrétienne. Je me repose sur sa parole, parce que j'ai connu peu d'hommes aussi vrais que lui.

LETTRE CXCIII.

DU CARDINAL GUALTERIO A MADE. DE MAINTENON.

14 *Juillet*, 1695.

SI j'étois capable de vous obéir, Madame, je regarderois vos ordres comme la fortune la plus glorieuse qui pût m'arriver. Je vous supplie de vouloir bien m'honorer de vos ordres, en tous lieux, en tout tems, & en toute occasion, sans aucune réserve, & avec toute l'autorité absolue, que vous devez être persuadée avoir sur moi.

LETTRE CXCIV.

A MADE. DE S. G**.

Verfailles, 12 *Mars*, 1696.

TOut le monde eft malade : le Roi a la fievre tierce, le P. de la Chaize un gros rhume, le Duc de Bourgogne la migraine, Madame du Lude & moi des vapeurs ; enfin c'eft une pitié : la Mornay feule réfifte héroïquement au changement de la faifon. Depuis l'abfence de Mademoifelle d'Aumale, nous fommes fort triftes : je languis bien que cette retraite à Saint-Cyr foit finie. On nous promet la paix avant la fin de l'année : le Roi y travaillera efficacément en continuant à vaincre & furtout en détachant des alliés M. de Savoie. Madame de Montefpan fe défait de tous fes bijoux : elle a été furprife elle-même du nombre & du prix. Mes filles ne font point une reffource contre l'ennui. Je fuis du matin au foir occupée à terminer leurs differends, à prévenir la defunion : j'aimerois mieux avoir un empire à gouverner : j'ai réfolu de renvoïer la petite de Chaumont chez fes parens le plus poliment qu'il me fera poffible : fi vous ne l'approuvez point, vous me le direz fans détour : mais il me femble, que le bon ordre le demande. Je crains de prendre les chofes trop vivement, & prefqu'autant d'être accufée de

mollir mal à propos. Je suis vieille ; je puis me prévenir ; & à mon âge il n'est que trop ordinaire de se conduire comme une personne de l'autre siécle. Je me suis mise au dessus des discours de ce païs-ci : mais je n'ai pas la même fermeté à l'égard des jugemens qu'on porte de mes actions dans le païs où vous vivez.

LETTRE CXCV.

DU CARDINAL JANSON A ME. DE MAINTENON.

Rome, 15 *Mai*, 1696.

J'AI reçu, Madame, avec le respect que je dois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec celle pour le Pape, que je lui ai rendue, & dont il a été touché : il m'a témoigné une estime infinie pour votre personne & pour votre vertu. Je lui ai demandé des indulgences pour les Dames de Saint-Cyr, après lui avoir fait le détail de tout ce qui se passe dans cette maison, dont il a été édifié. Il a ordonné au Cardinal Albano, Secretaire des brefs, de faire expédier des indulgences dans la forme la plus ample, & pour les Dames religieuses, & pour les Demoiselles qui y sont élevées, & même pour ceux qui visiteront leur église une fois l'année.

LETTRE CXCVI.

A MADE. DE S. G***.

Maintenon, 24 *Août*, 1696.

JE ne suis pas surprise des différens jugemens qu'on porte de l'Instruction de M. de Paris. Ce premier pas étoit difficile ; & toutes les personnes desinteressées qui l'ont lue conviennent qu'il s'en est tiré en homme très prudent. Certainement le Roi en sera satisfait. Les Jesuites ne lui pardonneront pas de s'être élevé au siége de Paris sans leur participation : s'ils me fâchent, je prierai le Pape de le faire Cardinal. Il falloit à la premiere Eglise du Roïaume un Prélat, de moeurs sans tache, d'un caractere modéré, doux, simple, d'une piété éclairée & solide ; le Roi a cru voir toutes ces qualités réunies dans M. de Noailles : il s'est consulté, il a consulté des gens de bien, il a consulté Dieu ; & rien n'est plus vrai, que s'il eut connu en France un plus honnête homme, il l'auroit donné à sa Capitale. Plût à Dieu, que ces guerres de Religion fussent aussi près de leur fin que celle qui divise les Princes de l'Europe ! La paix est faite avec le Duc de Savoie ; & le Roi est disposé à la donner au reste de l'Europe. La Princesse Adelaïde sera le noeud de ce traité. L'Empereur vouloit l'avoir pour le Roi des Romains : mais le Duc de Bourgogne l'a em-

porté fut son rival : cette Princesse est fort aimable, mais elle est bien jeune : il faudra l'élever : voilà de nouveaux embarras. Je vous envie votre solitude, votre tranquillité ; & je ne suis plus surprise que la Reine Christine soit descendue du trône pour vivre avec plus de liberté.

LETTRE CXCVII.

A MADAME LA DUCHESSE DU SAVOIE.

VOICI une lettre qui ne convient guére au respect que je dois à V. A. R. mais je crois qu'elle la pardonnera aux transports de joie où nous sommes du trésor que nous recevons. Elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit : sa maniere d'écouter & tous les mouvemens de son visage font assez voir que rien ne lui échappe. V. A. R. ne croira point quoiqu'on puisse lui mander, jusqu'où va la satisfaction du Roi : il me dit hier, qu'il étoit en garde contre lui, pour que sa joie ne parût pas excessive. La Princesse a une politesse qui ne lui permet de rien dire de desagréable : je voulus hier m'opposer aux caresses qu'elle me faisoit en lui disant que j'étois trop vieille : elle me répondit : *ah! point si vieille.* Quand le Roi fut sorti de la chambre, elle

vint m'embrasser : ensuite elle me fit asseoir, aïant bien remarqué que je ne puis me tenir debout ; & se mettant d'un air flatteur presque sur mes genoux, elle me dit : „ maman „ m'a chargée de vous faire mille amitiés de „ sa part, & de vous demander la vôtre pour „ moi : apprenez moi bien, je vous prie, tout „ ce qu'il faut faire pour plaire au Roi " : ce sont ses paroles, Madame ; mais l'air de gaîté, de douceur, & de grace qui les accompagnoit ne se peut mettre dans une lettre.

LETTRE CXCVIII.

A MADAME DE F**.

Tout est porté à des extrêmités déplorables. Le Roi est très touché de ce qu'il fait, & n'en fait qu'une partie. On est bien injuste de m'attribuer tous ces malheurs : s'il étoit vrai que je me mêlasse de tout, on devroit bien m'attribuer quelquefois les bon conseils. Il y a dix ans que je suis en faveur : je n'ai encore nui à personne : j'ai fait beaucoup de mécontens, je n'ai jamais fait ni méchanceté ni injustice. Le Roi m'a reproché souvent ma modération : cela vaut bien mieux, que s'il me reprochoit mon importunité. Avec cette insensibilité que je croïois avoir pour les choses de ce monde & surtout pour les jugemens des

indevots, je me retrouve aujourd'hui aussi peu avancée, que lorsque je commençai à me réprimer & à me vaincre. L*** me donne des peines infinies, me brave, s'appuie sur M. de Vendome, & ne me pardonne point d'avoir découvert qu'il m'avoit trompé.

LETTRE CXCIX.

A LA MEME.

JE vous prie de charger M. Lallemant d'examiner avec soin les papiers de M. de Tillemont *. Cette histoire doit s'y trouver. La copie que j'en ai vient de lui; & il m'en manque trois cahiers : je crois que c'est le huitieme & les deux derniers. Ne dites point à M. Lallemant que cette recherche me regarde : il pourroit entrer en quelque méfiance. Tout est esprit de parti pour certaines gens. J'ai vu l'Abbé de Choisy **, & je l'ai vu si raisonnable, que comparé à ce qu'il étoit autrefois il y a plaisir à le voir. Mais,

* Sebastien le Nain de Tillemont, né à Paris 1637. éléve de Nicole, auteur de l'Histoire Ecclésiastique, mort en 1698.

** François de Choisy, né à Rouen en 1644. envoié à Siam, auteur de divers ouvrages, dont le meilleur est son livre de Mémoires, mort en 1719.

mon enfant, la grace opere bien d'autres prodiges.

LETTRE CC.

A LA MEME.

JE sai tout ce qu'on prête au Duc du Maine. On ne réussira point à nous brouiller, il a voulu me donner des preuves de la derniere clarté. Je les ai refusées. S'il est coupable, il l'est si peu que j'aurois tort d'en être offensée. C'est un sentiment d'amour filial: & comment le condamnerois-je, moi qui ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il aimât plus sa mere que moi, sans avoir pu en venir à bout! Je ne doute pas, que Madame de Montespan n'eût été charmée d'une rupture éclatante. Je ne lui donnerai jamais ce plaisir.

LETTRE CCI.

A LA MEME.

LEs nouvelles de Pologne sont si bonnes que je n'ai pu refuser à Madame la Princesse de Conti ce qu'elle souhaitoit depuis si

long-tems. L'Abbé de Polignac * donne à toute cette famille un air de grandeur qui ne déplait point. Le Prince partira demain : c'est un peu tard. Mais le malheur est irréparable. Madame de Simiane suit ses caprices, & vous savez ce que c'est. Je l'ai abandonnée à sa conduite. Je me suis toujours repentie d'avoir voulu diriger des femmes : les hommes sont plus traitables & plus dociles.

* Melchior de Polignac, Cardinal, né au Velay en 1662, le modele des Négociateurs, bon Poëte latin, mort en 1741.

LETTRE CCII.

A LA MEME.

Mes vœux sont enfin exaucez : non ;

depuis la disgrace
De l'altiere Vasthi dont j'occupe la place,

je n'eus jamais un plaisir égal à celui que je ressens aujourd'hui. Je vous félicite de votre triomphe. Votre joie fait la mienne. Je la sens toute entiere. Cette concurrence m'allarmoit. Tout a changé en un moment. Rapportons tout à celui qui distribue à son gré

la fortune ou la misère. C'eſt mon refrein; & quand vous ſerez à mon âge, vous verrez qu'il eſt bien doux de renvoïer à la Providence toute la gloire de ce qui nous arrive d'heureux.

LETTRE CCIII.

DU DUC DE VENDOME*

A MADE. DE MAINTENON.

MADAME, je vous dois après Dieu toutes les graces que je reçois du Roi. Trouvez bon que je vous en témoigne ma reconnoiſſance. L'inutilité de laquelle vous m'avez tiré ne convenoit bien à la paſſion que j'ai eu dès mes jeunes ans pour le ſervice de Sa Majeſté. Si j'ai quelques ſuccès & quelque gloire, je vous les devrai, Madame, & heureux ou malheureux, je ſerai toujours &c.

* Louis Joſeph, Duc de Vendome, Général des Galeres de France en 1694. mort en 1712.

LETTRE CCIV.

A MADAME DE S. G**.

Versailles, 25 *Mai*, 1697.

LA prise de Barcelone, d'Ath, & de Cartagene permet au Roi de convaincre les alliez de son amour pour la paix : il pourra la faciliter en se relâchant des conditions que ses victoires & ses conquêtes semblent autoriser, sans deroger à sa gloire : il pourra même étendre le terme qu'il leur a fixé pour les accepter. Toutes les restitutions que le Roi offre ont causé ici de grands débats : on est las de la guerre, & l'on trouve une espece de honte à restituer ce qui a couté tant d'efforts & de sang : pour moi il me semble qu'il y a de la gloire à restituer ce qu'on a pris, pourvu qu'on n'y soit pas contraint par une puissance supérieure : cette démarche ne peut qu'être attribuée à la générosité du Roi.

LETTRE CCV.

A LA MEME.

MADAME est fort contente : le Roi lui a promis d'obliger l'Electeur Palatin à lui donner tous les ans trois cens mille livres,

jusqu'à ce que son affaire soit jugée par des arbitres. Le Cardinal de Furstemberg ne sera point abandonné, quoiqu'on soit peu content de lui : il m'a écrit des lettres fort pressantes ; & le Roi en a été touché. Enfin nous respirons, nous n'aurons plus que notre salut à faire : je remercie Dieu tous les jours des sentimens de paix qu'il inspire au Roi : c'est une grande grace pour lui & pour son peuple : vous sçavez combien il en étoit autrefois éloigné : La devotion rend le coeur tendre sur le malheur des hommes, & l'esprit éclairé sur les objets de la véritable gloire.

LETTRE CCVI.

A LA MEME.

Versailles, 10 *Decembre.*

ON se trompe : le goût des plaisirs est éteint dans le cœur du Roi : l'âge & la devotion lui ont fait faire des réflexions sérieuses sur la vanité & le néant de tout ce qu'il aimoit autrefois ; & il avance tous les jours dans les voies de Dieu : il n'assiste aux spectacles & aux fêtes qu'avec répugnance : il se plaint avec moi de la contrainte que lui impose son rang de prendre part à des plaisirs qui n'en sont plus pour lui. La Princesse est

tous les jours plus charmante : le Duc de Bourgogne en est fou : il a été reglé qu'il ne la verroit que sur le pié de maitresse : elle en a pleuré, & a dit : eh ! ne suis-je pas sa femme ? ensuite elle en a ri, & m'a promis de lui être toujours cruelle, jusqu'à ce que le Roi lui ordonnât de ne l'être plus. Cette enfant nous amuse beaucoup : Madame de Savoye l'a bien instruite : le Roi n'a pas la force de lui rien refuser : ses Dames sont accablées de présens. Tout est ici dans la joie : dès-que les fêtes seront finies, nous serons plus tranquilles & ne serons pas moins gais : mes lettres seront aussi plus longues ; mais mon affection pour vous n'augmentera point.

LETTRE CCVII.

DU CARDINAL AQUAVIVA A ME. DE MAINTENON.

TRES illustre & très excellente Dame, quelque pressant desir que j'aie toujours eu de faire connoitre à Votre Excellence mon respectueux dévouement, je n'ai pas cependant osé prendre cette liberté. La dignité de Cardinal dont le Saint Pere vient de m'honorer me rend plus hardi, parce qu'elle me favorisera peut-être l'occasion que je desire depuis

ſi long tems de rendre ſervice à Votre Excellence, lorſqu'elle m'honorera de ſes ordres. Madame la Princeſſe des Urſins, qui connoit depuis ſi long-tems les diſpoſitions de mon cœur, ſera une bonne caution de mon attachement à V. E. elle qui eſt ſi bien inſtruite de celui que j'ai pour le Roi Catholique mon maitre, & pour le Roi très Chrétien. Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

LETTRE CCVIII.

DE LA DUCHESSE DE BOURGOGNE A LA MEME.

Jeudi, 1698.

JE ſuis au deſeſpoir, ma chere Tante, que vous ſoïez en colere contre moi: je vous aſſure que je ne le mérite pas tant, & que je ne ſonge du matin au ſoir qu'à vous plaire & à ne point faire de ſottiſes, pour me rendre digne de votre amitié. Je vois bien, que c'eſt par tendreſſe pour moi, que vous êtes ſi vive ſur tout ce qui me régarde. Je vous aſſure que dans tout ce qu'on vous a dit de moi, il y a bien des choſes qui ne ſont pas vraies. Mais je vois bien que vous commencez à vous dégoûter de moi, & que dans peu de tems vous ne m'aimerez plus du tout. Vous auriez rai-

son de ne plus m'aimer, s'il étoit vrai que je me cachasse de vous, & si je ne vous disois pas la vérité, comme vous commencez à le croire : voïez jusqu'où cela va ; si vous me croïez menteuse, il est impossible que vous n'aïez pas du mépris pour moi ; & si vous en avez, le Roi en aura aussi ; & si le Roi en a, je serai au desespoir : oui ; je suis au desespoir, quand je songe que je vais perdre votre amitié, & ce n'est pas tant par ma faute que par de faux rapports : je suis prête à faire tout ce que vous voudrez, pour que cela n'arrive pas.

LETTRE CCIX.

DE LA MEME A LA MEME.

JE vous prie, ma chere maman, de ne pas croire tout ce qu'on vous dira contre moi : on vous dira bien des choses qui ne sont point vraies : je vais vous dire la vérité. M. le Duc de Bourgogne est entré ce matin à onze heures dans mon cabinet : au moins je ne lui avois pas dit que j'y serois seule : je caressois mes pigeons : il s'est assis, après m'avoir dit que j'étois bien éveillée ; & tout à coup il s'est jetté sur moi comme un oiseau de proie pour me faire des sottises : je l'ai repoussé & me suis arrachée de ses bras : il étoit laid à faire peur :

cette fois là, il ne m'a donné qu'un baiser : je l'ai bien grondé en lui disant que je le dirois à ma chere tante. Il m'a répondu qu'il savoit de bonne part qu'on jouoit comme cela avec sa maîtresse. Je lui ai dit que je ne voulois plus être sa femme : il m'a répondu : soïez donc ma femme ; & s'est jetté encore sur moi : Madame Mornay est entrée en ce moment : elle vous dira bien du mal de moi : mais moi, je vous ai dit la vérité.

LETTRE CCX.

A MADE. DE S. G**.

Versailles, 4 *Mars*, 1698.

J'Etablis ma niéce : la chose est faite : ainsi depêchez vous ; vite un compliment. Il en coute à mon frere cent mille francs, à moi deux cens mille écus, au Roi un million : vous voïez que la gradation est assez bien observée. M. de Noailles donne à son fils vingt mille livres de rente, & lui en assure le double après sa mort. Le Roi qui ne fait pas faire les choses à demi donne à M. d'Ayen la survivance des gouvernemens de son pere. Voilà une belle alliance : le Maréchal en mourra de joie : son fils est sage : il aime le Roi & en est aimé ; il craint Dieu & il en sera béni : il a un beau régiment, & on y joindra des pen-

sions : il aime son metier, & il s'y distinguera. Enfin, je suis fort contente de cette affaire. Quand Mademoiselle d'Aubigné naquit, je ne prévis pas tant de bonheur. Elle est bien élevée ; elle a plus de prudence qu'on n'en a à son âge ; elle a de la piété ; elle est riche : trouvez-vous que M. de Noailles fasse un mauvais marché ? je crois qu'on est fort content de part & d'autre, & qu'on s'avoue en secret qu'on l'auroit été à moins. Adieu, ma très chere ; vous voïez bien que je n'ai pas le tems d'écrire de longues lettres, ou du moins qu'il ne convient pas que je paroisse l'avoir.

LETTRE CCXI.

DE LA DUCHESSE DE BOURGOGNE A MADE. DE MAINTENON.

JE suis au desespoir, ma chere Tante, de vous déplaire toujours. Je suis bien résolue de me corriger, & de ne plus jouer à ce malheureux jeu, qui me fait perdre mon argent & votre amitié. Je vous prie, ma chere Tante, de n'en point parler, en cas que je tienne la resolution que j'ai prise : je ne me consolerai point d'être la cause de vos maux ; & je ne le pardonnerai point à ce maudit lansquenet : j'espere que dorénavant ma conduite réparera

mes fautes, & que je regagnerai votre amitié. Tout ce que je souhaite est de me rendre une Princesse aimable par sa conduite : je me flatte que mon âge n'est point encore assez avancé, ni ma réputation assez termie, pour qu'avec le tems je n'y puisse parvenir. Je suis au desespoir de vous avoir déplu : j'ai abandonné Dieu, & il m'a abandonnée : j'espere qu'avec son secours, que je lui demande de tout mon cœur, je me corrigerai : rendez moi, ma chere maman, votre estime & votre amitié dont je me suis rendue indigne : je vous assure que je la mériterai ; il me faudra bien du tems : mais c'est la seule occupation que desormais je vais avoir.

LETTRE CCXII*.

DE RACINE A LA MEME.

Paris, 4 *Mars*, 1698.

MADAME, j'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires : mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire, que M. le Maréchal de - - - s'offrit généreusement de vous remettre entre les

* Cette lettre a été imprimée dans les mémoires de Jean Racine.

mains avec priere de le presenter à Sa Majesté . . . Voilà, Madame, tout naturellement comme je me suis conduit dans cette affaire ; mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras. Je vous avoue, que lorsque je faisois tant chanter dans Esther : *Roi, chassez la calomnie,* je ne m'attendois guéres que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale, & rebelle à l'église. Aïez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'église croit & ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété : j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu, qu'on y eut trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ? . . . Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si l'on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inspirer aux autres les sentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi. . . . J'ose dire, que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même ; mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du Roi ni de l'évangile. Il y a des

témoins encore vivans, qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu fouvent combattre de petits chagrins, qui naiffent quelquefois dans l'efprit de gens que le Roi a le plus comblez de fes graces. Hé quoi! Madame, avec quelle confcience pourrai-je dépofer à la poftérité, que ce grand Prince n'admettoit point les faux raports contre les perfonnes qui lui étoient le plus inconnues, s'il faut que je faffe moi-même une fi-trifte expérience du contraire! Mais je fai ce qui a pu donner lieu à une accufation fi injufte. J'ai une tante, qui eft Supérieure de Port Roïal, & à laquelle je crois avoir des obligations infinies: c'eft elle qui m'apprit à connoitre Dieu dès mon enfance; & c'eft elle auffi dont Dieu s'eft fervi pour me tirer des égaremens & des misères où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. . . . . Pouvois-je, fans être le dernier des hommes, lui refufer mes petits fecours dans cette néceffité? Mais à qui eft-ce, Madame, que je m'addreffai pour la fecourir? j'allai trouver le P. de La Chaife, & lui repréfentai tout ce que je connoiffois de l'état de cette maifon. Je n'ofe croire que je l'aie perfuadé: mais il parut très content de ma franchife, & m'affura, en m'embraffant, qu'il feroit toute fa vie mon ferviteur & mon ami. Je puis protefter devant Dieu, que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui foit fufpect de la moindre nouveauté: je paffe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille, & ne fuis, pour ainfi dire, dans le monde, que quand je fuis à Marli.

Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve est très digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule chose que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail; mais jugez quelle amertume doit jetter sur ce travail la pensée que ce même grand Prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis avec le plus profond respect &c.

LETTRE CCXIII.

A ME. DE LA MAISON-FORT.

JE vous prie, ma chere fille, de vous souvenir que vous êtes Chrétienne & Religieuse. Votre vie doit être cachée, mortifiée, & privée de tous les plaisirs. Vous ne vous repentez pas du parti que vous avez choisi: prenez-le donc avec ses austérités & ses suretés. Vous auriez eu plus de plaisirs dans le monde, & selon les apparences vous vous y seriez perdue. Ou Racine, en vous parlant du théatre, vous y auroit entrainée: ou M. de Cambrai

auroit contenté ou même renchéri sur votre délicatesse, & vous seriez quiétiste. Jouissez donc du bonheur de la sureté. Aimeriez-vous mieux que votre maison fût plus éclatante que solide ? & que vous serviroit d'y avoir brillé, si vous vous étiez abimée avec elle ? Pourquoi Dieu vous a-t-il donné tant d'esprit & tant de raison ? Croïez-vous que ce soit pour discourir, pour lire des choses agréables, pour juger des ouvrages de prose & de vers, pour comparer les gens de mérite & les auteurs les uns avec les autres ? Ces desseins ne peuvent être de lui. Il vous en a donné pour servir à un grand ouvrage établi pour sa gloire. Tournez vos idées de ce côté-là ; elles sont aussi solides que les autres sont frivoles. Tout ce que vous avez reçu est pour le faire profiter. Vous en rendrez compte. Il faut que votre esprit devienne aussi simple que votre cœur. Que voudriez-vous apprendre, ma chere fille ? Je vous réponds sur beaucoup d'expérience qu'après avoir bien lu, vous verriez que vous ne sauriez rien. Votre religion doit être tout votre savoir. Votre tems n'est plus à vous. Dieu vous a donné toute la raison que la lecture pourroit avoir donnée à une autre. Je le remercie de ce que vous aimez l'oraison & l'office. Je ne vous y vois point, sans regretter de n'être pas religieuse.

LETTRE CCXIV.

A LA MEME.

1699.

IL ne vous eſt pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'eſprit. Vous en ſerez plus humble, & vous ſentirez par votre experience, que nous ne trouvons nulle reſſource en nous, quelque eſprit que noûs aïons. Vous ne ſerez jamais contente, ma chere fille, que lorſque vous aimerez Dieu de tout votre cœur : ce que je ne dis pas par rapport à la profeſſion où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit il y a long-tems, qu'après avoir cherché, trouvé, & gouté de tous les plaiſirs, il confeſſoit que tout n'eſt que vanité & affliction d' eſprit, hors aimer Dieu & le ſervir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui devore lès grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de triſteſſe dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ; & qu'il n'y a que le ſecours de Dieu qui m'empêche d'y ſuccomber? j'ai été jeune & jolie; j'ai gouté des plaiſirs ; j'ai été aimée par-tout; dans un âge un peu plus avancé, j'ai paſſé des années dans le commerce de l'eſprit. Je ſuis venue à la faveur ; & je vous proteſte, ma chere fille, que tous les états laiſſent un vuide affreux, une inquié-

tude, une lassitude, une envie de connoître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entiérement. On n'est en repos que lors qu'on s'est donné à Dieu ; mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher ; qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation, & la paix au fonds du cœur au milieu des plus grandes peines.

LETTRE CCXV.

A LA MEME.

SE peut-on faire devote quand on veut ? oui, ma chere fille, on le peut ; & il ne nous est pas permis de croire que Dieu nous manque. *Cherchez & vous trouverez : heurtez à la porte, & on vous l'ouvrira :* ce sont ses paroles ; mais il faut le chercher avec humilité & simplicité. Saint Paul pouvoit bien en savoir plus qu'Ananie. Il va pourtant le trouver, & apprend par lui ce qu'il faut qu'il fasse. Vous ne le saurez jamais par vous-même. Il faut vous humilier. Vous avez un reste d'orgueil que vous vous déguisez à vous même sous le goût de l'esprit : vous n'en devez plus avoir ; mais vous devez encore moins chercher

cher à le satisfaire avec un confesseur. Le plus simple est le meilleur pour vous ; & vous devez vous y soumettre en enfant. Comment surmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie, si un accent Normand ou Picard vous arrête, ou si vous vous dégoûtez d'un homme, parce qu'il n'est pas aussi sublime que Racine ? Il vous auroit édifié, le pauvre homme, si vous aviez vû son humilité dans sa maladie: & son repentir sur cette recherche de l'esprit. Il ne chercha point dans ce tems-là un directeur à la mode ; il ne vit qu'un bon Prêtre de sa paroisse. J'ai vû un autre bel-esprit, qui avoit fait de très beaux ouvrages, sans les avoir fait imprimer, ne voulant pas être sur le pied d'auteur : il brula tout, & il n'est resté de lui que quelques fragmens dans ma mémoire. Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer. Vous n'avez encore guère vécu ; & vous avez pourtant à renoncer à la tendresse de votre cœur, & à la délicatesse de votre esprit. Allez à Dieu, ma chere fille, & tout vous sera donné. Addressez vous à moi, tant que vous voudrez. Je voudrois bien vous mener à Dieu ; je contribuerois à sa gloire ; je verrois le bonheur d'une personne que j'ai toujours aimée particulierement ; & je rendrois un grand service à un institut qui ne m'est pas indifférent.

LETTRE CCXVI.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

1700.

N'ESPE'REZ pas un parfait bonheur : il n'y en a point ſur la terre ; & s'il y en avoit, il ne ſeroit pas à la cour.

La grandeur a ſes peines, & ſouvent plus cruelles que celles des particuliers ; dans la vie privée, on ſe fait aux chagrins : à la cour, on ne s'y habitue pas.

Votre ſexe eſt encore plus expoſé à ſouffrir, parce qu'il eſt toujours dans la dépendance. Ne ſoïez ni fachée ni honteuſe de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui ſont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le Duc de Bourgogne ſoit votre meilleur ami & votre ſeul confident.

N'eſpérez pas que votre union vous procure une paix parfaite : les meilleurs mariages ſont ceux où l'on ſouffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur & avec patience. Il n'y en eut jamais ſans quelque contradiction.

Soïez complaiſante, ſans faire valoir vos complaiſances.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes ſont pour l'ordinaire moins

tendres que les femmes ; & vous ſerez malheureuſe ſi vous êtes délicate en amitié : c'eſt un commerce où il faut toujours mettre du ſien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouſe : n'eſpérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins, & les reproches. Le ſeul moïen eſt la patience & la douceur : l'impatience aigrit & aliene les cœurs ; la douceur les ramene.

En ſacrifiant votre volonté, ne prétendez rien ſur celle d'un mari : les hommes y ſont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les éleve avec moins de contrainte. Ils ſont naturellement tiranniques ; ils veulent les plaiſirs & la liberté, & que les femmes y renoncent : n'examinez pas ſi leurs droits ſont fondez : qu'il vous ſuffiſe qu'ils ſoient établis : ils ſont les maîtres : il n'y a qu'à ſouffrir & à obéir de bonne grace.

Parlez, écrivez, agiſſez, comme ſi vous aviez mille témoins : comptez que tôt ou tard tout eſt ſçu : il eſt très dangereux d'écrire.

Ne confiez à perſonne rien qui puiſſe vous nuire, s'il eſt redit : comptez que les ſecrets les mieux gardez ne le ſont que pour un tems : la cour eſt le païs du miſtere & le païs de l'indiſcrétion.

On ne donne preſque jamais aux Princes qu'une maxime, qui eſt celle de la diſſimulation : elle eſt fauſſe & fait tomber dans de grands inconvéniens. J'aime bien mieux une prudente franchiſe.

Soïez tendre aux prieres des malheureux. Dieu ne vous a fait naitre dans ce haut rang que pour vous donner le plaiſir de faire du bien. Le pouvoir de rendre ſervice & de faire des heureux eſt le vrai dédommagement des fatigues, des deſagrémens, de la ſervitude de votre état.

Soïez compatiſſante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des graces : mais ne ſoïez pas importune à ceux qui les diſtribuent ou qui les donnent.

N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt & quelque gloire qu'on vous y faſſe enviſager.

Aimez vos parens : mais que la France ſoit votre ſeule patrie.

Soïez en garde contre le goût que vous avez pour l'eſprit. Trop d'eſprit humilie ceux qui en ont peu : l'eſprit vous fera haïr du plus grand nombre ; & peut-être meſeſtimer des perſonnes ſages.

LETTRE CCXVII.

A MADAME DE S. G**.

11 *Novembre*, 1700.

A l'heure qu'il eſt, on délibere ſur le ſort de la France, de l'Eſpagne, ſur le ſort de toute l'Europe : la guerre eſt inévitable, à moins qu'on ne prenne un parti honteux ; &

c'eſt ce que je ne crains pas d'un conſeil où le Roi preſide. Les ſentimens ſont fort partagés : je ſuis ſure que dans ce moment on conteſte avec beaucoup de vivacité. Le Duc de Bourgogne ne ſera pas de l'avis de Monſeigneur : on dit que la raiſon eſt pour le Duc de Bourgogne, & que la gloire eſt pour ſon-pere. Le Duc de Beauvilliers donnera ſa voix au traité de partage, & le Chancelier à l'acceptation pure & ſimple de cette belle ſucceſſion. Le Dauphin prendra un milieu entre ces deux avis : il voudra qu'on renonce au teſtament & au traité : on dit que c'eſt le ſeul moïen d'éluder la guerre : il eſt bien conſeillé.

LETTRE CCXVIII.

A LA MEME.

MONSEIGNEUR triomphe : il a remontré que le Roi étoit trop juſte pour l'éloigner d'une ſucceſſion que toutes les loix lui donnoiènt, qu'il y renonçoit en faveur du Duc d'Anjou, & qu'il ſe bornoit à dire toute ſa vie, le Roi mon Pere & le Roi mon Fils. Le Duc de Bourgogne eſt revenu à ce ſentiment : & a dit, qu'il ne l'avoit combattu que pour éclaircir la matiere, & qu'il cédoit volontiers tous ſes droits à ſon frere. Le public ne ſera informé de tout ceci que dans quelques jours.

Le Duc d'Anjou ne sera traité comme Roi qu'après l'audience de l'Ambassadeur d'Espagne. Priez Dieu qu'il bénisse tous les desseins du Roi, & qu'il sanctifie toutes ses pensées.

LETTRE CCXIX.

DU DUC DE BERRI

A MADE. DE MAINTENON.

Decembre, 1700.

NOus avons eu hier la triste séparation du Roi d'Espagne : nos adieux ont été fort tendres : je n'éprouvai jamais mieux combien j'ai d'amitié pour lui : je vous prie, Madame, de vouloir bien m'accorder la vôtre, comme vous me l'avez fait espérer. Je crains de vous ennuier ; c'est pourquoi je finis.

LETTRE CCXX.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE A LA MEME.

16 *Janvier*, 1701.

VOILA, ma chere Tante, une lettre du Roi d'Eſpagne : vous verrez qu'il ne vous a pas oublié, & que ſi les couronnes dérangent bien des têtes, elles ne changent point le cœur des Bourbons : je vous rends les propres paroles de M. le Duc de Bourgogne, qui pourroit bien avoir retenu cette phraſe de M. de Cambrai.

LETTRE CCXXI.

DE LA REINE DOUAIRIERE D'ESPAGNE A LA MEME.

MA chere Marquiſe, j'ai lu avec plaiſir, que vous approuviez les précautions que j'ai priſes de ne rien faire de

quelque attention ſans l'agrément du Roi Catholique & particuliérement du Roi de France mon cher frere & mon protecteur. Quant à ce que je vous avois mandé de l'idée que j'avois de la perſonne du Duc de Saint Pierre pour me ſervir de majordome, j'avois eſpéré que vous en auriez parlé au Roi mon frere: mais vous me mandez ne l'avoir point fait; comme je crois, ma chere Marquiſe, que ce Duc ſeroit plus convenable aux deux Rois auprès de ma perſonne, vous me ferez plaiſir d'en parler au Roi mon cher frere & le porter à faire écrire au Roi ſon petit-fils & mon cher neveu. Je ſuis bien à vous, ma chére Marquiſe de Maintenon.

LETTRE CCXXII.

A MADE. DE S. G**.

2 *Mars*, 1701.

JE ſai tous les diſcours que l'on a tenu contre Chamillard : mais on ne ſait pas qu'il a refuſé la ſucceſſion de M. de Barbézieux, & que le Roi a voulu qu'il acceptât, parce qu'il eſt bon qu'en tems de guerre les deux emplois ſoient réunis ſur une même tête. Chamillard eſt honnête homme : s'il gouverne les finances du Roïaume comme celles de Saint-Cyr, nous ne trouverons pas à dire Colbert.

Le Roi lui a promis de partager avec lui le travail du département de la guerre : cela seul a pu rassurer sa modestie. La Duchesse de Bourgogne a pris de l'affection pour lui ; & il travaillera quelquefois avec le Duc pour le former. Ses manieres honnêtes lui ont gagné tous les cœurs. Il emploïera nos amis, & ne se fera pas une peine comme Louvois & son fils de travailler avec le Roi dans mon appartement. Le Comte d'Avaux négocie un accommodement : on doute fort qu'il y réussisse : cependant le Roi est tranquille : il en fait plus que toute sa cour.

LETTRE CCXXIII.

A MADAME DE CAYLUS.

Marli, 17 Juillet, 1701.

JE ne suis pas fort portée, ma chere niéce, à demander des graces : les emplois sont en petit nombre : cependant il y a encore plus d'emplois que d'hommes capables de les remplir. M. de Vendôme ira à l'armée de Lombardie, le mal est fait, & le remede n'est pas facile. Nous menons ici une vie singuliere : nous voudrions avoir de l'esprit, de la galanterie, de l'invention, & tout cela nous manque entiérement ; il n'en est plus question. On joue, on bâille, on s'ennuie, on ramasse

quelque misère les uns des autres, on se hait, on s'envie, on se caresse, & on se déchire.

LETTRE CCXXIV.

DE LA DUCHESSE DOUAIRIERE D'ORLEANS A ME. DE MAINTENON.

12 *Mars*, 1702.

IL faut que je vous dise, Madame, la joie que j'ai eu d'une nouvelle bonté que le Roi m'a témoigné de trouver bon que je l'aie vu hier dans son cabinet. Comme toutes ses bontés me viennent de vous, & que vous m'avez rapprochée du Roi, ma reconnoissance pour vous augmente tous les jours; & mon amitié va bientôt égaler l'estime qui vous est deu.

LETTRE CCXXV.

A MADAME DE S. G**.

3 Avril, 1702.

LA mort du Prince d'Orange n'apportera aucun changement aux affaires. La Princesse Anne a été reconnue Reine d'Angleterre : c'est un terrible coup pour le Roi légitime : ce qui le console un peu, c'est le refus qu'on a fait au Prince George de Dannemarc de l'associer au trône : mais quelle consolation ! on ne peut en trouver de solide que dans la piété & la resignation aux ordres du maitre des Rois & des Empires. Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe ; & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la guerre vigoureusement ; il y avoit d'abord de la répugnance ; mais c'est une néçessité ; il faut y céder. Le Maréchal de Boufflers a des ordres fort étendus : & on dit que l'instruction que M. Chamillard a dressée pour la campagne de Flandres est une très belle chose : le Duc de Bourgogne n'aura qu'à suivre ce plan : vous jugez bien qu'il est bon qu'on l'empêche de faire à sa tête : on n'est pas grand capitaine avec du courage seul ; son âge ne lui permet pas d'avoir de la prudence. M. de Vendôme modérera en Italie le feu du Roi d'Espagne : mais qui modérera le sien ? On dit que le Prince Eugene n'opposera que de la

lenteur à notre vivacité. Que vous dirai-je de Catinat ? Il ſait ſon métier ; mais il ne connoit pas Dieu : le Roi n'aime pas à confier ſes affaires à des gens ſans devotion : M. de Catinat croit que ſon orgueilleuſe philoſophie ſuffit à tout ; c'eſt bien dommage qu'il n'aime pas Dieu ! Ma ſanté affoiblit tous les jours ; & je ne puis plus me connoitre dans ce portrait ſi reſſemblant de 1694 ; ſongeons à mourir : n'avons-nous pas aſſez vécu ?

LETTRE CCXXVI.

DU DUC DE BOURGOGNE A MADAME DE MAINTENON.

15 *Août*, 1702.

JE demande, Madame, mon retour au Roi : je me flatte que vous m'entendez à demi-mot. Je n'oſe en dire davantage, pour ne point vous engager à une réponſe, que je vous ſupplie de ne me point faire, en cas qu'elle vous incommode le moins du monde.

LETTRE CCXXVII.

A MADE. DE S. G**.

Marli, 3 *Juin*, 1702.

J'IRAI demain à Maintenon : je ſerois bien aiſe de vous y voir. Mademoiſelle d'Aumale eſt auſſi affligée que moi : il n'y a que votre raiſon & votre fermeté qui puiſſe me conſoler. J'ai beau me dire, qu'il eſt mort * en Saint, qu'il s'eſt depuis long tems préparé à ce terrible paſſage, qu'il a paſſé dans la crainte de Dieu les dernieres années de ſa vie : toutes ces conſidérations rendent ma douleur moins raiſonnable, ſans la rendre plus legere ; M. de la Rochefoucault avoit bien raiſon de dire ; que la raiſon & la religion ne peuvent preſque rien ſur la nature. Ma niece eſt dans la deſolation, & ne ſort pas de ſon cabinet, il ſemble qu'elle ne trouve du plaiſir qu'à s'occuper de ſa douleur. Dieu veut me détacher de ce monde & me préparer pour l'autre en portant à mon cœur des coups ſi ſenſibles. Je voudrois bien paſſer le reſte de l'été à Maintenon : mais on ne veut pas en entendre parler ; & vous ſavez que depuis long-tems je n'ai plus de volonté. Je me ſoumets à tout ; j'offre à Dieu mes

* M. d'Aubigné, ſon frere, Chevalier des Ordres, Gouverneur de Berry &c.

peines ; je le prie de m'appeller à lui, si ma mort est nécessaire à mon salut & ma vie inutile au Roi & à son peuple. Que sa volonté soit faite ! c'est à lui à nous châtier, à nous à souffrir.

LETTRE CCXXVIII.

A LA MEME.

18 *Juillet*, 1703.

NOTRE ami est à présent fort à son aise. M. Desmarais l'a déchargé d'un fardeau bien pesant : la guerre en ira mieux : le M. d'O . . . auroit refusé ce poste, si le Roi le lui avoit offert ; ceux qui ne savent pas combien il est ferme dans ses paroles, & combien il est difficile de trouver de bons sujets ont tort d'être surpris qu'on continue Chamillard, qui est fort prudent, laborieux & entendu. Les troubles des Cevennes sont peu de chose : ce sont des huguenots montagnards qu'il est facile de réduire : il est inutile que le Roi entre dans toutes les circonstances de cette revolte : céla ne guériroit pas le mal & lui en feroit beaucoup. Vauban écrit que M. le Duc de Bourgogne aquerra beaucoup de gloire dans ce siége de Brisac : c'est lui qui l'a fortifiée : il saura bien la prendre. L'armée est très belle ; & Chamillard a si bien pourvu à tout, qu'il n'y

aura aucune plainte cette année. La Duchesse s'étoit mis en tête d'accompagner son mari dans cette expédition ; le Roi en a ri : j'en ai ri de même : & elle en a été piquée : nous sommes raccommodez : ainsi vous pouvez desabuser ceux qui nous disent brouillés irréconciliablement.

LETTRE CCXXIX.

A LA MEME.

Versailles, 30 *Août*, 1704.

J'AI eû un terrible orage à essuier : je ne me mêlerai plus d'aucune affaire : si les trois Maréchaux savoient combien la perte de cette bataille nous a causé de consternation, ils répareroient bien vite leur faute : le Roi ne revient point des quinze-mille François qui se sont rendus sans tirer un coup : priez Dieu qu'il bénisse ses armes : Chamillard est le plus tranquille de tous ; mais c'est le Roi qui le rassure : à la vérité, on n'a rien à lui reprocher : plût à Dieu qu'on en pût dire autant des Généraux ! Que dit-on à Paris de toute cette affaire ? Madame de Montigni est à Saint-Cyr : j'y irai lundi pleurer sur nos malheurs. Nos sœurs m'édifient beaucoup : elles m'envient ma place : & je leur envie leur tranquillité. Je ne vais point dans cette maison,

que je n'en ſorte avec regret & que je ne me repente de n'être point entrée en religion : je ne ſerois occupée que de mes foibleſſes & de mes maux, au lieu qu'à préſent il faut que je ne m'occupe que des maux d'autrui, & que je m'oublie moi-même. Ma niéce eſt en parfaite ſanté ; je vous envoie le Mercier qui m'a promis de faire diligence : il vous remettra cent louis que vous donnerez aux Urſulines : ces pauvres filles me font pitié. Je n'ai pu lire les deux dernieres lignes de votre lettre : peut-être eſt-ce la faute de mes yeux, & peut-être auſſi la faute de votre plume.

LETTRE CCXXX.

A LA MEME.

1705.

DE quoi vous plaignez-vous, ma chere niéce ? de ce que je ne vous ai pas écrit ſur la mort de M. de Caylus ? vous ſavez ſi je m'y ſuis intéreſſée ; & nous ne devons pas en être aux complimens : je ſuis ſi malade & ſi vieille que je me réduis aux lettres néceſſaires. Qu'eſt-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi ? vous êtes en âge & en poſſeſſion de vous bien conduire : que voulez-vous changer, à la veille de ma mort ? vous ne ſerez pas aſſez folle pour vous rema-

rier : vivez en bonne mere : ne rentrez pas dans le monde : choisissez un certain nombre d'amies : voïez peu d'hommes : & que ce soient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode : aïez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme : défiez vous des plus sages : défiez vous de vous-même : croïez-en une personne qui a de l'expérience & qui vous aime : vous êtes encore jeune & belle : au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez vous de vos enfans : servez Dieu sans cabale ; ne méprisez personne, & ne vous entêtez de rien : suivez la vie commune : soïez simple, & pardonnez à ma tendresse cette petite instruction : elle vaut bien un compliment.

LETTRE CCXXXI.

A LA MEME.

VOus devez être sur vos gardes ; vous avez des ennemis & des envieux : on est généreux quand on voit les gens malheureux ; mais cette générosité est si peu véritable, qu'on ne peut plus les souffrir quand ils sont heureux. Si on vous voit bien avec moi, c'est ce qui vous attirera encore plus d'ennemis. Ne donnez aucune prise : prenez un milieu entre vous livrer à la société, ou vous abimer dans la re-

traite : vous ne pourriez ſoutenir ce dernier parti ; & l'autre vous éloigneroit plus de Dieu que ne feroit la cour. M. l'Abbé Gobelin, qui avoit bon ſens, fut ravi, quand il me *vit* quitter l'hotel de Richelieu pour m'aller établir à Saint Germain ; & je vois ſouvent qu'il avoit raiſon. Adieu, ma chere niéce ; ſongez qu'on vous obſerve. Je vous recommende à Dieu : tout ira bien, ſi vous êtes à lui.

LETTRE CCXXXII.

A MADAME DE CAYLUS.

Septembre, 1705.

QUE vous êtes ſage de tout abandonner à Dieu ſans tant de prévoïances : elles ſont bien inutiles : nous ne ſavons ce que nous voulons ; & il paroit que Dieu ſe plait à renverſer ſouvent tous nos arrangemens. Je vous prie de me choiſir à votre grand loiſir une robe : il eſt néceſſaire qu'il y ait de l'or : il faut parer le perſonnage, tandis que la perſonne ne doit penſer qu'à une biére : on eſt déchainé ici contre vous : on dit que vous n'avez jamais été devote que par politique, & que vous penſez ſérieuſement à vous remarier. Votre conduite forcera vos ennemis à ſe taire. Ne vous allarmez point de ce que vous entendrez dire de moi : je ſuis ſur le théatre ; on me nomme

souvent. Il est tout à fait disgracieux de finir sa vie avec des gens avec qui on ne l'a pas commencée.

LETTRE CCXXXIII.

A LA MEME.

1706.

VOus faites l'office du diable, quand vous voulez faire plus que je ne vous demande, & que vous voulez me tenter par une étoffe des plus belles; j'y résiste; car la misère que je connois me rend avare. Votre lettre ne m'a rien appris: je savois la sage réponse du P. de la Tour: il est sage en tout. Plût à Dieu qu'il ne fût pas à la tête d'une congrégation où on a, dit-on, des maximes suspectes! Pour vous, ma chere niéce, laissez dire le monde: vous ne pouvez trop le haïr & le mépriser. Soutenez votre piété; & montrez que votre réputation ne dépendoit pas d'un parti qui vous aimoit & vous admiroit. Aimez le mépris où vous allez être; & sur-tout contentez M. le Curé de Saint Sulpice. Ne vous chagrinez pas de ce qu'on dit: on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant. Adieu; la bataille * gagnée en Italie me déter-

* C'est sans doute le combat de Calcinato où le Duc de Vendome battit l'armée des alliés comman-

mine à mettre ma belle robe: je m'habillerai de verd, si on prend Barcelone, & de couleur de rose, si l'Archiduc est fait prisonnier.

dée par le Comte de Reventlaw en l'absence du Prince Eugene, lui tua six mille hommes, leur prit mille chevaux, six piéces de canon & presque tout leur bagage. Le Comte de Reventlaw soutint avec vigueur, & même avec avantage les premieres charges des François; mais il fut obligé de se retirer dans un desordre général.

LETTRE CCXXXIV.*

DU DUC DE D'ORLEANS A MADE. DE MAINTENON.

1706.

IL n'y a point de douleur, Madame, qui ne céde à vos consolations & aux bontés que vous me témoignez. Après les assurances que vous me donnez, que l'amitié y a autant de part que la compassion, j'aurois tort de n'être pas tranquille. Si votre lettre n'étoit pas remplie de mes louanges, je passerois ma vie à

* Cette lettre fut écrite après la levée du siége de Turin, causée par la malhabileté du Duc de la Feuillade & du Maréchal de Marsin au sentiment du quel le Duc d'Orleans avoit ordre de déférer.

la lire; car elle me fait voir avec un charme infini toute la reconnoissance que je dois au Roi. Quoique vous vouliez me cacher celle que je vous dois, je la démêle en tout, & particuliérement lorsque vous me faites souvenir de remonter à la cause des grands événemens. Quand je pourrai vous dire sans hipocrisie que je suis devot, j'aurai une joie parfaite de vous faire ma confidente: ceux qui sont parfaitement devots sont si vrais & si généreux, qu'un honnête homme a plus de dispositions qu'un autre à le devenir. Continuez moi vos bontés, Madame; il n'y a rien que je ne veuille faire pour me les conserver.

LETTRE CCXXXV.

A MADAME DE CAYLUS.

Avril 1707.

CE qui m'arrive aujourd'hui à l'occasion de M. l'Evêque d'Auxerre n'est point ce qui me détermine à faire à mes parens la déclaration que vous trouverez ici, qui est de ne plus rien demander pour eux: qu'ils en usent comme ils feront après ma mort: ils s'addresseront aux Ministres: ils feront agir leurs amis. J'avois cru en être quitte en vous mettant en état d'achever ce que j'avois com-

mencé pour votre fortune: mais je vois Madame de *** bien persuadée que je dois marier ses filles; ses garçons viendront après: le vôtre suivra: les petits de Murcé croissent; le pere prétend à tout ce qui vaque: Madame de St. Hermine me présente tristement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir, & qui sera suivie de cinq autres: le petit Villette va venir aussi. Considérez, ma chere niéce, avec un peu de raison & d'équité ce que seroit mon personnage auprès du Roi, aïant tous les jours de nouvelles graces à lui demander: s'il me les accordoit, il n'auroit plus à disposer de rien; s'il me les refusoit, il m'affligeroit; s'il m'affligeoit, il auroit trop de bonté pour n'en être pas fâché; & je serois donc la tristesse de sa vie; Croïez-vous que Dieu ait eu ce dessein en m'approchant de lui? Voilà, ma chere niéce, ma derniere resolution. Je vous verrai tous avec beaucoup plus de plaisir, n'aïant pas à craindre vos propositions: je les saurai par le Roi, qui les tiendra de ses Ministres; je lui répondrai ce que je pourrai pour vous servir; & je le ferai plus hardiment & peut-être plus utilement, quand il ne me sçaura point prévenue. Quoiqu'il en soit, je ne changerai pas de dessein; & je ne l'ai pris qu'après y avoir bien pensé: je me suis consultée long-tems; & je suis ferme. Faites confidence de ma resolution à tous mes parens.

LETTRE CCXXXVI.

A LA MEME.

Juin, 1709.

JE voudrois vous voir ſouvent, ma chere niéce: mais les triſtes idées que j'ai de ma place jointes à une vieilleſſe qui eſt à charge aux autres & à moi-même, tout cela me décourage, & fait que je me renferme dans mon cabinet à Saint-Cyr: conduiſez-vous donc indépendamment de moi, me prenant quand vous le pourrez & me laiſſant ſans vous en mettre en peine. Je vous recommende de faire dire treize meſſes à l'autel de la vierge de Notre Dame, 13. à Sainte Genevieve, 13. au Saint Eſprit, & 13. au Roi Jaques.

LETTRE CCXXXVII.

DU DUC D'ORLEANS

A ME. DE MAINTENON.

1708.

JE ne ſuis pas devot, Madame; mais ſi jamais je le deviens, vous ſerez la premiere

à qui j'en ferai confidence. Je vous prie de me continuer vos bontés & de vous charger des remercimens que je dois au Roi.

LETTRE CCXXXVIII.

A MADAME DE CAYLUS.

1709.

MA chere niéce, croïez en ma tendresse & mon expérience : j'ai goûté de tout ; & je vois qu'il faut en revenir au sentiment de Salomon : *tout est affliction d'esprit.* Je ne puis m'ouvrir à personne : mais si je vous tais la nature de mes peines, je puis vous dire avec vérité qu'il n'en est point dans le monde de semblables : souvent je suis poussée à bout : le Roi ne s'en apperçoit pas ; & quand il est sorti, tout mon plaisir est d'être seule, & de pleurer entre quatre rideaux. Je n'ignore point les discours que tiennent de moi ceux qui ne m'aiment pas : ils m'imputent tout ce qui arrive, comme si j'étois maitresse des événemens ; ils traitent ma devotion d'hipocrisie ; ils tournent en ridicule la sévérité de ma morale, & m'accusent de n'avoir pas toujours été si severe. Je ne suis pas étonnée qu'on soupçonne ma jeunesse : ceux qui parlent ainsi en ont eu une très déréglée, ou ne m'ont point connue

alors : il est fâcheux d'avoir à vivre avec d'autres gens que ceux de son siécle ; & voilà le malheur de ceux qui vivent trop long-tems.

LETTRE CCXXXIX.

DU CARDINAL GUALTERIO A ME. DE MAINTENON.

Todi, 5 *Août*, 1710.

JE me flatte que vous voudrez bien, Madame, me pardonner la liberté que je prends de vous témoigner la confusion & les sentimens de la plus vive & plus respectueuse reconnoissance dont j'ai été pénétré, à la vue d'un aussi grand bienfait que celui de l'Abbaïe de St. Remi de Rheims dont il a plu au Roi de me gratifier : Je sai, Madame, ce que je vous dois en cette occasion : c'est de quoi je vous rends de très-humbles graces, en vous demandant de vouloir bien me continuer votre protection.

LETTRE CCXL.

DU CARDINAL D'ESTRE'ES A LA MEME.

1711.

QUEL déluge d'honneurs, de graces, & de bontés dont je me trouve comblé dans la lettre dont vous m'avez honoré! c'est bien à moi, Madame, qu'il appartient de triompher. Quoique je regrette la peine que je vous ai donnée de lire ma longue lettre & celle que vous avez prise d'y répondre, je vous avoue que je ne puis m'en repentir, puisque j'ai reçu des marques si précieuses de vôtre bonté; je serai éternellement avec un respect infini, Madame, &c.

LETTRE CCXLI.

DU MEME A LA MEME.

28 *Août*, 1711.

LA mort de M. le Maréchal de Boufflers fait vaquer, Madame, la charge de Capitaine des gardes. Le comble des mes souhaits se-

roit de voir mon sang plus intimement attaché par ce degré de domesticité à la personne de mon maître & de mon bienfaiteur, à qui dans ma retraite & dans mon inutilité mon cœur ne donne pas moins de marques de mon attachement & de mon zèle, que je m'efforçois de lui en donner dans les emplois dont il m'avoit honoré. J'aurois la satisfaction avant que de mourir de voir le Maréchal d'Estrées dans la même charge auprès de Sa Majesté, où ce fameux Jean d'Estrées son trisaïeul fut auprès de François I & de Henri II. Ne desirant rien pour moi que Sa Majesté a comblé, il faut excuser si je demande pour un nom qui cependant peut finir bientôt après moi; mais je voudrois qu'il finît avec ce glorieux caractere. Je suis &c.

LETTRE CCXLII.

A MADE. DE CAYLUS.

Versailles, 10 *Fevrier*, 1712.

MON petit doigt m'a dit, que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes; il faut se consoler par-là des autres contradictions. Je croiois aller à Saint Cyr; le Roi m'en a empêché; il doit venir chez moi à deux heures; peut-être n'y viendra-t-il point. J'ignore par-

faitement ce que je ferai demain : tout ce que je sai, c'est que je suis fort importune aux autres & à moi-même. Je me suis fait apporter ce matin, non *les annales célebres, où les faits de mon regne sont tracés*, mais une quantité prodigieuse de guenilles que j'ai distribuées. Ne parlons point de mes parens ; ils ne sauront qu'à la vallée de Josaphat tout ce que j'ai fait pour eux ; j'essuie souvent leurs reproches ; & il n'y a que Dieu qui sache ce que je souffre.

LETTRE CCXLIII.

A ME. DE F**.

Versailles, 1712.

IL y a bien des raisons pour & contre. M. d'Aubigné a assez de biens ; & cette famille est sans illustration. M. Rajat * est fort considéré dans sa province ; mais ici cette considération est moins que rien. Rappellez-vous tout ce qu'on dit sur le bon homme Le Moine. Pour peu que je me mêle de cette affaire, on en dira encore davantage. La demoiselle est aimable, a un bon esprit, de la santé, de la douceur, de la pieté : ce sont de grands points. Je crois donc, puisqu'on veut mon avis, que M. d'Aubigné doit poursuivre

* Intendant de Rouen.

cette affaire, s'il y va d'inclination, & s'il est seulement tenté par le bien, la laisser là. Quant à ce qu'on appelle ma protection, vous savez qu'il n'y a point d'Aubignés à qui je ne l'ai accordée, & que quelquefois même je l'ai donnée au seul nom.

LETTRE CCXLIV.

DU CARDINAL D'ESTRE'ES A MADE. DE MAINTENON.

6 *Septembre*, 1712.

MADAME, je remettrai incessamment entre les mains de M. le Curé de Saint Sulpice la démission de ce benefice, que vous avez saintement destiné à l'établissement du seminaire. Quelle admirable lettre vous m'avez écrite ! Elle renferme tout en peu de paroles ; les tours, les finesses de penser, le choix des expressions, en un mot, c'est une lettre comme il n'y en a point. Je ne me suis servi de ma vie de cette phrase ; & je ne m'en servirai jamais que pour vous. Je me pare de votre commerce avec mes amis ; & il me semble, qu'en me parant ainsi je mets un fard innocent sur les rides de ma vieillesse. Je suis éternellement &c.

LETTRE CCXLV.

DU MEME A LA MEME.

7 *Avril*, 1713.

JE ſai, Madame, ce que vous avez répondu à M. le Curé de Saint Sulpice, quand il vous a fait l'ouverture de ce que je penſe ſur l'Abbé d'Eſtrées. J'en ſuis ſi vivement touché, que quoique je craigne de vous fatiguer par mes lettres, je ne puis m'empêcher de vous en témoigner ma reconnoiſſance. J'oſe vous dire qu'étant devenu fort indolent par rapport à moi pour les choſes humaines à cauſe de l'état où le poids des années m'a mis, & peut-être par quelque motif qui vaut mieux, ce n'eſt plus que par ce ſeul endroit que je tiens encore au monde. Je confeſſe que je vois avec peine que l'Abbé d'Eſtrées, parmi tant de gens d'égale condition honorez des bienfaits de notre grand Roi, car en verité ce nom lui eſt dû, que l'Abbé d'Eſtrêes, dis-je, ſoit le ſeul qui ne reçoive point quelques marques de ſes bontés. Mais je m'apperçois que ma lettre eſt longue: je l'allongerois bien davantage, ſi j'y mettois tous les ſentimens de reſpect & de vénération, le dirai-je? d'admiration avec leſquels j'ai été, je ſuis, & ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CCXLVI.

AU CARDINAL DE NOAILLES.

JE ne vous écrirai plus sur cette malheureuse affaire : j'ai trop de raisons de ne m'en pas mêler. Je reprendrai le personnage que je dois faire, qui est de prier Dieu que tout se passe à sa gloire, au bien de l'église, & au votre particulier, Monseigneur, qui m'intéresse toujours.

LETTRE CXLVII.

AU MEME.

VOus me connoissez assez pour savoir ce je pense sur la découverte nouvelle. Mais bien des raisons doivent me retenir de parler. Ce n'est point à moi à juger & à condamner. Je n'ai qu'à me taire & à prier pour le Roi, pour l'église, & pour vous. J'ai donné vôtre lettre au Roi, elle a été lue : c'est tout ce que je puis vous dire, étant abattue de tristesse.

LETTRE CCXLVIII.

AU MEME.

CE n'eſt point à moi à juger & à condamner : je n'ai qu'à me taire, me ſoumettre aveuglément, & prier pour l'égliſe & pour le Roi, & pour vous, Monſeigneur, dont les intérêts me ſeront toujours chers.

LETTRE CCXLIX.

AU MEME.

VOus ne vous tromperez jamais, Monſeigneur, quand vous compterez ſur ce que vous appellez mes bontés. Je ne puis jamais ceſſer de reſpecter mon Archevêque, d'eſtimer vos vertus, & ſi je l'oſe dire, d'aimer votre perſonne : mais il eſt vrai, que tous ces ſentimens ne me donnent plus de l'amertume.

LETTRE CCL.

DU CARDINAL GUALTERIO A ME. DE MAINTENON.

Rome, Decembre 1713.

JE sai, Madame, combien les affaires de la Religion tiennent au cœur de S. M. Aussi je redouble les vœux que tout bon catholique doit faire pour voir dissiper l'orage qui s'est élevé : & j'espere moïennant les pieux soins du Roi & de tant de personnes éclairées qui ont entrepris ce grand ouvrage, qu'il réussira. Vous savez, Madame, par combien de raisons je serai au comble de ma joie si cela arrive. Je soupire après le tems auquel S. M. m'a permis de lui aller faire ma cour : j'espere le trouver en bonne santé : nous avons ici des gens plus âgés qui se portent à merveilles. Sa vie est si précieuse au bien public & surtout à l'église, qu'il ne faut pas douter, qu'il n'y ait une providence particuliere pour nous le conserver. Tout est tranquille ici, hors ce qui regarde les affaires de la Constitution, qui n'agite pas moins cette cour que la France. Il est à souhaiter, qu'on agisse toujours de concert avec le Roi, puisqu'on ne sauroit s'égarer en suivant ses conseils.

LETTRE CCLI.

DU MEME A LA MEME.

Todi, 20 *Janvier*, 1714.

JE me flatte, Madame, que la paix sera bientôt conclue, & que S. M. n'aura plus d'autre occupation que de faire tout fleurir dans son roïaume : le bien de la religion y est surtout fort intéressé : il en est le plus ferme appui, & les soins qu'il se donne à l'égard de la Constitution en font une preuve bien sensible : sans cela peut-être de grandes contestations se feroient élevées. Il me paroit qu'ici on fait grande attention à ce qui se passe dans l'assemblée & qu'on souhaiteroit fort la voir finir. Sa Sainteté ne m'a point encore donné audience : mais je ne doute point qu'elle ne m'en parle. Je lui ferai entendre, que l'église n'a rien à craindre sous un si grand Roi, & qui agit pour ses intérêts avec tant de zèle. Quant à mes sentimens pour S. M., ils vous sont connus ; je lui dois tout, puisque sa main puissante a été la seule qui m'ait secouru dans le tems de mes malheurs : je fais continuellement des vœux pour sa conversation & pour la vôtre, qui êtes ma grande protectrice.

LETTRE CCLII.

DE M. DE MAILLY*

A LA MEME.

CEs tems plus heureux, que votre bonté, Madame, sembloit demander pour moi ne seroient-ils pas encore venus ? Un homme dont les malheurs ont sçu intéresser si vivement l'ame du monde la plus grande, la plus noble, la plus généreuse & la plus sainte ne peut être sans espérance quand il s'offre une si ample matiere à son pouvoir. Un cordon bleu, une charge près de la personne du Roi, des Abbaïes vacantes, je ne parle pas de l'Archevéché, car pour un si grand poste, il faudroit des qualités que je ne me connois point. Ce n'est pas, Madame, que si la lice étoit ouverte à la dispute, & si le concours avoit lieu comme dans les païs, où le Concile de Trente est reçu, les pretendans ne me feroient pas peur. La vie retirée, que ma mauvaise fortune me faisoit mener dans ma jeunesse m'a permis de donner plus de tems qu'un autre à l'étude. Je crois avoir assez marqué mon desintéressement & mon peu d'ambition, puisque pouvant aller réveiller les mortifications que le Roi m'avoit données com-

* Archévêque d'Arles, & depuis Archevêque de Rheims & Cardinal.

tre gré, j'ai mieux aimé me tenir obſcurément dans mon diocéſe. C'eſt, Madame, ce qui m'enhardit à vous répréſenter que Rheims principalement demande un homme, qui par ſa ſcience & ſon attachement à la ſaine doctrine répare les maux introduits par le paſſé, qui ſurveille & combatte les erreurs naiſſantes, & qui ſoutienne le bien que S. M. tâche d'établir. Le zèle que vous avez toujours eu contre les nouveautés doit tâcher d'y mettre un frein pour l'avenir; car je gémis ſouvent, Madame, de prévoir que l'Egliſe n'aura pas toujours les appuis que Dieu lui donne aujourd'hui: j'en demande toujours la conſervation, & ſuis &c.

LETTRE CCLIII.

DU MEME A LA MEME.

JE pars pour Rheims, Madame: c'eſt dans les tems difficiles qu'il faut être à ſon poſte. N'attendez pas des actions de graces de vos bienfaits: toute la reconnoiſſance que j'en ai ne ſauroit me porter à vous remercier de l'excès de vos bontés. Je vivois heureux & tranquille; & à cette douceur de vie va ſucceder une hidre d'affaires & une multitude de difficultés & de traverſes. J'eſpere, que vous voudrez bien toujours m'honorer de votre prote-

ction : mais j'ai encore plus besoin de vos conseils & des lumieres d'une personne que la sagesse de Dieu anime. Vous me permettrez d'y avoir recours dans les occasions : je connois trop ma foiblesse pour me charger d'un si pesant fardeau sans un tel secours. Le Pape, malgré cette prédilection tant de fois relevée, n'a pas voulu m'accorder la moindre diminution sur mes bulles : l'expédition n'est pas encore faite : je puis par conséquent faire une nouvelle tentative : une de vos lettres, Madame, donneroit force à l'entreprise : mais, Madame, si cela vous donnoit la plus petite peine du monde, je n'y penserois pas davantage.

LETTRE CCLIV*.

DU MEME A LA MEME.

MADAME de Mailly est bien surprise, Madame, de se trouver mêlée sans le savoir dans une affaire de Jansénisme. Voici tout simplement comme la chose s'est passée. Un marchand linger qui sert M. de Bourgogne depuis long-tems, & dont le frere est Chartreux à Paris, aïant appris qu'on vouloit envoïer son

* Cette lettre doit être raportée à l'année 1711.

frere dans une autre maison est venu prier Madame de Mailly d'obtenir de la Duchesse de Bourgogne un billet qui fît connoître qu'elle souhaitoit qu'on laissât ce religieux dans son couvent à Paris. Madame de Mailly lui aïant dit, qu'elle ne demanderoit pas une si petite chose à la Princesse a bien voulu par charité faire le billet elle-même, qu'elle a addressé au P. Visiteur. Ce n'a donc été qu'une pure surprise, dont il étoit difficile de se garantir. Le P. Le Tellier que j'ai prévenu & qui ne savoit pas encore cette histoire m'a promis, qu'il n'en parleroit pas à Sa Majesté ; & il m'a conté là-dessus, que Madame avoit été trompée de même, lorsque l'Archévêque de Rouen fut nommé, & qu'à la priere de Madame de Maubuisson, elle lui avoit recommendé deux hommes pour être emploïés dans son diocese ; c'étoient seulement Messieurs Gouet & de Laon : Madame les rejetta bien vite quand on les lui eut fait connoitre. J'irai demain aux Chartreux pour retirer la lettre de Madame de Mailly, & pour assoupir cette affaire.

LETTRE CCLV.

DU CARDINAL DE ROHAN A LA MÊME.

Paris, 23 *Janv.* 1713.

MADAME, je ne vous ai point importunée dans le cours de nôtre assemblée : je savois les inquiétudes que votre zèle pour la Religion & pour la bonne cause vous donne dans la conjoncture présente ; & je ne pouvois les soulager. Je suis plus heureux aujourd'hui. La bulle sera acceptée ce soir ; & si quelques Prélats n'acceptent pas encore formellement, ils parlent de maniere à nous faire espérer, qu'ils s'uniront avec nous, quand l'instruction pastorale sera lue. Cette espérance, Madame, me donne une joie & une consolation infinie. M. l'Archévêque de Rouen nous a fait un discours rempli du zèle, de la piété, de la dignité qui conviennent au caractere Episcopal. M. d'Auxerre nous parla hier de façon à ne pas laisser lieu de douter qu'il ne conclue aujourd'hui, comme on peut le desirer. Le Roi nous a donné dans le cours de cette importante affaire des preuves bien essentielles de sa religion, de sa bonté & de sa sagesse : l'Assemblée en est pénétrée, & chacun le loue à l'envi. C'est un grand bonheur pour nous d'avoir reçu les or-

dres du Roi par un ministre aussi sage que M. Voisin. Tout a conspiré au bien, Madame, & le bien sera fait : je vous en fais mes complimens sinceres, heureux, si par la part que j'ai eu dans cette affaire, j'ai pu mériter votre estime, vos bontés, & votre protection. J'ai l'honneur d'être avec un profond &c.

LETTRE CCLVI.

A ME. LA MARQUISE DE . . .

9 Février, 1714.

MON parti est pris depuis long tems ; & c'est le parti du silence & de la priere : j'aime le Cardinal ; mais je hais son obstination, & je déplore son aveuglement. C'est moi qui a demandé pour lui le siége de Paris ; il n'est pas surprenant que je me sois trompé : je ne suis qu'une femme : mais comment M. l'Evêque de Chartres qui me conseilla ce choix a-t-il pu se tromper ? Dites lui, que je ne puis plus le voir ; & priez Dieu qu'il donne la paix à son Eglise.

LETTRE CCLVII.

DU CARDINAL GUALTERIO A MADE. DE MAINTENON.

4 *Juillet*, 1714.

QUAND aurai-je, Madame, le bonheur de retourner en France? Je suis impatient de me mettre encore une fois aux piés de S. M.; si elle veut bien me le permettre: il y a précisément un an, que j'avois l'honneur de lui faire ma cour à Marli, & de vous assurer quelque-fois de mes respects: c'est un doux souvenir pour moi, mais qui me fait sentir d'autant plus l'éloignement & la différence qu'il y a entre ce païs-ci & la France.

LETTRE CCLVIII.

DU DUC DU MAINE A LA MEME.

3 *Août*, 1714.

JE vous remercie, ma bonne maman, de ce que le Roi vient de faire pour moi: il a été obéi sans contradiction. Voilà mon rang

fixe, graces à ses bontés & aux vôtres. Je souhaite que les précautions que S. M. vient de prendre en ma faveur soient inutiles ! Le Comte de Toulouse reçoit cette augmentation de gloire & d'honneur avec une fermeté & une espece d'insensibilité qui l'en rendent bien digne.

LETTRE CCLIX.

A MME. DE VANTADOUR.

28 Septembre, 1714.

LE Roi m'ordonne de vous écrire, Madame, qu'il a reçu votre lettre avec plaisir, il vous donne une grande marque de confiance en vous mettant entre les mains ce que lui & la France ont de plus précieux : vous direz qu'il vous en coutera cher ; j'en conviens avec vous ; il faut renoncer au repos, & vous consoler par ce que le personnage a de beau. Ne soïez pas surprise si je vois si peu de monde ; je me cache autant que je puis, étant honteuse de vivre si long-tems : je suis lasse de montrer un visage flétri par la vieillesse, & qu'on ne dévroit plus voir. Ma grande expérience me fait croire qu'il est inutile de se presser d'apprendre quelque chose aux enfans, qui leur cause la moindre contrainte : & puisque vous voulez absolument que je vous donne quelques avis, je vais

le faire, pourvu que vous me gardiez le secret. Comme on ne peut jamais avoir trop de raison & de vertu, je crois qu'on ne peut jamais l'inspirer trop tôt. Je voudrois qu'on dressât peu à peu le jeune Prince au secret, qu'on l'accoutumât à ne pas redire ce qu'on lui a confié, qu'on lui inspirât l'humanité, qu'on ne lui montrât jamais l'exemple de la moindre tromperie, qu'il fût de bonne foi dans les jeux, & qu'il aimât à faire plaisir. En voilà assez, ma chere Duchesse.

LETTRE CCLX.

DU CARDINAL DE ROHAN A ME. DE MAINTENON.

23 *Decembre*, 1714.

Le Pere Massillon s'est acquitté de la commission, Madame, mais il a vu que M. le Cardinal de Noailles étoit un peu plus difficile quand il s'agit d'exécuter que quand il est question de projetter : cependant il espere toujours : pour moi qui desire plus que personne un bon accommodement, j'ai appris par une cruelle expérience à ne pas m'abandonner à l'espérance : ce qu'il y a d'heureux dans cette occasion, c'est qu'elle ne change rien au parti qu'on a pris.

LETTRE CCLXI.

DU MEME A LA MEME.

Paris, 30 *Decembre*, 1714.

J'ACHETEROIS bien cher, Madame, le plaisir de vous annoncer un retour de la part de M. le Cardinal de Noailles : mais malheureusement nous n'en sommes pas encore là. Le P. Massillon l'a revu, & j'ai vu depuis le P. Massillon. Je lui ai remis le projet d'acceptation : il en a été content & a promis de le présenter à M. de Noailles : il m'en a montré un autre qu'il avoit préparé : mais M. de Meaux & M. de Blois ne l'ont pas trouvé tel qu'il devoit être ; je vous envoie copie de l'un & de l'autre : vous savez qu'ils supposent un acte autentique de la part de Sa Sainteté, qui rassure M. le Cardinal de Noailles sur ses craintes & ses scrupules : c'est la premiere chose que M. Amelot doit ménager à Rome.

LETTRE CCLXII.

DU MEME A LA MEME.

Samedi, 1715.

J'AI l'honneur de vous envoïer, Madame, un projet de déclaration, qui doit précéder la convocation du Concile : il ne fut arrêté

qu'hier au soir. M. le Premier President & M. le Procureur Général sont mandés pour en prendre communication : c'est une démarche absolument nécessaire dès-que Rome ne nous aide pas : c'est tout de bon commencer un ouvrage qui m'afflige infiniment, & qui pourra nous conduire à des extrémités, auxquelles je ne puis penser sans agitation. Dieu veuille nous aider !

LETTRE CCLXIII.

DU MEME A LA MEME.

20 *Mars*, 1715.

IL est bien vrai, Madame, que souvent vous avez été utile en parlant aux hommes : je l'éprouve dans le commerce que vous me permettez d'avoir avec vous : vos dernieres lettres ont produit en moi une joie sensible, de nouvelles forces, un redoublement de zèle ; je sens en ce moment plus que jamais qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour servir la Religion, le Roi, & l'Etat. Comme je ne veux faire aucune demarche sans vous en rendre compte, je vous envoie le mémoire que je dois présenter au Roi.

MEMOIRE POUR LE ROI.

Quoique ma confiance aux bontés de Votre Majesté égale mon respect pour sa personne sacrée, je me sens une timidité extrême, quand il s'agit lui demander quelque chose pour moi. Mon attachement pour vous, Sire, est si parfait, qu'il n'y a rien que je ne sacrifie à la crainte de vous déplaire : & quoique mes besoins soient réels, & que l'occasion de les soulager soit unique par la vacance des Abbaïes régulieres, j'aimerois mieux renoncer à toute esperance que de m'exposer à vous faire une priere qui pût vous être desagréable. V. M. est peut-être étonnée de m'entendre parler de besoins : cependant rien n'est plus vrai : j'ai fait voir ma situation au P. Le Tellier ; il sait & ces besoins & ce qui les cause ; & il est en état d'en rendre compte à V. M. Instruite de l'état de mes affaires, elle ordonnera ce qu'il lui plaira ; & elle peut être sure d'une soumission de ma part, qui ne me permettra ni regrets ni desirs contraires à sa volonté.

LETTRE CCLXIV.

DU MEME A LA MEME.

24 *Mars*, 1715.

M. de Meaux, selon les apparences, sera bientôt Cardinal. N'éprouvera-t-il pas

quelques marques des bontés du Roi, qui en le mettant en état de soutenir la dignité dont il sera revêtu, imposent en même tems à ses ennemis? Je vous envoie le mémoire que j'ai remis au Nonce: vous y verrez, Madame, qu'en y conservant le respect dû au Saint Siége, & en cherchant le bien de l'église, j'y soutiens avec fermeté nos libertés, que j'y parle pour M. le Cardinal de Noailles aussi fortement qu'il le pourroit faire lui-même, & que dans ce que nous proposons d'un Concile qui se tiendroit sans les Légats du Pape, nous tenons encore une belle porte ouverte à ceux qui nous ont abandonnés. Je joins à cette lettre un écrit qui contient les préliminaires que M. le Cardinal de Noailles nous a fait proposer par M. Thiberge, & notre réponse. Vous reconnoitrez de notre côté la raison & la justice, de l'autre la continuation d'une défiance & d'une prévention qui nous fait bien du mal.

LETTRE CCLXV.

A LA DUCHESSE DE VANTADOUR.

16 *Juin*, 1715.

SI l'on voyoit votre lettre, on admireroit plus celle qui reçoit les avis que celle qui les donne: il est plus ordinaire de savoir discourir, que de recevoir ce qu'on nous dit avec

douceur & humilité, comme vous faites, surtout, Madame, étant au-dessus de moi par votre rang. Mais j'ai encore une chose à vous dire : si vous suivez mes idées, votre éducation ne brillera point : tout le mérite sera pour l'avenir : & il n'en paroitra rien dans le tems présent. Feu Monseigneur savoit à cinq ou six ans mille mots latins, & pas un quand il fut maître de lui. Mais en voilà assez sur cet article : Adieu, ma chere Duchesse ; songeons à nous sauver : & soïons toujours prêtes à partir : on meurt à tout âge. Nous avons perdu douze petites filles à Saint-Cyr : elles meurent comme des anges, & vont établir dans le ciel notre communauté : Dieu veuille y conduire celle de Marli !

LETTRE CCLXVI.

A ME. LA MARQUISE...

Saint-Cyr, 3 *Septembre*, 1715.

QUELLE perte nous avons faite ! Il n'y a plus qu'à se soumettre à la Providence. Le Roi est mort de la mort des justes, & comme dit le Sage, ses jours ont été pleins. Je ne lui survivrai pas long-tems : quel plaisir trouverai-je desormais dans ce monde ? & pourrai-je voir le triste spectacle des malheurs qui menacent le Roïaume ? Mon cœur brule d'aller

se

ſe réunir dans le Ciel à cette ame noble & pure qui l'a occupé & rempli ſi long-tems : car je me ferois un grand crime de douter un inſtant que Dieu ne lui ait fait miſéricorde. Songeons à le ſuivre, heureuſes ſi nous faiſons un ſi terrible paſſage avec une partie de ſa fermeté. Je vous prie de faire dire au Saint Eſprit ſoixante treize meſſes.

LETTRE CCLXVII.

A LA MEME.

5 *Septembre*, 1715.

. . . .

LE ſoir de notre retour de Marli, il (le Roi) fut ſi foible, qu'il ſe traina avec peine de ſon cabinet à ſon prie-dieu. Deux jours après, il me parut ſi abattu que je ne doutai plus de ſa mort : je lui parlai de Dieu : il m'écouta volontiers ; & me remit pluſieurs fois ſur le même chapitre. Le 23, je conçus quelque eſpérance ; il mangea & dormit, le lendemain il travaïlla avec M. Voiſin : ſoit qu'il en fût fatigué, ſoit que ſa maladie ſe déclarât, il tomba en foibleſſe. Je fus fort allarmée : mais je me poſſédai autant qu'il me fut poſſible : Revenu de cet état, je lui propoſai de recevoir les Sacremens : c'eſt

encore de bonne heure, me dit-il, je me sens assez bien. Je lui répondis que c'étoit toujours une sage précaution, qu'on ne pouvoit trop tôt demander pardon à Dieu de ses fautes ; & je lui rappellai quelques unes de ses actions dont j'avois été témoin. Vous me rendez service, me dit-il, je vous en remercie. Il se confessa. Je fis tous mes efforts pour avoir la même fermeté que j'admirois en lui : ma grande attention étoit de m'empêcher de pleurer ; & je m'éloignois un moment, quand je sentois mes larmes prêtes a s'échapper. Il me demanda sa cassette ; je la lui apporta ; il la visita devant moi : aïant trouvé quelques listes des voïages de Marli, voici, dit-il, des papiers fort indifférens : on n'en peut faire mauvais usage ; & il ajouta, en prenant un autre papier, brulons celui-ci : il pourroit mettre très mal ensemble ces deux ministres : il trouva un chapelet qu'il me donna, en me disant, portez-le sur vous, non comme une relique, mais pour vous souvenir toujours de moi. Le Cardinal de Rohan lui administra le saint viatique : il dit ensuite : j'ai vecu long tems : mais j'ai bien peu vécu pour Dieu. Il fit venir la famille roïale, & leur dit : je vous recommende la paix & l'union. Le vingt-cinq, quoique sans fievre, il fut excessivement altéré : je lui présentai trois fois à boire : M. Fagon ne douta plus que la gangrene ne fut à la jambe, & me dit à l'oreille, qu'elle avoit pénétré jusqu'à l'os, & qu'il n'y avoit plus d'espérance. Je passai la nuit au chevet de son lit, & je lui parlai de

son salut : il me dit qu'il n'avoit que trois choses à se reprocher & que Dieu étoit encore plus clément qu'il n'étoit grand pécheur. Le lendemain, Maréchal donna deux coups de lancette ; le Roi n'en sentit rien & s'évanouit. Les Médecins, voïant sa fermeté, délibérerent de lui faire l'amputation, M. Fagon ne voulut pas le lui proposer : je m'en chargeai : croïez vous, leur demanda-t-il, de me sauver par là la vie ? Maréchal repondit qu'il y avoit peu d'apparence : eh bien, dit le Roi, il est donc inutile que vous me fassiez souffrir. Après quoi il se tourna de l'autre côté où étoit le Maréchal de Villeroi ; il lui tendit la main, & lui dit : adieu, mon ami, il faut nous quitter. Le Cardinal de Rohan & le P. Le Tellier entrerent : il eut un long entretien avec eux ; je me retirai pour laisser un libre cours à mes larmes ; & je n'entendis que ces mots, lorsque je rentrai ; vous en répondrez devant Dieu. Le 27. il dit aux Princes de s'approcher ; il recommenda au Duc d'Orléans le Dauphin, & dit au Duc du Maine ; aïez soin de son éducation : soïez lui attaché autant que vous me l'avez été : ensuite il pria le Duc de Bourbon & le Prince de Conti de ne pas imiter leurs peres. Le Dauphin s'étant approché, il lui donna sa bénédiction & lui dit : „ mon en-
„ fant, vous allez être un grand Roi : soïez
„ toujours un bon Chrétien : ne suivez point
„ mon exemple pour la guerre : tâchez d'avoir
„ la paix avec vos voisins : rendez à Dieu ce
„ que vous devez à Dieu : suivez toujours les

„ conſeils les plus modérés : tâchez de di-
„ minuer les impôts, & faites ce que je ſuis
„ aſſez malheureux de n'avoir pu faire." Le Dauphin s'étant retiré, il ordonna de le rappeller : il l'embraſſa en pleurant, & ajouta :
„ regardez, mon fils, ce que je viens de vous
„ dire comme mes dernieres volontés ; & que
„ ces conſeils ſoient gravés dans votre eſprit.
„ Souvenez vous que les Rois meurent comme
„ les autres hommes." Il me dit trois fois adieu : la premiere fois il m'aſſura qu'il n'avoit de regret que de me quitter ; mais, ajouta-t-il en ſoupirant, nous nous reverrons bientôt : je le priai de ne plus penſer qu'à Dieu : la ſeconde fois il me demanda pardon de n'avoir pas aſſez bien vécu avec moi & de ne m'avoir pas rendue heureuſe ; mais qu'il m'avoit toujours aimée & eſtimée : & ſe ſentant alors prêt à pleurer, il me recommenda d'examiner ſi on ne l'écoutoit pas : cependant, ajouta-t-il, on ne ſera jamais ſurpris, que je m'attendriſſe avec vous : à la troiſieme fois, il me dit ; qu'allez vous devenir ? vous n'avez rien : Je l'exhortai à ne s'occuper que de Dieu, & faiſant enſuite réflexion, que j'ignorois de quelle maniere les Princes me traiteroient, je le priai de me recommender à M. le Duc d'Orléans : il l'appella & lui dit :
„ mon neveu, je vous recommende Madame
„ de Maintenon : vous ſavez l'eſtime & la
„ conſidération que j'ai toujours eu pour elle ;
„ elle ne m'a jamais donné que de bons con-
„ ſeils ; & je me repens de ne les avoir pas
„ toujours ſuivis ; elle m'a été utile en tout,

„ & principalement pour revenir à Dieu &
„ pour mon ſalut : faites tout ce qu'elle vous
„ demandera ou pour elle ou pour ſes parens
„ & amis ; elle n'en abuſera pas : qu'elle s'ad-
„ dreſſe directement à vous". Le 30, il me dit ; il faut que vous aïez bien du courage, d'être toujours préſente à un pareil ſpectacle. Quand je vis qu'il avoit perdu toute connoiſſance, & que je ne pouvois plus lui être utile, n'étant plus maîtreſſe de ma douleur, je pris le parti de me retirer ici ; & afin d'éviter les diſcours du peuple ſur la route, pour n'être point connue, je demandai au Maréchal de Villeroi ſon caroſſe, & je lui dis en partant ; que ma douleur étoit vive, mais qu'elle étoit tranquille, que la mort du Roi étoit une mort chrétienne, que je n'avois jamais démandé à Dieu que ſon ſalut, & que j'allois m'enfermer avec mes enfans. En arrivant, je trouvai la communauté aſſemblée pour me recevoir ; en voïant ces jeunes Demoiſelles, je ne pus retenir mes larmes : voilà bien des enfans ſans pere, dis-je à l'Archevêque de Rouen & à l'Evêque de Chartres qui voulurent abſolument me conduire à ma chambre. Par tout ce que je viens de vous dire..... *le reſte manque.*

LETTRE CCLXVIII.

A LA MEME.

Saint-Cyr, 7 Septembre, 1715.

. . . .

. . . .

. . . . . Le Prince me dit en entrant, qu'il venoit m'assurer de toute la considération que je pouvois desirer. Je voulois lui faire un remerciment ; il m'interrompit en me disant qu'il ne faisoit que son devoir, & que je savois ce qui lui avoit été prescrit. Je lui répondis, que je voïois avec un extrême plaisir par la visite qu'il me rendoit le respect qu'il conservoit pour le feu Roi. Cette raison, me dit-il, ne me permettoit pas de manquer à vous rendre une visite : mais outre cela je vous la rends par l'estime que j'ai pour vous ; & j'ai pris des mesures pour que ce que le Roi vous donnoit sur la cassete vous fut conservé. Je lui répondis que je n'en desirois pas tant, & que c'étoit trop dans l'état où se trouvoient les finances. C'est une bagatelle, répondit-il ; il est vrai cependant que les finances sont en très mauvais état : je lui dis que j'emploirois cet argent en bonnes œuvres & à faire faire des prieres pour lui. J'en ai grand besoin, répondit-il ; je commence à sentir le fardeau dont je suis chargé : je l'assurai, qu'il le sentiroit encore

davantage dans le suite. Je n'ai, me dit-il, d'autre objet que de rendre au jeune Roi son Roïaume en meilleur état que je ne l'ai reçu, & après lui avoir remis l'autorité jouir du repos & de l'honneur que j'aurai acquis. Ce projet, lui dis-je, est bien plus digne de vous, que celui de regner dont on vous accuse. Si j'avois, répondit-il, le malheur de perdre le jeune Roi, regnerois-je en repos? n'aurois-je pas la guerre avec l'Espagne? Non, lui dis-je, je ne croirai jamais tous les bruits qu'on répand contre vous: je dois connoitre depuis long-tems la malice des hommes: je n'ai plus qu'à me renfermer dans l'obligation du bienfait dont vous m'assurez .... Je m'engage d'honneur à cesser tout commerce avec l'Espagne. Je ne penserai plus aux affaires, & me contenterai de prier Dieu pour la France. Il me renouvella toutes sortes de protestations pour moi & pour Saint-Cyr, & me pria de m'addresser toujours à lui directement. Il demanda ensuite les Dames de la communauté, auxquelles il dit: „ Je vous ai demandé, „ Mesdames, pour vous assurer de la protection que vous trouverez toujours en moi: „ le Roi vous a recommendées à moi; cela „ suffit: Je connois le mérite d'une maison si „ utile à toute la noblesse: vous pouvez vous „ addresser à moi, quand vous en aurez besoin: Je suis venu pour vous en assurer moi-„ même, & me recommender à vos prieres, „ afin que Dieu me donne la force de soutenir „ le terrible fardeau dont je suis chargé ...

Madame vint aussi me voir sur le soir, & m'annonça les visites de Madame de Berry & de la Duchesse d'Orleans. Je les ai fait remercier, avec priere de ne point venir, parce que je veux pleurer seule . . . .

LETTRE CCLXIX.

AU CURE' DE MAINTENON.

8 *Septembre*, 1715.

C'Est Dieu seul, Monsieur, qui peut nous consoler de ce qu'il nous ôte. Il ne faut plus compter sur moi : Je ne suis plus bonne à rien. Je ne sortirai plus de Saint-Cyr. Priez Dieu qu'il bénisse ma retraite, qui sera une préparation à la mort.

LETTRE CCLXX.

A LA PRINCESSE DES URSINS.

11 *Septembre*, 1715.

IL faut baisser la tête, Madame, sous la main qui nous a frappés. Je voudrois de tout mon cœur que votre état fût aussi heureux que le mien. J'ai vu mourir le Roi comme un

Saint & comme un Héros. J'ai quitté le monde que je n'aimois pas: je ſuis dans la plus aimable retraite; & par-tout je ſerai toute ma vie &c.

LETTRE CCLXXI.

A M. FAGON.

18 *Septembre*, 1715.

ON m'a dit, Monſieur, que vous vous étiez retiré au jardin du Roi: rien n'eſt plus convenable: j'eſpere que vous y trouverez du repos. Je vous conjure de ne plus vivre que pour vous, & pour jouir du commerce du plus honnête homme, que vous trouvez en M. votre fils. Ma retraite eſt très-douce. J'ai vu mourir le Roi comme un Saint; c'eſt ce que j'avois toujours deſiré. J'ai quitté le monde que vous ſavez que je n'aimois pas. Ma vie ſera courte: je ne me trouve point à plaindre. Il eſt beau d'avoir à pleurer un Roi!

LETTRE CCLXXII.

A M. D'AUBIGNÉ ARCHEVEQUE DE ROUEN.

JE crains l'orgueil, Monseigneur, en repassant dans ma mémoire les graces que Dieu m'a faites; je crains l'ingratitude en ne reconnoissant pas par mille actions de graces la main qui me soutient & me rend presque insensible à la perte que j'ai faite & à ma chute. Ne m'écrivez point sans quelque mot d'exhortation: c'est votre personnage, & le mien celui de vous écouter attentivement.

LETTRE CCLXXIII.

A Me. DE CAYLUS.

22 *Septembre*, 1715.

ON gagne toujours quelque chose au déménagement: j'ai plus amassé de richesses que je ne croïois en avoir. Je vous envoie un sac noir dans lequel vous trouverez des choses qui feront plaisir à vos enfans; j'y ajoute deux coffrets qui vous seront très précieux. Comme je joins toujours quelque avarice à

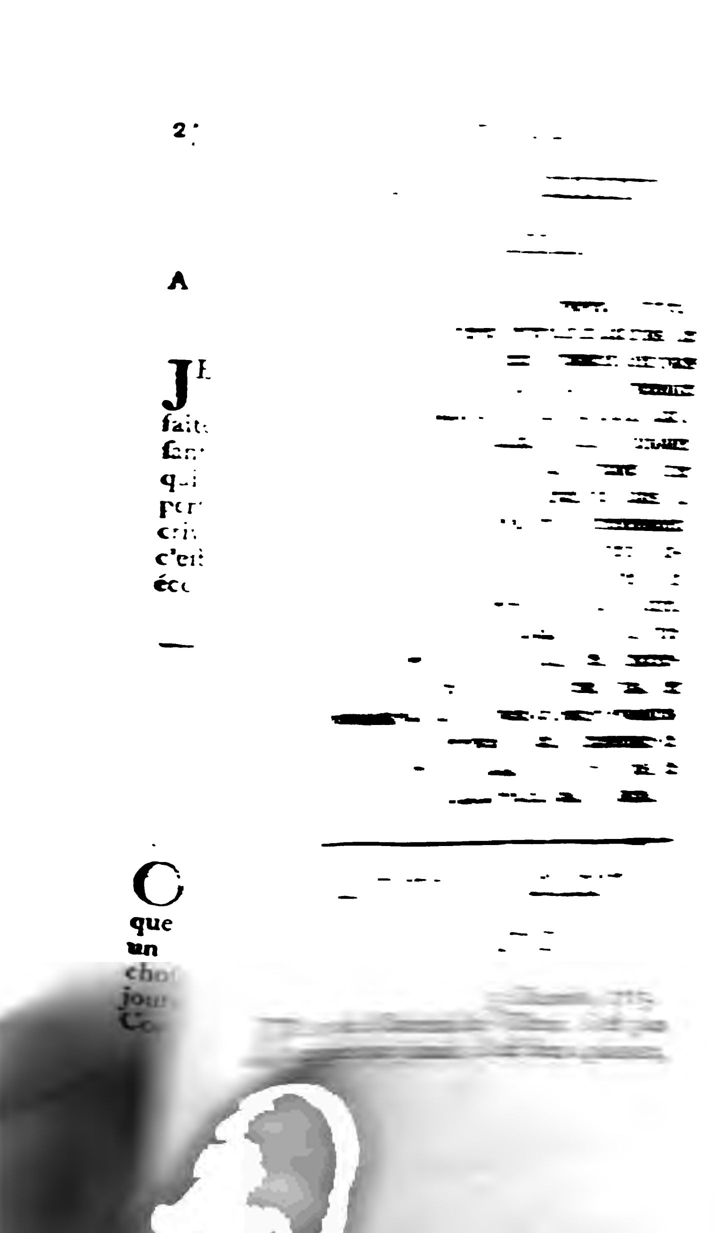
mes libéralités, faites moi présent d'une sonnette d'argent pour mettre sur ma table. Quelqu'accoutumée que j'aie été à être bien servie, je ne l'ai jamais été si promtement que je le suis ici : je prevois pourtant que cette sonnette me sera utile. Je suis dans une retraite délicieuse.

LETTRE CCLXXIV.

A LA MÊME.

7 Octobre, 1715.

VENEZ me voir, mais sans train & sans bruit. Je suis bien heureuse de finir mes jours dans une si aimable retraite. Je me leve à six heures : à sept, je vais à la messe, j'assiste quelquefois aux exercices des classes & à la recréation des Dames, à qui j'ai recommendé de m'avertir quand je radotterois : il faut avouer qu'il est bien glorieux de vivre long-tems : on croit faire maintenant mon éloge quand on dit : elle raisonne encore juste : elle écrit encore d'une main ferme : me voilà bien louée : voilà de grands sujets d'amour-propre.



2

A

J

fait

q

c'e

éc

C

que

un

cho

jou

Co

nul endroit qui le console: Dieu le
...era peut-être, à force de malheurs. La
verole est ici; je vais y être aussi soli-
que je le desire. Je fais souvent semblant
...oir des affaires pour me renfermer: j'écris,
...eure, je fais des paquets, je cherche à m'
...per. J'ai eu le courage, il y a quelques
de revoir les reliques que le Roi portoit
...i: votre attachement pour sa personne &
piété me font croire, que vous ne serez
...achée d'en avoir.

LETTRE CCLXXVII.

A LA MEME.

1 *Janvier* 1716.

BON jour, bon an, ma chere niéce: je vous souhaite une augmentation de piété, de raison & de santé: je crois que ce sont les plus grands biens. Je crains beaucoup pour le Duc du Maine; son grand démérite est d'avoir été trop aimé du Roi. Je supporterois plus aisément l'ingratitude des uns & l'oubli des autres que l'amitié qu'on me témoigne; & ce Prince redouble la sienne pour moi, de sorte que je me trouve par l'intérêt que je prends à un certain nombre de gens, toujours prête à partager leurs peines sans partager leurs plaisirs.

L'Archévéque de Rouen m'a rendu compte de ses malheurs : on l'insulte tous les jours en lui disant qu'il ne faut plus compter sur ce que le Roi a fait : cependant je les défie tous de faire avec plus de sagesse. Dieu soit loué.

LETTRE CCLXXVIII.

DE MADLLE D'AUMALE

A ME. DE MAINTENON.

14 *Janvier*, 1716.

LE Duc du Maine est poussé à bout : vous savez son crime : on feint de craindre un coup de desespoir. M. d'Argenson est récompensé. Je vous le repete ; il seroit bon que vous vous occupassiez à vos heures de loisir à écrire votre vie : on la lira avec plaisir & avec édification : une conscience aussi délicate que la vôtre doit vous faire un devoir de prévenir les choses fausses que les historiens débiteront de vous d'aprés vos ennemis : car la vertu la plus pure ne met point à l'abri de la calomnie & de la crédulité. C'est le sentiment de l'Archévêque ; c'est le sentiment du Maréchal ; c'est le mien & par conséquent celui du plus fidele attachement.

LETTRE CCLXXIX.

A MADLLE D'AUMALE.

18 Janvier, 1716.

JE voudrois glorifier Dieu en faisant connoitre tout ce qu'il a fait pour moi: mais je ne puis tout dire: j'ai tout brulé, & heureusement je suis hors d'état de rien prouver. Ma vie qui étant remplie des effets de la Providence seront agréable à ceux qui aiment Dieu, seroit fort ennuieuse à ceux qui y chercheroient des intrigues & des événemens sans en trouver. Cette vie n'est point faite pour ce siécle. Pourroit-on croire, que dans ma faveur je ne songeois jamais à moi, & que je n'y etois que pour les autres; que lorsque je m'y croïois obligée je donnois un conseil contre mon ami, & je demandois une grace pour mon ennemi? Quand ils le croiroient, quel amusement trouveroient à lire ces choses ceux qui n'aiment que des lectures agréables? Je regarde ma vie comme un miracle, quand je fais réflexion, que j'étois née très impatiente & que jamais le Roi ne s'en est apperçu, quoique souvent je me sois sentie à bout & prête à tout quitter: j'étois née franche, & il m'a fallu toujours dissimuler. Dans les premiers tems de ma faveur, j'étois outrée, quand le Roi ne m'accordoit pas tout ce que je lui demandois pour mes parens; je pleurois quand j'étois seule, si tôt que le Roit entroit,

je changeois de visage, & il me croïoit très contente. Mon dessein a été d'abord de le retirer des femmes & ensuite de le donner à Dieu : je n'aurois pu y réussir si je n'avois été extrêmement complaisante : Dieu seul sait tout ce que j'ai souffert ; j'étois là pour sanctifier le Roi & pour souffrir quand il me contrarioit. Voïez, Mademoiselle, si toutes ces choses seroient amusantes à lire ; je n'écrirai point ma vie, puisqu'il ne me faudroit point taire toutes les œuvres de Dieu, & qu'encore une fois je ne veux point tout dire.

LETTRE CCLXXX.

A MADE. DE CAYLUS.

1 Février, 1716.

QUEL malheur, ma chere niéce, d'être sensible au bien public ! Mais change-t-on, quand on est en retraite ? Le Maréchal de Villeroi m'a écrit d'un stile plus tragique que celui de Racine & même que celui de Longe-pierre. J'espere que ma pension sera païée ; en tout cas, ne soïez pas en peine de moi : Maintenon me suffit pour ne pas mourir de faim. Voilà donc Madame de Mailly à l'aumône : Dieu soit loué ! je le dis de bon cœur, comme les devots, mais non pas avec la même indifférence. Le petit mot de Dan-

geau m'a fait plaisir. Je n'en ai plus d'autre que celle d'être en commerce avec ceux qui ont aimé le Roi : il m'en coute quelques larmes, mais elles sont bien plus douces que d'entendre parler de l'ingratitude des courtisans. Adieu, ma chere niéce ; vivez de bonne heure en vieille comme j'ai fait, & vous vivrez aussi long-tems que moi.

LETTRE CCLXXXI.

A LA MEME.

Mars, 1716.

L'Archeveque de Rouen est comme Job, affligé de corps & d'esprit, à cause de l'état de la Religion : il est insulté & vilipendé par le parti. Tous les Prélats qui soutiennent la bonne cause craignent que M. le Cardinal de Rohan ne s'éloigne. Je plains Mademoiselle de ** si elle perd sa mere ; mais je ne puis plaindre ceux qui meurent. N'augmentez pas votre dépense ; ce n'est que la vanité qui nous porte à vouloir tant de choses : le nécessaire même abondant ne va pas loin. Faites moi faire une robe noire ; qu'elle soit comme un sac : je ne puis souffrir ni troussure ni ceinture à cause de la maigreur dont je suis. Depuis quinze jours, je suis plus vieille de quinze

ans. M. Dangeau m'a cependant écrit quatre mots fort galans. Il y avoit long-tems que je n'avois entendu parler de la beauté de mes yeux : heureusement ils sont assez bons pour vous écrire souvent.

LETTRE CCLXXXII.

A LA MEME.

Septembre, 1716.

LA journée d'hier ne se passa pas si agréablement entre Madame Dangeau & moi que la journée précédente. Elle me fit un long éclaircissement sur le Jansénisme : il n'y en a point, selon elle : c'est un prétexte dont on se sert pour persécuter de fort honnêtes gens : leurs moeurs sont irréprochables : le contraste du Cardinal de Rohan, & du Cardinal de Noailles ne fut pas oublié : tout ce que nous appellons le bon parti vouloit plaire au Roi par intêret &c. Voilà ce qui fut amplement traité & franchement de part & d'autre. Ne croïez pas, que cette dispute ait mis la moindre froideur entre nous deux : je lui répondis, me semble, avec beaucoup de douceur ; & elle me témoigna tant de tendresse, qu'il est impossible que je n'en sois touchée. Je ne puis même comprendre, qu'elle ait tant de goût & d'amitié pour une personne comme moi,

qui ne peut plus être qu'un objet de pitié, de dégout & de tristesse. Vous êtes plus vive que moi sur l'article du Jansénisme: je vous le pardonne: mais il faut bien souffrir, que chacun pense à sa mode: il est vrai, que la conformité des sentimens augmente bien l'amitié: mais c'est une chose dont on n'est pas maître.

LETTRE CCLXXXIII.

A LA MEME.

4 *Novembre*, 1716.

VOus aurez bien peine à croire, que je souffre de la chambre de justice: cependant je me trouve accablée par toutes recommendations qu'on me demande auprès du Duc de Noailles: je suis si persuadée, que toutes mes demandes seroient écoutées avec politesse & négligées avec indifférence, que je refuse tout le monde. Le Duc du Maine assure, que cet Anglois est un homme sans honneur, sans religion, & sans foi, que son projet fut rejetté par le Parlement d'Ecosse. Cet homme & Dubois vont ruiner la France: hélas! le Roi ne songeoit un mois avant sa mort qu'à la soulager & à l'enrichir.

LETTRE CCXXXIV.

A LA MEME.

Novembre, 1716.

MONSIEUR l'Evêque de Fréjus m'eſt venu voir. Les matieres, qu'on traite préſentement ſont ſi différentes de celles du tems paſſé, que je puis dire, que notre converſation ait été rejouiſſante : mais il y a plaiſir, à l'entendre. Les nouvelles que j'entends dire m'attriſtent au point que je voudrois retourner en Amérique : mais mon âge s'y oppoſe. Que de choſes extraordinaires j'ai vues ! La Ducheſſe de Bourgogne obtenoit tout par ſes pleurs & par des manieres qui auroient fait la diſgrace de toute autre : Madame de Monteſpan atteloit ſix ſouris à un petit caroſſe de filigramme, & s'en laiſſoit mordre ſes belles mains : elle avoit des cochons & des chêvres dans des lambris peints & dorés : le Roi la montroit à ſes miniſtres comme un enfant ; cependant elle ſavoit les ſecrets de l'Etat, & donnoit des conſeils, tantôt bons, tantôt mauvais, ſuivant ſes paſſions. Adieu. Vous avez grande raiſon de compter ſur l'inimitié irréconciliable du parti. Ils ſavent ce qu'ils ont perdu en vous. Je crois que les papiers pris ſur le P. Queſnel ſont chez les Jeſuites : c'étoient eux qui les donnoient par cahiers au Roi : j'ai paſſé long-tems à les lire tous les ſoirs.

LETTRE CCLXXXV.

A LA MEME.

14 *Mai*, 1717.

JE ferai toujours fort aise : voilà ce que mon cœur vous répond : mais la raison vous dit, que loin de multiplier vos visites, il faut les éloigner par rapport à moi, qu'il faut oublier, & à qui il faut faire oublier tout ce qui n'est plus pour elle. J'ai pensé plus d'une fois à l'éloignement de votre fils le Chevalier. Vous savez, que j'ai le malheur de connoitre les sentimens de mere : vous avez des peines : je crains bien que le reste de notre vie ne soit de même. On rachete bien les plaisirs & l'ennivrement de la jeunesse. Je retrouve en repassant ma vie que depuis l'âge de trente deux ans qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas été un moment sans peines qui ont toujours augmenté. Adieu, je ne me soucie point du Télémaque. Nous parlerons mécredi du Czar, qui me paroit un grand-homme depuis qu'il a demandé de mes nouvelles.

LETTRE CCLXXXVI.

A LA MARQUISE DE ...

12 *Mai*, 1717.

JE reconnois bien M. le Maréchal de Villeroi dans la sollicitation qu'il a faite pour vous à M. le Duc d'Orléans sans vous en rien dire : il en usa de même pour moi à la mort de la Reine-mère : il demanda au Roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût presque jamais parlé. Il vient de m'écrire sur ce qui se passe en stile fort tragique. Je voudrois bien être en tiers quand vous pleurez avec Madame de Chevreuse : ses larmes sont bien sinceres, & elle a grande raison. Comment M. de Dangeau se tirera-t-il de l'état présent du monde, lui qui ne veut rien blamer ? Dieu vous a fait une grande grace en vous donnant le goût de la solitude ; car vous êtes très-propre au monde, c'est à dire au monde que j'ai connu. Ce n'est pas là seule que vous aiez reçue de lui, & je ne connois personne qui lui doive tant de reconnoissance. Dieu veuille, que la représentation d'Athalie fasse quelques conversions ! c'est, je crois, la plus belle piéce que j'ai jamais vuë. Je suis étonnée, que M. le Cardinal de Noailles ne s'oppose pas à ces représentations faites par des comédiens : vous jugez bien qu'on le trouve très-mauvais à Saint-Cyr.

LETTRE CCLXXXVII.

A ME. DE CAYLUS.

11 *Juin*, 1717.

J'ENVOIE savoir de vos nouvelles; & dans ce même moment on vient m'annoncer, que le Czar veut venir ici cet après diné, si je le trouve bon. Je n'ai ose dire que non; & je vais l'attendre sur mon lit: je ne sai s'il faut l'aller recevoir en cérémonie, & s'il veut voir toute la maison. . . . . . . Il est arrivé à sept heures du soir: il s'est assis au chevet de mon lit; il m'a fait demander si j'étois malade; j'ai répondu qu'oui; il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal: j'ai répondu, une grande vieillesse avec un tempérament assez foible. Il ne savoit que me dire, & son trucheman ne paroissoit pas m'entendre. Sa visite a été fort courte: il a fait ouvrir le pié de mon lit pour me voir: vous jugez bien, qu'il en aura été très-satisfait.

LETTRE CCLXXXVIII.

A LA MEME.

Novembre, 1717.

JE ferois bien fâchée, fi j'étois obligée d'effacer M. le Cardinal de Rohan de la lifte des perfonnes que j'eftime: elle eft déja bien courte. Je ferai bien furprife, fi l'acceptation du Cardinal contente le Pape: c'eft dommage, que je me forme l'efprit fi tard! Je me ferois épargné bien des peines, fi j'avois fçu tout ce que les Rois & les Papes peuvent faire. Il me femble qu'il eft dangereux de demeurer comme on eft: il ne faut pas temporifer: ce qui s'eft paffé tourneroit à mérite à nos Evêques, fi l'on finiffoit, & tournera à foibleffe, fi l'on ne finit pas. C'eft mon avis, & peut être l'avis d'une femme.

LETTRE CCLXXXIX.

A LA MEME.

10 *Mars*, 1718.

JE fuis dans une confufion extrême de n'avoir point ici le contract de mon grand-pere: il faut que je l'aié laiffé dans mes papiers de Maintenon. Il eft ridicule à moi d'avoir tou-

jours vécu dans ce dégagement des choses qui me regardent. La Supérieure de Saint-Cyr, plus vive que moi sur ce chapitre, m'a apporté les preuves faites pour mon frere : elles sont brillantes comme le soleil ; mais je les regarde comme un ouvrage de flatterie fait pour une personne en faveur. J'en ai seulement tiré la date du contract de mon grand-pere. La voici. *Contract de mariage de Theodore Agrippa d'Aubigné, Ecuïer, Seigneur des Landes, Guillemer, & du Chaillou, Ecuier du Roi de Navarre, & Géntilhomme ordinaire de sa chambre, fils de Jean d'Aubigné, Seigneur de Rie & de Damoiselle Catherine de l'Estang, avec Damoiselle Susanne de Lezay, fille de noble & puissant Seigneur, Ambroise de Lezay & de Damoiselle René de Vivonne.* Jamais je n'ai eu tant de peine sur ma noblesse, que je viens d'en avoir en copiant tout ceci. Ce contract est du 6 Juin 1583, reçu par Vassé Notaire &c.

LETTRE CCXC.

A LA MARQUISE DE.....

JE n'ai jamais douté du succès de cette affaire, quoique ma niéce * soit bien jeune.

* Mlle. de Noailles, fille du Duc de Noailles & de Madlle. d'Aubigné. Elle épousa le Prince

Il auroit été fort difficile à M. d'Armagnac de trouver plus de richesses & d'appui. Cette survivance, ce brevet de retenue, cette dot immense, tout cela est fort rare aujourd'hui. M. le Duc d'Orléans a plus fait que n'auroit fait le Roi même. Du moins, n'aurois-je pas osé porter si haut mes espérances. Ma timidité a gâté bien des choses : & ma discretion a souvent été cause que je n'ai rendu service qu'à demi. Si j'avois connu tout mon pouvoir, peut-être en aurois-je abusé : & si le Roi m'avoit moins écoutée, j'aurois été peut-être plus importune. M. de Fréjus m'a écrit une lettre de félicitation, qui lui fait encore plus d'honneur qu'elle ne m'a fait de plaisir. Je conçois la joie du Cardinal. Toute cette affaire est son ouvrage. L'Abbé de Lorraine n'est pas ce qu'il lui faut. Autrefois on pensoit ainsi. Aujourd'hui les maisons des grands Seigneurs sont comme celles des Souverains. J'ai vu naître toutes ces contradictions.

Charles de Lorraine, fils de M. d'Armagnac. Elle n'avoit pas encore treize ans.

LETTRE CCXCI.

A LA MEME.

IL n'y a donc plus ni formalité de justice ni lien de sang qui tienne ! Le feu Roi s'étoit donc trompé en croïant les hommes moins

méchans qu'ils ne sont ! C'étoit pour prévenir tout ce qu'on fait aujourd'hui contre le Duc du Maine & le Comte de Toulouse, qu'il allioit leurs sœurs aux trois branches. Il croïoit par-là assurer leur rang & les attacher pour jamais à l'arbre des Bourbons. Que fera la Duchesse de Berri ? Il n'y auroit pas à hésiter, si elle vouloit acquérir de la gloire. Dire que le Parlement n'agit alors que par complaisance ou par timidité, c'est en imposer grossiérement à tout l'univers. Le droit de succession est un droit trop éloigné ; il ne fut accordé que pour mieux assurer celui des Princes légitimes. Enfin cette requête est scandaleuse. Le mémoire de nos Princes est très-fort. Je ne vois pas ce qu'on peut y répondre ; mais ne dois-je pas me souvenir que rien ne se fait plus suivant les regles de la raison & de la justice ? Dieu soit béni ? Que sa volonté soit faite !

LETTRE CCXCII.

A LA MARQUISE DE ....

1718.

ON en revient toujours au Pere Le Tellier, comme s'il n'avoit fait que des crimes. Vous savez que je ne l'ai jamais aimé. Cependant je vois avec un vrai chagrin qu'on lui impute des choses où il n'eut jamais

aucune part. Les mal-intentionnés se servent de son nom pour rendre odieuse la saine doctrine, & tout ce qu'on a fait pour elle. Les résolutions de l'assemblée étoient très-justes. Tout ce qui les infirme tend au schisme & à la revolte. Vous savez combien de personnes qui me sont chéres j'ai dans ce parti ; jugez donc combien je serois mortifiée de protéger ce que je regarde comme une grande erreur.

LETTRE CCXCIII.

A LA MEME.

CE que vous me dites du Maréchal d'Uxelles ne me surprend point : mais la conduite du C. D. N. me cause de grandes peines. Ce point fixe qu'il m'avoit tant promis ne convient point à son esprit irrésolu : mais pourquoi me trompoit-il ? Après avoir essaïé de tous les moïens, il reviendra peut-être à la fin de lui-même au seul qui peut rendre la paix à l'Etat & à l'Eglise. Nous nous sommes revus avec toutes les démonstrations de l'ancienne amitié, sans garder sur le cœur les plaintes que nous nous devions pour l'interruption. J'aime fort M. de Villars de ne point entrer dans ces iniquités ; je voudrois seulement qu'il fît par piété ce qu'il fait par prudence. Je n'ai jamais mieux senti l'affoibliss-

ment de mes ſens. Je ne m'en mets point en peine. Qu'importe que tout ſoit en regle ou en deſordre, quand on n'a que deux jours à vivre ?

LETTRE CCXCIV.

A LA MEME.

JE ſuis bien fâchée de n'avoir rien de bon à vous apprendre ſur Mademoiſelle de Baſſigny. Son état eſt toujours le même. J'y compâtis de tout mon cœur ; & j'entre dans toutes vos peines. Offrez-les à Dieu, ma chére Marquiſe. Il n'y a que lui qui puiſſe en dédommager, & à notre âge, il eſt tems de reconnoitre le néant des choſes humaines. M. de Villeroi feroit mieux de quitter un païs pour lequel il n'eſt pas fait. Il a trop de vertu pour cela. Il eſt fort affligé ; mais il n'a pas le courage de ſe détacher, & ſe conſole de ſes diſgraces préſéntes par le ſouvenir de ſa faveur paſſée. Pour moi, je ne trouve dans toute ma vie aucun plaiſir qui ſoit auſſi vif que mes peines d'aujourd'hui ſont ameres ; & toute ma conſolation eſt l'eſpérance de ce dernier moment qui viendra bientôt mettre fin à toutes mes joies & à toutes mes afflictions.

LETTRE CCXCV.

A LA MEME.

TOus ces desordres me tuent : & si Dieu ne m'y rend moins sensible, je ne mourrai pas de vieillesse. Le Cardinal de Rohan m'a plus trompée que tous les autres : j'avois répondu de lui au feu Roi : il a sans doute oublié à quelles conditions. La Duchesse du Maine m'écrit d'un lugubre qui fait pitié. Je ne reçois aucune nouvelle du Comte de Toulouse. Quelque inquiete que je sois, je suis bien aise de cette prudence. M. de Tessé m'est venu voir. C'est une chose bien triste que ces entretiens avec ces gens, qui ressentent tout leur malheur, & qui n'ont pas la force de s'en arracher ! Je ne vous écrirai plus, car les morts n'écrivent point ; & je me compte de leur nombre. Je n'ai plus qu'un souffle de vie. Il est bien tems de mourir. Pourquoi m'arrêterois-je encore dans ce monde ? Je n'y ai rien à faire ; & il n'y a que cela qui nous y attache.

LETTRE CCXCVI.

A LA MEME.

LE malheur du Duc du Maine m'afflige plus qu'il m'étonne. Je suis sure qu'il est innocent. Dieu le vengera. Que de choses je devois voir! Le feu Roi en avoit prévu une partie. Je l'avois rassuré sur l'autre. Il comptoit en mourant que ses peuples jouiroient enfin de la tranquillité que ses travaux leur avoient procurée. J'ai honte d'envoïer ma quittance au trésor. Je voudrois n'avoir aucune obligation à c. . h. . . . . l. Ce n'est point l'estime qu'il a pour moi, c'est ma vieillesse qui me sauve de sa persécution & de ses attentats. S'il savoit tout ce qu'il me doit! Je plains le pauvre Cardinal, & encore plus dans son triomphe que dans ses disgraces. Il n'y a plus de religion : comment voulez-vous qu'il y ait de la justice? Je me suis mise au lit; & j'espére de n'en pas relever. Que ferois-je dans ce monde? j'y ai vu assez de choses horribles: la mesure est au comble.

LETTRE CCXCVII.

A LA MEME.

SI M. de Rheims * avoit moins de zèle & de fermeté, il feroit fans doute plus heureux. Remercions Dieu de ce qu'il y a encore dans fon églife des gens qui ne favent pas plier devant les grands de la terre. Ce fchifme me déchire l'ame. Que n'avoit pas fait le feu Roi pour mettre la paix dans l'églife ? Toutes les mefures qu'on prend aujourd'hui vont jetter le Roiaume dans les plus grands malheurs. On fe perd, on s'en appercevra, on voudra revenir fur fes pas, on n'en reviendra point, on n'eft point effraié fur le bord du précipice ; on n'en pourra fortir, dès qu'on y fera tombé. Les emportemens du Pere Le Tellier n'excufent point ces procédés : il ne faut point que le zèle de la fainte doctrine reffemble à ce-

* Mailly, Archevêque d'Arles, enfuite de Rheims, grand partifan de la fainte doctrine, frere du Marquis de Nefle & du Comte de Mailly, qui avoit époufé Mademoifelle de St. Hermine, niéce, à la mode de Bretagne, de Madame de Maintenon, qui lui avoit obtenu le fiége de Rheims. Il avoit figné deux écrits que le Parlement fit bruler par la main du bourreau. Mailly remercia Dieu par un *Te Deum*. Dieu le récompenfa, Le Pape le fit Cardinal.

lui qu'on a pour l'erreur. Je reçois compliment sur compliment. Rien n'adoucit l'amertume où je suis. Je le reconnois bien aujourd'hui, que l'on n'est jamais plus attaché au monde que quand on est prêt à le quitter. Priez Dieu qu'il me donne cet esprit de détachement qui convient si fort à mon âge.

LETTRE CCXCVIII.

A MADAME DE CAYLUS.

15 *Mars*, 1718.

JE desapprouve fort ce qu'on a fait sur la lettre de l'Archevêque de Rheims. Je trouve aussi fort mauvais le reglement sur les troupes. Et je me mêle d'en tirer de fâcheuses conséquences. Je ne fus jamais si occupée des grandes affaires. C'est bien prendre mon tems. Nos Evêques ne feront-ils rien pour venger l'outrage que vient de recevoir l'épiscopat ? La solitude me paroit maintenant triste. Le souvenir du passé tuë ; le présent met le sang en mouvement ; & l'avenir fait transir. Je n'ai plus la force d'écrire ; je ne suis plus capable que de me reposer : c'est une

triste occupation. La Religieuse qui est sur ma tête se meurt. On lui donne maintenant l'extrême-onction. Son confesseur, qui est aussi le mien, est entré chez moi, en montant chez elle. Il est venu dans ma chambre reconnoitre son poste.

Fin de la seconde Partie.



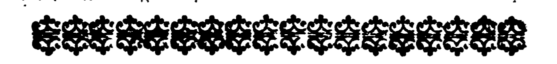
PORTRAITS.

AU LECTEUR.

J'Ai cru, ami lecteur, que tu verrois avec quelque plaisir les Portraits suivans. Ils ne sont pas tous de Madame de Maintenon: il n'y a que ceux de Turenne, de Condé, de Colbert, de Louvois, de Madame de Longueville, & du Duc d'Orléans qui lui appartiennent. Les autres sont d'une autre main. Je ne crois pas qu'ils aient encore été imprimés. Ce sont des fragmens de mémoires que Madame de Maintenon & une de ses amies avoient composé sur le regne de Louis XIV. & sur les événemens de la Cour dont elles avoient été témoins. Ces Mémoires existent encore. Si j'en

puis recouvrer une copie, tu peux compter que tu les auras. Si tu es content de ce recueil, je t'en donnerai bientôt la suite. Méfie toi de toutes les éditions; je ne reconnois que celle-ci, dont j'ai moi-même corrigé les épreuves. Tu la reconnoitras à un parafe que je mettrai sur tous les exemplaires. Que les contrefaçons ne te tentent point par la modicité du prix. Je donnerai toujours mes éditions à plus bas prix que les libraires, dussé-je les donner pour rien. Adieu.





M. LE PRINCE DE CONDE'

VECUT & mourut en héros : il avoit la Phisionomie d'un aigle ; dans sa jeunesse il fut petit-maître : dans les guerres civiles, il ne fut galant que par des vues politiques. Ami foible, mais ennemi ouvert. On dit qu'à la guerre il avoit le coup d'oeuil admirable : il étoit trop ardent pour ménager le soldat, cependant il étoit plein d'humanité, & aimé des troupes. Il protégea & avilit le Parlement. Ses disgraces & ses malheurs le rendoient toujours plus fier : cependant il étoit insolent dans la prospérité. Il méprisoit aussi sincérement le Coadjuteur à cause de son libertinage, qu'il haïssoit Mazarin, à cause de sa prison. Il aimoit tendrement son fils, & détestoit sa femme. Il y a dans sa vengeance quelque chose que ceux qui l'estiment n'y voudroient pas. Ses prétentions à la Couronne de Pologne lui firent honneur à Paris, & lui donnerent un petit ridicule à la Cour. La conquête de la Franche Comté lui rendit les bonnes graces du Roi, qui dit en apprenant sa

mort en préſence de Barbéſieux & de Villeroi ; *j'ai perdu le plus grand homme de mon roïaume.*

MADAME DE LA VALIERE

PErſonne n'eſt plus aimable que le Roi : perſonne ne l'a plus tendrement aimé que Madame de la Valiere ; cœur ſimple & pur, incapable de fraude, d'artifice & de baſſeſſe. Je n'ai pas connu de plus belle ame : elle étoit faite pour Dieu. Douce, d'une humeur égale, toujours dans cette langueur qui fait le charme des amans, n'écoutant que les ſentimens de ſon cœur ; trop occupée du Roi pour l'être de ſa fortune ou de celle de ſes parens & de ſes amis.

M. DE LA ROCHEFOUCAULT

AVoit une Phiſionomie heureuſe, & l'air grand, beaucoup d'eſprit & peu de ſçavoir. Il étoit intriguant, ſouple, prévoïant, quelques-uns ont ajouté, faux. Quelques perſonnes l'ont accuſé d'avoir le cœur très mauvais ; ſi cela eſt, il faut que la retraite & l'âge

aïent changé ſon caractere : je n'ai pas connu d'ami plus ſolide, plus ouvert, ni de meilleur conſeil. Il aimoit à regner. La bravoure perſonelle lui paroiſſoit une folie ; & à peine s'en cachoit-il. Il étoit pourtant fort brave. Il conſerva juſqu'à la mort la vivacité de ſon eſprit, qui étoit toujours fort agréable, quoique naturellement ſérieux. Son fils fit oublier ſes fautes, ſe diſtingua par ſes talens, ſe fit aimer par ſa politeſſe, & fut dans une eſpece de faveur.

MADAME DE MONTESPAN

EToit belle & jolie. La paſſion que le Roi eut pour elle eſt la ſeule qui ait pu ternir ſa gloire, ſi quelque choſe pouvoit affoiblir l'éclat du regne le plus brillant. Madame de Monteſpan avoit de beaux yeux, des manieres enfantines, le plus beau teint du monde, même après ſes couches, de l'eſprit, beaucoup de fierté, & de hauteur, point de ſoupleſſe. Jamais maitreſſe n'a plus regné, cependant elle n'étoit pas propre à la faveur ; elle aimoit le Roi par accès, & encore plus l'argent. Ses fantaiſies engageoient tous les jours le Roi à des dépenſes exceſſives & inutiles : elle n'aimoit pas ſes enfans & les gâtoit.

M. DE VENDOME

REssembloit en bien des choses à Henri IV, franc, libéral, vif, sans fiel, sans faste comme lui. Il fut trop long tems inutile. Les soldats l'appelloient leur pere. Sa réputation plûtôt que son habileté battit les Impériaux en Espagne : il avoit un fonds de paresse & d'indolence, beaucoup d'esprit, & quelque connoissance de l'histoire. Il vouloit que l'Abbé de Chaulieu écrivit ses campagnes. Il parloit mal, mais avec énergie. Il aimoit trop le plaisir, & ne cherchoit pas assez la bonne compagnie : on eût dit qu'il s'imaginoit que sa presence donnoit à toute assemblée un mérite égal au sien.

MONSEIGNEUR

AVoit le cœur excellent : bon pere, bon fils, bon mari, bon ami. Simple particulier, il auroit été adoré ; s'il eut regné, il eût vu que ces qualités n'étoient pas pour le trône. Il avoit beaucoup de douceur dans les mœurs & point d'ambition. Il craignoit sincérement de survivre au Roi.

MADE. DE LONGUEVILLE

TRES belle & pleine d'esprit, mourut en Sainte. Elle passa ses premieres années dans les intrigues des guerres civiles, où elle se conduisit avec plus d'habilité que de sagesse. Elle fut touchée de Dieu, & par malheur tomba entre les mains des Jansénistes, qu'elle favorisa. Elle vécut dans des pratiques fort austéres : sa devotion fut toujours sévere, jamais ridicule. Quoique naturellement délicate, elle se tenoit toujours debout pour se mortifier. On prétend qu'elle mourut de foiblesse, parce qu'elle ne prenoit pas assez de nourriture.

MONSIEUR DE TURENNE.

UN des plus grands hommes de notre siécle. Comme il avoit les sourcils joints, sa phisionomie étoit mauvaise & bien trompeuse : on ne vit jamais plus de douceur, de bonté, d'humanité. Quoiqu'il fût très haut, cependant il sçavoit être trés modeste. Il ne connoissoit aucune sorte d'intérêt, ni dans les grandes ni dans les petites choses ; il ne savoit pas, s'il avoit de l'argent. Il fit une faute en confiant au Cardinal de Bouillon son neveu ce qu'il ne devoit pas lui confier. On peut

lui en reprocher encore une autre ; il confia une affaire de grande importance à une jeune Dame qu'il aimoit. Mais pourquoi chercher des défauts, où il y a à admirer tant de vertus ? On l'a toujours comparé à M. le Prince : sans décider en faveur d'aucun, la valeur de M. le Prince étoit plus brillante ; celle de M. de Turenne, plus sage. Il ne connut aucun vice. Le Roi faisoit tous ses efforts pour le convertir. Il fut convaincu, long-tems avant que d'abjurer : il recula ce moment dans la crainte qu'il eut de paroitre abjurer par complaisance pour le Roi. Il fut témoin du miracle qui arriva au Louvre : le feu aïant pris à la galerie & menaçant d'un fort grand embrasement, on approcha le Saint Sacrement, & le feu s'éteignit : il ne put s'empêcher de dire : *je l'ai vû, & je n'en puis douter.*

MONSIEUR COLBERT

RETABLIT les finances que les prodigalités de Fouquet & l'avarice de Mazarin avoient mises dans un grand desordre. Il protégea tous ceux qui se distinguerent par quelque mérite & par quelque talent. Il favorisa le commerce. Il étoit haï, parce qu'il étoit dur & froid. Il étoit modeste, & avoit la foiblesse de vouloir passer pour Gentilhomme. On l'a loué après sa mort ; mais le plus grand éloge qu'il ait reçu a été de la part de tous ses

ſucceſſeurs. Les chagrins que M. de Louvois lui cauſoit en portant le Roi à toutes ſortes de dépenſes, abrégerent ſes jours. Il éleva trop ſa famille, mais il eſt vrai que ſa famille a bien ſervi.

M. DE LOUVOIS

AVOIT beaucoup d'eſprit, étoit fort laborieux, de grand détail, d'un profond ſecret, entrant dans tout, & voulant ſavoir juſqu'aux métiers les plus communs. Il étoit rude & dur, attaché au Roi & à l'Etat, mais ſi préſomptueux & ſi contrariant qu'il en étoit devenu inſuportable à ſon maitre. Il concevoit les choſes promptement, formoit vite ſon plan, & l'exécutoit de même. Les ſentimens des gens de guerre étoient fort partagés ſur ſon compte : il étoit preſque auſſi aimé que haï. Il commit une faute perpetuelle en empêchant toujours M. de Turenne de pouſſer ſes conquêtes. Il auroit eſſuié une diſgrace ſans la guerre, il s'en appercevoit ; après ſa mort on trouva ſon cœur ſerré d'une façon extraordinaire ; ce qui fit connoitre que le chagrin l'avoit tué, d'autres dirent, le poiſon.

M. LE PRINCE DE CONTI

AVOIT beaucoup de naturel & d'aquis, l'air grand, le ton imposant, les manieres nobles & aisées. Il savoit la guerre, & avoit de la valeur. La reconnoissance ne fut pas sa vertu: s'il eut sçu plier, il auroit été Roi de Pologne. Le Roi ne fut pas fâché qu'il tentât de le devenir, & auroit été fâché s'il l'étoit devenu. Il pensoit avec plus de sagesse que d'ambition. Il s'exprimoit avec beaucoup de grace, & écrivoit bien. Il fit une grande faute en marquant une espece de mépris & de haine aux Jesuites: il fut soupçonné de donner dans les nouvelles opinions; mais il se mit au-dessus de ces soupçons, de sorte que le Roi ne l'estima pas moins; mais il ne sçut jamais l'aimer.

M. DE LUXEMBOURG

ETOIT brave & entendoit son métier: mais il profitoit si mal de ses avantages, qu'on auroit dit qu'il vainquoit plutôt par inspiration que par habileté. Il avoit quelque chose de sinistre dans la phisionomie, mais quand on le connoissoit, on revenoit bien de ce premier jugement. Il fut l'ennemi personnel de M. de Louvois qui le poussa à bout; Il ne se vengea de ses ennemis que par des vic-

toires. En prifon, il juroit de les exterminer ; dès qu'il en fut forti, il courut les embraffer, & leur pardonna. Ceux qui l'accuferent de magie doivent être accufés de crédulité ; & ceux qui le crurent coupable d'empoifonnement font du moins coupables de malice. Il eut de la piété fur la fin de fes jours : il aimoit à être comparé à Turenne, & rioit quand on comparoit Condé à ce grand homme.

M. LE DUC D'ORLEANS

A BEAUCOUP d'efprit : fes mœurs ne font pas fans reproche. Sa popularité lui a gagné le cœur des troupes & des peuples. Il aime les arts & s'y connoît. Ses débauches l'avoient perdu dans l'efprit du Roi : M. d'Argenfon a beaucoup contribué à fon élévation. Il a plus d'ambition qu'il ne convient à un fujet : mais le fang dont il fort me raffure.

MADAME DE FIESQUE.

CONNOISSOIT la Cour & n'en étoit pas connue. Elle cachoit la plus profonde vanité fous les dehors de l'humilité la plus févere. Son cœur étoit compatiffant jufqu'à

la foiblesse. Elle avoit été jolie, & elle auroit bien voulu qu'on s'en ressouvînt.

M. DE BARBEZIEUX

N'Avoit ni les qualités d'un homme d'état, ni les vertus d'un chrétien, ni les manieres d'un homme de condition.

LE P. DE LA CHAIZE

AVoit le sens bon & le cœur droit. Sa morale étoit aussi pure que ses mœurs : on l'accusoit pourtant avec quelque fondement de n'avoir pas toujours été si sévere. Ce fut une legere connoissance des médailles qui le mit bien dans l'esprit du Roi. Son midi fut brillant : mais son commencement & sa fin n'y répondirent pas. Il avoit beaucoup de souplesse : aussi eut-il beaucoup d'envieux & peu d'ennemis.

MADE. DE FONTANGES

ETOIT grande en tout; magnifique, prodigue, haute, le contraire de La Valiere: l'éclat de la faveur la touchoit plus que le plaisir: sa beauté avoit quelque chose de majestueux: son imagination lui peignoit tout en grand & en beau: le Roi l'aimoit avec passion, sans doute à cause de la conformité de caractere; Mais il ne l'aima pas long-tems, par ce qu'elle n'avoit point d'esprit.

MADAME LA DAUPHINE

ETOIT fort devote, mais la piété ne lui avoit point oté ses bizarreries; elle étoit haute & méfiante; & les derniers mois de sa vie ses femmes eurent beaucoup à souffrir d'elle. Monseigneur l'auroit aimée, si elle avoit voulu.

MONSIEUR DE HARLAI.

NE plut jamais au Roi : il avoit beaucoup de zèle, mais ſon zèle étoit dur : ſon ambition n'avoit point de bornes, non plus que ſon génie. Il attaquoit les hereſies plutôt pour faire ſa cour que par amour pour la vérité. Quand il auroit été auſſi grand homme qu'il croïoit l'être, ſa paſſion pour les femmes ſuffiſoit pour flétrir ſa gloire. Ce deſordre étoit trop public pour ne pas dégoûter le Roi de ſe ſervir de lui. Madame de L...... lui fit faire beaucoup de fautes, & ne le conſola point de ſes diſgraces.

M. DE SEIGNELAI

ETOIT capable de gouverner l'Etat & incapable de gouverner ſon domeſtique. Jamais fils ne reſſembla moins à ſon pere. Il n'avoit aucun de ſes principes, quoiqu'il eût travaillé long-tems ſous lui. Il différoit de Louvois, en ce que ſa vue s'étendoit ſur les objets les plus éloignés, au lieu que celle du Marquis de Louvois ne voïoit que les plus prochains. Il eût voulu être philoſophe, miniſtre, guerrier ; & cette fantaiſie d'exceller en

tout lui donna de grand ſuccès & de grands ridicules. Il étoit actif, vigilant, integre, & aimoit encore plus l'Etat que le Roi. Ses débauches abrégerent ſes jours. Il mourut pauvre; mais c'étoit ſa faute.

LOUIS XIV.

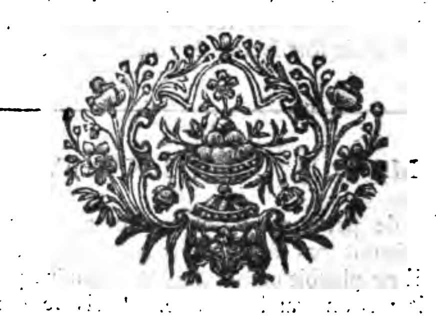
N'AVOIT d'autre défaut que ceux de ſon éducation. Dans ſa jeuneſſe c'étoit l'homme le plus aimable de tout ſon roïaume; dans ſa vieilleſſe, il en fut le meilleur chrétien. Les revers ne l'ébranlerent pas. Il revint de toutes ſes paſſions hormis de ſon goût pour la magnificence. Il aimoit tous ceux qui le ſervoient exactement & de bon cœur. Il haiſſoit les calomniateurs, les médiſans, & les impies. Il étoit fort ſecret & pourtant fort vrai.

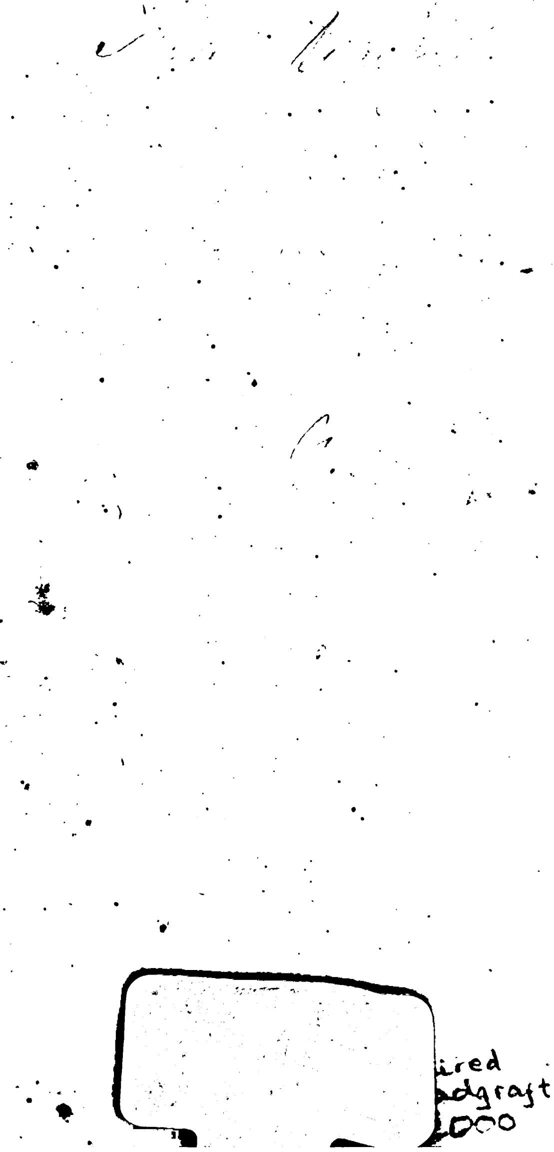
M. DE CATINAT.

PEU de perſonnes l'ont connu, parce qu'il n'aimoit pas à ſe communiquer. A la cour, il ne plaiſoit point: ſon extérieur ne promettoit pas un grand homme. Paris le connoiſſoit à peine. A l'armée, il étoit adoré. Jamais homme n'eut moins d'amis: mais ce peu d'amis avoient un zèle & une admiration

qu'on ne voit guere à l'amitié. Lorsqu'il n'étoit point emploié, ils disoient, qu'il étoit capable de tout. Il s'éleva sans cabale: il ne se prôna jamais: il ne daigna parer aucun coup que ses envieux, car il n'avoit point d'ennemis, lui porterent. Il mourut tranquille, ne craignant rien, n'espérant rien, ne desirant rien, & peut-être ne croïant *rien*. Son mérite étoit naturel: il ne lui coutoit rien: aussi étoit-il au-dessus des honneurs. Quoiqu'il fût accusé d'irreligion, il ne fut accusé d'aucun vice.

Fin du Tome Second.




ired
dgrast
000